11e Année
N° 116



Chaque mois
Juillet 1963

Autres éditions : allemande, anglaise, italienne, japonaise.

SCIENCE - FICTION

FANTASTIQUE

INSOLITE

HUMOUR

RUBRIQUES

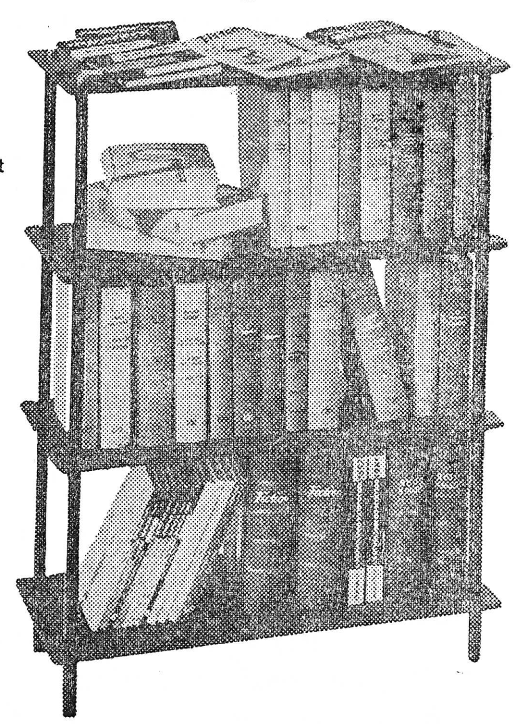
Couverture de Monasterio.

Nouvelles déja parues des auteurs de ce numéro

LISE DEHARME	110	Dans la nuit
GEORGE P. ELLIOTT	66	Incurables sauvages
	105	L'amour, rien que l'amour
JACQUELINE OSTERRATH	67	L'amulette
	77	Le masque
	S. 2	Des goûts et des couleurs
	90	Rencontre avec l'Ankou
	105	Le tapis rouge
JOANNA RUSS	79	Et le temps ne s'écoula pas...
ROLAND TOPOR	85	L'amour fou
	89	Le coût de la vie
	92	Une bonne blague
	104	Orages
	111	Un grand homme
	S. 4	A point
ROBERT F. YOUNG	44	Poète, prends ton luth...
	64	La déesse de granit
	73	L'ascension de l'arbre
	79	Une brise de septembre
	80	Ecrit dans le ciel
	87	Poêle volante
	89	Nikita Eisenhower Jones
	90	Un modèle dernier cri
	96	Les sables bleus de la Terre
	98	Idylle dans un parc à voitures d'occasion du XX[e] siècle
	101	Orage sur Sodome
	110	Le Léviathan de l'espace
	115	Les robots aiment aussi

Pour votre coin
"Science Fiction" cette

bibliothèque "C.L.P."



Très pratique parce que **démontable** et **extensible**

D'un **encombrement réduit** mais d'une **grande capacité**

Montage **simple** et **rapide**: Planches en éléments stratifiés polis, dos plaqué bois, coulissant sur solides armatures tubulaires en acier, gaînées noir inaltérables, vis filetées avec écrou bronze.

2 teintes au choix : sycomore ou acajou.

Haut. : 0,77 m. - larg. 0,60 m profondeur : 0,23 m.

Prix pour 4 étagères : **120 F.**
+ 8 F. de port soit 128 F.
(photo ci-contre)
(par étagère supplémentaire 30 F.)

- Disponible de suite. -

BON DE COMMANDE à retourner au **Club du Livre Policier**, **Service F**
24 rue de Mogador, Paris 9e c. c. p. PARIS 15.813.98

Veuillez m'expédier _____ bibliothèque C. L. P. au prix de : __________
teinte : acajou - sycomore (1)
que je règle par chèque, chèque postal ou mandat (1)

(1) Rayez les mentions inutiles.

M ______________________________

Rue ______________ Ville ______________

Vous lirez bientôt :

Poul Anderson	Que succombe l'incube !
Octave Béliard	La découverte de Paris
Jorge Luis Borges	Tlon Uqbar Orbis Tertius
Ray Bradbury	Le phénix
Ray Bradbury	L'abîme de Chicago
Jean Cassou	La fille du roi d'Angleterre
Claude F. Cheinisse	Pas d'ici
Mildred Clingerman	Passion incendiaire
John Collier	Un match difficile
Henri Damonti	Un jeu très amusant
Avram Davidson	Une vengeance théâtrale
Michel Demuth	La bataille d'Ophiuchus
Alain Dorémieux	Les bêtes
Michel Ehrwein	Le miroir de la Barinia
Albert Ferlin	La question
N. Ch.-Henneberg	Le rêve minéral
Rudyard Kipling	Eux
Damon Knight	L'arbre du temps
C. M. Kornbluth	Les préliminaires de la tragédie
Fritz Leiber	Si les mythes m'étaient contés
Bernard Manier	L'intrus
Richard Matheson	Laissez-nous notre âme !
Kit Reed	Le nid vide
Robert Sheckley	Atome et ukulélé
Robert Silverberg	Les vents de Siros
Jacques Sternberg	Textes brefs
Bram Stoker	La vierge de fer
Theodore Sturgeon	Rien que l'amour
Roland Topor	Preuve par l'absurde
Julia Verlanger	Chasse au rêveur
Pierre Versins	L'enfant né pour l'espace

MIDI-MINUIT
FANTASTIQUE

LA SEULE REVUE DE CINEMA CONSACRÉE AU FANTASTIQUE :

*

N° 6 **LA CHASSE DU COMTE ZAROFF**
(E.B. SCHŒDSACK II)
96 pages - 100 photos : 7,50 F

N° 4/5 **DRACULA** **(Texte intégral)**
suivi d'un Dossier Dracula (Bio-Bibliographie,
Filmographie etc...) 200 pages - 100 photos : 12 F

N° 3 **KING KONG**
(E.B. SCHŒDSACK I)
96 pages - 100 photos - 7,50 F

N° 2 **LES VAMPS FANTASTIQUES**
(Femmes-chats, femmes-panthères, Vampires etc...)
96 pages - 100 photos : 7,50 F

N° 1 **TERENCE FISHER**
(Le cauchemar de Dracula, Frankenstein s'est échappé,
La nuit du loup-garou etc...)
96 pages - 100 photos - 6 F

*

LE TERRAIN VAGUE
23-25, Rue du Cherche-Midi - PARIS-6e
C.C.P. 1331296 Paris

GEORGE P. ELLIOTT

Le NRACP

George P. Elliott n'est pas à proprement parler un auteur de science-fiction. Ce qu'il écrit relève davantage de la parabole que de l'extrapolation sociologique. En réalité, il est l'un de ces écrivains « marginaux » qu'un lecteur, dans une récente Tribune Libre, nous reprochait de vouloir annexer à la S. F. Est-ce une raison pour l'exclure de nos pages ? Définitivement, nous pensons que non.

(NRACP est le sigle de « National Relocation Authority : Colored Persons » — Service de Réaménagement National : Gens de Couleur. CPR, celui de « Colored Persons Reserve » — Réserve de Gens de Couleur.)

⁂

3 mars

Cher Herb,

Ta première lettre m'a touché plus que je ne saurais le dire, mais celle que j'ai reçue hier m'a enfin tiré de mon abattement. Je vais essayer de répondre à toutes les deux à la fois. Tu as parfaitement saisi mon état d'esprit. Je m'en suis rendu compte à certaines phrases de ta lettre : « Ouvre ton cœur, ne fût-ce qu'à un simple coucher de soleil », « Essaie de lire « *Finnegans Wake* » : si tu réussis à y *entrer*, tu n'arriveras pas à en sortir avant plusieurs mois. » Tes bouffonneries m'enchantent. Ce sont de petits oasis de pénombre et de calme dans ce paysage grinçant, aveuglant.

Si tu savais combien je le déteste ! Rien ne me retient ici que le salaire. Rien. J'en suis venu peu à peu à me replier complètement sur moi-même, attitude malsaine s'il en est. Les longues heures, les repas en commun, le choix entre une salle de lecture bondée, mal éclairée et ma cellule meublée d'un lit, de deux chaises et d'une table, quelques brasses dans une pisicine qui pue le chlore, les promenades dans ce désert aride, violent, que n'affecte pas le changement des saisons... voilà tout ce que l'on m'offre. Quant aux gens, ils sont

© 1949, *George P. Elliott.*

de deux sortes : les personnes dites « cultivées » qui se récrient sur le dernier dessin humoristique du « *New Yorker,* » écoutent des chansons folkloriques de pacotille et s'abonnent à un club du livre parmi les moins populaires ; ceux qui disputent d'interminables parties de poker, parlent de sport ou de femmes et boivent trop. En tant qu'homme, je préfère ceux-ci, mais malheureusement, à part l'alcool, leurs distractions me laissent froid ; comme, par contre, je connais des autres leur langage et leurs mœurs, comme mes goûts me rapprochent davantage d'eux, je me trouve mêlé à un groupe de gens que je déteste intensément. Dans cette confusion, je me surprends à souhaiter, très égoïstement, ta présence : ma vie en serait tellement transformée. Mais tu ne t'es pas laissé séduire par les charmes du CPR... tu as eu raison de rester à Washington, oui, bien raison. Cette expérience que tu as ratée en refusant de m'accompagner, je t'assure qu'elle vaut la peine de l'être.

Nous n'avons ici que deux sujets de conversation. De la dactylo qui classe le courrier à mon chef de service, je ne connais personne, moi y compris, qui ne discute de romans policiers avec enthousiasme. Les plus éclectiques déclarent n'avoir aucune préférence particulière, mais les amateurs de folklore en tiennent, du premier au dernier, pour la fausse littérature clinquante et snobinarde genre Dorothy Sayers ou S. S. Van Dine, et les terre-à-terre ne jurent que par le romantisme épicé de réalisme violent d'un Dashiell Hammett ; il y a un type du nom de O'Doone, au nez chaussé de lunettes à montures et à verres épais comme on en portait tant il y a quelques années, qui ne fait que lire et relire Sherlock Holmes... et cette fidélité insolite lui vaut, bizarrement, l'estime de tous. Il a la timidité de ceux qui parlent trop et qui butent sur les mots, mais je crois que je pourrais m'en faire un ami.

Que faisons-nous ici ? Voilà notre deuxième sujet de conversation. On nous paie des salaires fantastiques — la secrétaire que je partage avec un autre écrivain gagne 325 $ par mois — dis-ça à Mary et tu verras sa tête — et depuis un mois nous n'avons rien d'autre à faire que lire les clauses et les additifs de la Loi de Réaménagement telle que l'interprètent les Autorités, ou feuilleter à volonté la littérature consacrée aux Noirs, de l'étude sociologique à la poésie petit-nègre des journaux du dimanche. Bien entendu, tu connais cette Loi dans ses grandes lignes ; mais j'espère que tu ne seras jamais soumis, pour quelque raison que ce soit, à la torture de lire jusqu'à épuisement, comme un étudiant en philosophie, des ouvrages traitant d'un sujet pour lequel tu n'éprouves qu'un intérêt très général. Quant au *pourquoi* de cette endoctrination étrange et coûteuse, j'avoue qu'il me dépasse. Je m'attendais à un travail de relations publiques à peu près similaire à celui que nous faisions au Département d'Etat ; et je pensais que la différence de salaire avait pour but de

compenser l'obligation de s'enterrer dans cet enfer. C'est, du reste, ce que tout le monde croyait. Or, il semble que l'on nous réserve quelque chose de plus important. Depuis un mois que je suis ici, je n'ai pondu — je peux te le jurer — que deux articles décrivant les charmes naturels de ce cloaque desséché ; ils ont paru dans des publications destinées aux gens de couleur — publications dont, j'espère, tu ignores jusqu'au nom. A part ça, je me suis rasé à lire des romans et des poèmes écrits par des noirs.

Ce sont des gens tout à fait différents de nous ; leur culture primitive est assez merveilleuse pour mériter qu'on l'étudie, je suis le premier à l'admettre. Mais je laisse cela à d'autres. J'ai bien assez de mal à essayer de comprendre les rudiments de ma propre culture pour me lancer dans cette étude.

J'étouffe, je me débats depuis si longtemps dans une confusion totale, que mes émotions réprimées ont trouvé leur débouché le plus valable dans cette lettre que je t'écris, mon très cher ami. A plusieurs reprises je me suis juré de renoncer aux romans policiers (comme nous jurions d'abandonner les cigarettes, te rappelles-tu ?) mais j'ai rarement tenu bon plus de vingt-quatre heures. Aujourd'hui, je prends l'engagement solennel de t'écrire une lettre chaque fois que l'envie me prendra de me plonger dans la lecture d'un policier. Si ces épîtres deviennent trop ennuyeuses, si je m'y répète trop, tu n'aurais qu'à les jeter sans les lire. Je marquerai d'un A sur l'enveloppe ces lettres antidotes : ainsi, tu n'aurais pas même besoin de les ouvrir. Je suis sûr qu'il y en aura beaucoup.

Ça te paraît idiot ? Oui, sans doute. Mais je suis dans un état d'esprit bizarre. Il y a trop de soleil, le paysage m'effraie et je ne comprends rien à rien.

Bien à toi,
Andy.



14 mars

Cher Herb,

Ça n'a pas été si difficile que je le croyais, de renoncer aux policiers. Nous nous levons à sept heures et nous mettons au travail à huit. L'après-midi, de cinq à six, on a le temps de boire ou ou deux verres. Mais du dîner au coucher, c'est-à-dire de sept heures à peu près à dix ou onze heures, cela devient plus compliqué. Quand on a vu le film de la semaine, lu le « *Time* » et le « *New Yorker* », on se surprend à rôder (machinalement, comme on prend une cigarette) vers l'étagère des policiers et à essayer de choisir entre un Carter Dickson et un John Dickson Carr (deux pseudonymes pour le même auteur, comme tu ne le sais pas, je l'espère). Le dimanche, on

joue au tennis le matin, au bowling l'après-midi. Mais ces fissures béantes subsistent, quoi qu'on fasse, dans la trame serrée d'une journée à peine supportable. Au début, j'ai cru que j'allais devoir me raconter des histoires pour m'endormir. Un soir, après avoir bu quelques verres, j'ai continué à me saouler seul dans ma chambre. Pour la première fois de ma vie. Un autre soir, O'Doone et moi, nous avons composé, jusqu'à minuit, une « *Epitaphe pour une mangouste* ». Je ne saurais te dire dans quels abîmes de bêtise sombraient certaines de nos strophes ; O'Doone cite encore les miennes, à l'occasion. C'est un drôle de type, je n'arrive pas à me faire une opinion précise sur lui, mais il m'est sympathique. Nous restons tous deux étrangers aux trois ou quatre courants principaux vers lesquels refluent la plupart de nos collègues, et nous avons un peu la même façon de voir les choses. Mais il fait ses délices de calembours cérébraux qui ne réussissent qu'à me mettre mal à l'aise. Il s'est procuré — Dieu sait où — un ouvrage français sur les dialectes sénégalais et il passe son temps à asséner de grandes claques sur le dos des types les plus collet monté en leur marmonnant, tantôt : « Votre grand-mère paternelle était une guenon à face de porc, » tantôt une phrase qui en sénégalais signifie transplanter des dattiers ou quelque chose du même genre, mais qui, en anglais, prend un sens obscène, ce qui le fait s'esclaffer. En tout cas, il est en meilleure posture que moi, que presque rien n'amuse.

Puisque tu n'as pas eu à souffrir des lettres-antidotes dont je te menaçais, je dois te confesser le vice secret auquel je m'adonne depuis la semaine dernière. Mon intoxication va en s'accroissant et promet de devenir une habitude que seuls l'âge et l'infirmité pourront briser. Je croyais que c'était un vice de la maturité (et peut-être est-ce bien le cas... n'avons-nous pas trente-huit ans, Herb ? Quand commence la maturité ?) *Je fais des promenades*. Je fais des promenades seul. Si je ne puis dire qu'elles me procurent beaucoup de plaisir, je les guette néanmoins avec cette impatience qui, parfois, pousse les adolescents vers leur lit où les attend le rêve commencé la nuit précédente.

Non que ces promenades relèvent, de quelque façon que ce soit, du domaine des songes. Elles sont parfaitement réelles. Mais leur cadre est si différent des contextes sociaux et intellectuels dans lesquels se déroule ma journée de travail, elles m'apportent un tel soulagement émotionnel, que je crois pouvoir les comparer à juste titre à une rêverie prolongée. Elles ont toutefois, ces promenades, une qualité qui leur est propre, une qualité que les songes ne pourront jamais avoir, car au lieu de m'arracher à un monde plein de laideur pour me jeter dans un royaume de symboles inexpliqués, elles m'ont conduit vers deux réalités sur lesquelles je n'avais, je l'avoue, que des connaissances très vagues : moi-même et le monde de la nature. Et je ressens, ainsi, debout au seuil de l'aventure, toute l'excitation, toute la frayeur

respectueuse de l'explorateur, sans qu'un seul instant me vienne l'envie de m'apitoyer sur moi-même.

J'ai retrouvé — je le confesse sans gêne — le ravissement de l'enfant face aux étoiles. C'est une chose merveilleuse pour un homme de notre âge, Herb, que de pouvoir quitter l'atmosphère enfumée, chargée de miasmes, de la bureaucratie, parcourir quelques kilomètres d'un désert immense et silencieux, et regarder les étoiles avec une joie dont la pureté n'a pas besoin d'excuses, dont l'intensité peut se passer de description. La vue d'un arbre de Josué qui se détache sur le bleu crépusculaire du ciel me transporte, je suis enchanté par la vicieuse innocence de ces cactus qui abondent aux environs, je m'absorbe avec une ferveur qu'autrefois j'aurais jugée indécente dans la contemplation de couchers de soleil aux couleurs criardes. Certes, je ne puis dire que j'aime ce désert — je ne l'aime pas assez, en tout cas, pour envisager d'y passer ma vie — mais il m'a affecté, il m'a profondément affecté. Il me semble que si le premier mois de mon séjour ici s'est si mal passé, c'est surtout parce que j'essayais de résister à sa force. A présent, je n'y résiste plus, mais je ne m'y suis pas non plus soumis ; il m'est venu, plutôt, une largeur l'esprit, un sentiment de calme et de magnificence. Sans doute est-ce, en partie, l'ivresse d'avoir été débarrassé, d'un seul coup, du poids de préoccupations odieuses ; quoi qu'il en soit, c'est une impression merveilleuse.

Mais elle n'est pas *entièrement* due à l'ivresse. Une obstruction de l'esprit, une obstruction dont je n'avais pas même conscience, a été détruite en moi, de sorte qu'à présent je peux et j'ose observer les complexités de cet univers catalogué, indifférent, inexplicable, pour lequel je n'avais autrefois que mépris. On le voit à travers les vitres d'un train, on le côtoie en pique-niques ; on admire les capucines et les pivoines d'amis plus domestiqués, on est vaguement heureux qu'il existe des pelouses et des ombrages. Et alors ? Que sait-on de la rigidité qui préside aux dictats de la nature, de la prodigalité avec laquelle elle gaspille, détruit, se trompe ? Je suis arrivé ici ne connaissant que les noms génériques des choses — serpent, lézard, crapaud, lapin, insecte, cactus, sauge, fleur, graine — mais déjà j'ai vu un oiseau tuer un serpent, et je m'enorgueillis de savoir comment boivent les lapins. Sais-tu comment les lapins boivent ? Si tu me demandes quelle différence cela peut bien faire pour moi, je te répondrai : « Aucune, mais j'en retire du plaisir. » Un plaisir qui ne vise pas à la négation de la mortalité, mais qui l'accepte et qui s'en moque... voilà en vérité un plaisir authentique, un plaisir qui vaut la peine d'être choyé.

23 h.

Je te dois, je le sais, une description moins personnelle, moins

subjective de ces lieux. Mais rendre compte d'une façon détaillée, spécifique, d'une situation ou d'un lieu quelconques, à plus forte raison de quelque chose d'aussi monstrueux qu'un désert, c'est là une entreprise qui dépasse mes forces. Je vais essayer de te donner, à la place, une idée de l'impression que l'immensité physique peut faire sur un homme comme toi ou moi.

Nos bâtiments sont situés au fond d'une très longue vallée — la vallée du Tehuala — qui est partiellement arable et offre de bons pâturages, à la fois dans les régions supérieures et inférieures. La route qui traverse la vallée, c'est-à-dire la route de l'est, ainsi que la voie ferrée, passent non loin de notre enceinte. Comme nous appartenons au Service des Relations Publiques, on nous a logés juste derrière la clôture (c'est une immense palissade, tout à fait sinistre d'aspect, et gardée par des sentinelles). Nous avons déjà reçu un nombre de visites assez surprenant, et nous en attendons plusieurs centaines d'autres pendant l'été. Nos huit bâtiments au toit plat sont gris, horizontaux et climatisés. Mais la vue dont nous jouissons sur la vallée est brusquement coupée par le coude aigu qu'elle forme à six ou sept kilomètres en contre-bas. En d'autres termes, les touristes ne peuvent pratiquement rien voir de la vallée, et n'aperçoivent qu'un fragment très réduit de la Réserve, qui s'étend sur quinze cents kilomètres dans la direction du sud-ouest, car on ne peut y pénétrer que par cette porte, et les avions n'ont pas le droit de la survoler. De l'autre côté du coude formé par la vallée, s'élève une seconde palissade, plus sinistre et mieux gardée encore que la première, dont l'accès est interdit à tout le monde, exception faite de certains hommes politiques, des grands pontes du NRACP (qui sont, je crois, au nombre de quatre), et des ESS (Employés du Service Spécial qui, une fois franchie la grille, ne peuvent plus ni revenir sur leurs pas ni communiquer avec le monde extérieur, fût-ce par lettre). Cette atmosphère de secret — tu peux imaginer tous les autres détails — est probablement inutile, mais elle crée une impression de mystère et nous incite à nous poser quelques questions sur la Réserve. Comme je suis aussi curieux qu'un autre, j'ai parcouru les sept kilomètres qui nous séparent du coude, j'ai gravi une colline assez abrupte, et j'ai pu apercevoir pour la première fois toute l'étendue de la vallée. Fatigué, je me suis assis avant d'entreprendre mon escalade — il était 17 h 30 environ — et j'ai mangé les sandwiches que j'avais apportés. Quand je suis arrivé au sommet de la colline, le soleil était sur le point de se coucher ; les côteaux de l'ouest projetaient sur le fond de la vallée des ombres allongées qui, à certains endroits, atteignaient à mi-hauteur des escarpements opposés. Loin, très loin à l'ouest, juste au nord du soleil couchant, s'élevait une montagne aux cimes neigeuses ; et devant moi, à trois kilomètres environ, s'étirait le bâtiment le plus long que j'aie jamais vu de ma vie ; surmonté

d'un toit en appentis, il n'avait pas de fenêtres du côté qui s'offrait à ma vue ; rien ne brisait la monotonie de cette échine grise ; et il avait au moins quinze cents mètres de long, davantage sans doute. Derrière lui s'alignaient des dizaines de bâtiments exactement semblables, à la longueur près ; les uns étaient, comme lui, orientés d'est en ouest, les autres du nord au sud, quelques-uns en oblique. Je n'ai pas pu évaluer exactement leurs dimensions respectives, mais ils m'ont paru avoir approximativement la taille de petites usines. L'effet que l'architecte avait voulu obtenir (et qu'il avait effectivement obtenu) était celui d'un terrain plat, borné, articulé d'une façon stricte et asymétrique. Cet effet, rien ne venait le rompre, et, pour une raison que je serais incapable de définir, ces bâtiments qui s'élevaient au premier plan ordonnaient le décor qui allait s'élargissant derrière eux, le *centraient* si bien que pendant près d'une heure je suis resté en extase... extase qu'accroissait encore la certitude où j'étais que ces bâtiments (il s'agissait de l'Admission) étaient conçus dans le but d'introduire un peuple tout entier dans le monde meilleur et nouveau qui s'étendait au-delà (et, je dois l'avouer, j'étais heureux de jouer un rôle, quelque humble qu'il fût, dans cette belle entreprise). Les fermes, les ranches, les usines, les villages qui devaient surgir dans ces régions encore incultes prenaient forme sous mes yeux à la lueur du crépuscule, scintillaient dans les ondes de chaleur qui montaient de la terre surchauffée. Et puis, la nuit est tombée — ici, les couchers de soleil sont très rapides — et les lumières qui s'allumaient une à une aux fenêtres des bâtiments m'ont arraché à ma rêverie. J'ai repris le chemin de ma chambre solitaire dans un état d'exaltation qui ne m'a pas encore quitté.

Pendant une heure, l'Univers et l'Histoire, intimement liés l'un à l'autre, se sont déployés devant moi ; et ils ne m'ont pas exclu ; car si je ne suis qu'un grain de sable sur les rives de l'événement, c'est cependant à l'intérieur de ma conscience et dans ma conscience seule que s'est fait ce déploiement, qu'il a eu un sens et un but. Pendant ce long moment, c'est de moi qu'a émané la puissance.

A très bientôt ma prochaine lettre.

Andy.



20 mars

Cher Herb,

Tu me reproches de ne pas t'avoir directement décrit mon voyage de découverte à l'intérieur de moi-même, comme je te le promettais dans ma dernière lettre. Et tu ajoutes que les hautes pressions internes de la vie citadine sont en train de me souffler comme un ballon dans cette atmosphère raréfiée.

Peut-être as-tu raison. Je vais esssayer de t'expliquer ce qui s'est passé en moi. Mais comme j'ai négligé, avant d'entreprendre mon voyage, de m'assurer les services d'un cartographe, je crains que mon récit ne soit aussi sommaire que celui d'un corsaire élizabéthain voguant dans les eaux des Caraïbes. (Si j'en avais l'énergie, je m'efforcerais de synthétiser toutes ces métaphores ; mais l'énergie me fait défaut).

Tout a commencé le jour où je me suis demandé, au cours d'une de mes promenades, pourquoi j'étais ici, ce qui m'avait poussé à prendre cet emploi. Bien sûr, il y avait les 8.000 dollars par an. Et l'importance sociale du Plan (mais je suis loin d'être indispensable à sa réalisation). Et le plaisir d'assister aux premières étapes d'une grande expérience. Et l'espoir d'échapper aux pressions de la vie à Washington. Certes, ce sont là des raisons tout à fait valables, mais sur l'autre plateau de la balance — ce qui aurait dû m'inciter à *ne pas* accepter ce poste — je peux en accumuler de plus valables encore. L'absence totale de toutes distractions citadines. La solitude. Le fait que je ne risque guère de rencontrer Betty. Que j'ai échangé un poste stable dans l'Administration contre un autre mieux payé mais provisoire (c'est surtout là-dessus, je m'en souviens, que tu avais mis l'accent). La perte de mes amis. L'ignorance où j'étais de ce qu'on allait me donner à faire, et même de ce qu'était exactement le NRACP, ignorance qui m'interdisait de peser sagement le pour et le contre. Enfin, ma haine insurmontable de tout ce qui empiète sur ma liberté. (Ne pas quitter une seule fois la Réserve pendant trois ans, Herb ! Voilà déjà sept semaines que j'y végète, mais, Seigneur ! ça en fait en tout 156 !) Certes, ces facteurs, ces facteurs statistiques bien rationnels, je les connaissais plus ou moins avant de venir ici. Mais quand je me suis demandé, l'autre soir, dans la fausse clarté du crépuscule, pourquoi j'avais accepté ce poste, quelle était la raison réelle de mon choix, je n'ai pas pu trouver de réponse satisfaisante. J'étais certain, en tout cas, qu'aucune de ces raisons logiques, aucune des impulsions que je reconnaissais en moi, n'aurait suffi, seule ou même combinée à d'autres, à m'amener ici.

Etant en veine d'introspection, je me suis également demandé pourquoi j'avais vécu cinq ans avec Clarice tout en sachant pertinemment que je ne l'aimais pas, tout en éprouvant pour elle un véritable mépris. Il y avait, d'une part, l'existence de Betty, de l'autre la peur de la solitude. Mais je n'aurais pas été seul au sens propre du mot : tu connais, j'en suis sûr, mes histoires sentimentales de ces cinq années ; j'avais le choix entre trois ou quatre femmes très bien qui, toutes, auraient accepté de m'épouser. Et je me demande pourquoi, à partir du moment où Clarice a décidé de divorcer — c'est d'elle qu'est venue la décision, et non de moi, cela, je crois, que tu l'ignorais — mon goût pour les aventures s'est affadi, et je

n'ai pas été véritablement amoureux depuis. Ces questions, je n'ai pas pu leur trouver de réponses ; mais, du moins, je me les suis sérieusement posées. Je voulais et je pouvais les affronter.

La clef de l'énigme m'a été fournie par ma svelte, efficace et jolie, mais (du moins le croyais-je à l'origine) frivole et banale secrétaire, Ruth. C'est une de ces femmes que l'on juge trop facilement décoratives, sans plus, sous prétexte qu'elles n'ont pas une seule idée « intellectuelle » dans la tête. Et peut-être, en effet, Ruth ne vaut-elle pas davantage. Pourtant, elle m'a fait récemment deux ou trois remarques qui m'ont semblé révéler une grande intelligence intuitive. Certes, peut-être ne s'agit-il que d'observations conventionnelles, dont le seul mérite est d'avoir été bien choisies. C'est difficile à dire. Elle m'intéresse. Elle a une maxime qui me déplaît mais que je ne puis réfuter : « Il y a ceux qui reçoivent les alouettes toutes rôties dans la bouche et ceux qui sont obligés de les plumer eux-mêmes ; je préfère être du côté des premiers ». (Est-ce là la règle d'or post-chrétienne ? Je lui trouve certains pouvoirs). Quoi qu'il en soit, j'étais assis, l'autre jour, dans ma cellule — le bureau de Ruth, qui sert de secrétaire à l'un de mes collègues en même temps qu'à moi, est placé juste devant. J'avais les pieds sur la table sans souci des convenances et je lisais un livre posé sur mes genoux tout en fumant une cigarette. Ou peut-être rêvais-je au lieu de lire. Brusquement, Ruth a ouvert la porte. Elle est entrée. J'ai tressailli, j'ai ramassé mon livre et j'ai reposé mes pieds par terre. Ruth a haussé le sourcil et m'a dit : « Vous aimez à vous sentir coupable, non ? Je voulais simplement savoir si vous aviez le temps de prendre une tasse de café. » Nous sommes donc allés prendre un café au bar, et nous n'avons pas dit un mot de sa remarque ou de ce qui l'avait incitée à la faire.

Mais ça m'a fait réfléchir ; et plus je songeais aux paroles de Ruth, plus j'y trouvais mon compte. J'avais toujours dédaigné les grandes idées démentielles, à la Dostoïevski, trop perverses pour être vraies, à mon avis. Mais à présent, je ne suis plus sûr du tout que ma frivole Ruth aux ongles rouges n'ait pas eu raison. Tant que Clarice a été là pour me reprocher mes infidélités, j'ai eu des aventures. Quand j'ai été débarrassé de sa censure, toutes ces histoires ont perdu leur sel... le sel qui était le sentiment de culpabilité qu'elle me faisait ressentir à leur propos. Et puis, une fois divorcé de Clarice, j'ai pris cet emploi. Il me console d'être un blanc et un bourgeois, il m'en console parce que je participe à une entreprise dont le but est la justice sociale ; en même temps, il me punit, à cause des privations que je subis ; mais le luxe de ma vie, mon statut dans la bureaucratie, un statut élevé quoique inorthodoxe, privilégié quoique sujet à des restrictions anormales, nourrissent le complexe de culpabilité qui les soutient. Quant à la cause première

de ce complexe, je suppose que Freud pourrait me la révéler, mais je ne veux pas me donner la peine de la chercher. Il y a certaines indécences que mieux vaut laisser inexplorées quand on en a la possibilité. Le complexe de culpabilité vis-à-vis de la société — c'est-à-dire un sentiment de responsabilité à son égard — est une bonne chose en soi, et j'ai l'intention de l'exploiter dans ma personne. Pour le satisfaire, je veux d'abord m'acquitter de mes devoirs du mieux que je le pourrai, ensuite rechercher une famille européenne méritante, italienne par exemple, qui soit dépourvue de tout, et l'entretenir sur mon salaire. Les paquets que nous envoyions en Europe tout de suite après la guerre me donnaient, je dois l'avouer, meilleure conscience que tous les beaux sentiments que j'aie jamais pu exprimer.

Je suis heureux d'être venu ici. Cela m'a forcé à un retour sur moi-même qui m'a été entièrement bénéfique.

Notre travail commence bientôt. Le premier train de noirs est arrivé aujourd'hui. Ils étaient au nombre de cinq cents. Ils sont en train de remplir les formalités d'admission (cette opération a pour cadre les bâtiments que je te décrivais dans ma dernière lettre), et il paraît que nous pourrons nous mettre au travail dans quelques jours. On nous dira demain en quoi doit consister exactement notre tâche. J'attends cette révélation avec impatience.

Andy.

J'ai relu cette lettre avant de la glisser dans l'enveloppe. Je n'aurais pas dû le faire. Cette excitation que je ressentais si vivement en l'écrivant s'est affadie sous ma plume. Sans doute me reste-t-il beaucoup de choses à découvrir. Je n'ai jamais, tu le sais, consacré une grande partie de mon énergie aux explorations dans l'intimité des autres ou de moi-même. Il est trop facile d'en obtenir un fac-similé en parlant avec une femme des clichés universels de l'amour. Mais ce désert m'a forcé à me rabattre sur moi-même ; et, à en juger d'après les termes de ta lettre, il me semble que tu prends un certain intérêt à ces voyages introspectifs. Toutefois, ne t'attends pas à recevoir beaucoup d'autres lettres dans cette veine un peu lassante. Celle-ci, je vais la fermer et la poster dès ce soir de peur de m'en repentir demain matin.

⁂

10 avril

Cher Herb,

Voilà déjà deux ou trois fois, au cours de la semaine passée, que j'essaie, sans y parvenir, d'écrire cette lettre. Je vais donc la

rédiger sous forme d'homélie, avec illustrations à l'appui, sur le texte : « Il y a ceux qui reçoivent les alouettes toutes rôties dans la bouche et ceux qui sont obligés de les plumer eux-mêmes ; je préfère être du côté des premiers. »

D'abord, quel est le contexte de cette phrase ? C'est la devise d'une charmante jeune femme (considère dès à présent comme nuls et non avenus tous les doutes que j'ai pu exprimer à son égard : elle ne laisse à désirer en rien), une jeune femme, donc, sans méchanceté aucune et qui ne fait rien pour imposer ses idées à elle-même ou aux autres. Elle envoie 100 dollars par mois à sa mère, qui se meurt d'un cancer dans un hôpital de Pennsylvanie. Quand elle me l'a dit, je lui ai demandé pourquoi. « Pourquoi ? » a répliqué Ruth. « Vous me décevez en me posant une question pareille. » « Eh bien, tant pis, soyez déçue, mais dites-moi pourquoi. » Elle a haussé les épaules avec quelque ironie. « Il s'agit de ma mère. Et d'ailleurs, » a-t-elle ajouté, « nous sommes tous agonisants, n'est-ce pas ? » Ce qu'il importe de savoir au sujet de Ruth, c'est qu'elle est tout à fait sincère mais qu'elle ne tient pas à ses opinions. Elle n'y tient pas, comme elle ne tient pas à ce que l'on aime sa façon de s'habiller ou ses ravissants cheveux ; ses vêtements et ses cheveux lui plaisent, ils devraient plaire également aux autres ; sinon, c'est tant pis pour eux et non pour elle. Elle a prélevé dans la culture inconsciente de la ville américaine fort banale où elle a été élevée les meilleures attitudes et les meilleures coutumes.

Mais, cette phrase, elle l'a prononcée dans le département de Relations Publiques de la Réserve pour Gens de Couleurs, c'est-à-dire dans un endroit où le destin des alouettes est le même que partout ailleurs, où le noir le plus important de la colonie, son Président par exemple, risque d'être considéré, dans un sens très réel, comme inférieur à notre plus modeste laveur de carreau. En entendant Ruth parler ainsi, O'Doone — qui était entré pour bavarder un instant avec moi — a fait le signe de la croix entre elle et lui avant de quitter la pièce à reculons. Et il n'est pas revenu. Je suis sûr qu'il n'est pas croyant. Je me demande pourquoi il a réagi comme cela.

Mais qu'implique-t-elle, cette phrase de Ruth ? Tout d'abord, elle ne comporte pas de jugement et n'exhorte pas à l'action. Elle est amorale. « Les circonstances sont telles que certaines personnes sont dans l'obligation d'infliger des souffrances et d'autres dans l'obligation de les subir ; comme il est impossible de rester neutre à cet égard, comme, en outre, je n'aime ni infliger des souffrances ni en subir, je choisis la voie de moindre résistance... je m'allie aux bourreaux, non parce que je me sens attiré par leur camp, et pas davantage parce que j'éprouve de la haine pour l'autre camp, mais simplement parce que c'est cette solution qui m'attirera le moins

d'ennuis. » Pas de regrets. Pas de tromperies vis-à-vis de moi-même (*il est impossible de rester neutre*). Voilà, en d'autres termes, la vraie résignation... les circonstances sont ainsi, elles ne changeront pas et ne doivent pas changer. Cette résignation permet une certaine intensité de joie, plus grande que nous ne pouvons en connaître, nous qui passons notre temps à espérer et dont les espoirs sont constamment frustrés. (Quelle est ma position à moi dans tout cela ? Je crois qu'à force de réfléchir à la maxime de Ruth j'ai fini par découvrir quelque chose à mon propre sujet : je désire profondément être du côté des exploiteurs mais, par la faute de mon éducation ou par simple faiblesse de caractère, je suis incapable de l'être avec une bonne conscience. En conséquence, je ne fais que la moitié du chemin : j'exploite, oui, mais sur l'ordre de gens que je n'ai jamais vus et au détriment de gens que je ne connaîtrai jamais.) Si Ruth a pris cet emploi au NRACP, c'est pour la seule raison valable... non pour des motifs aussi compliqués que les miens, non pour l'avidité qui anime la plupart des autres, mais parce qu'elle a clairement saisi que, par extraordinaire, l'occasion s'offrait à elle d'être à la fois dans le camp des exploiteurs et des exploités. Elle a renoncé pour le prendre à son poste de secrétaire de direction à la General Electric. J'ai l'impression que voir sa philosophie si gentiment confirmée par l'événement lui procure un certain plaisir. Ruth a vingt-sept ans. Je crois bien que je suis amoureux d'elle. Mais je suis sûr qu'elle, par contre, ne m'aime pas.

Dis-moi, Herb, cette maxime ne te rappelle-t-elle rien ? N'en reconnais-tu pas, comme moi, la justesse ? Cette fille a eu le courage de formuler délibérément en paroles son sens de l'inévitable. Ne l'en admires-tu pas ? Et n'a-t-elle pas raison ? Mais si, bien sûr, elle a raison. Et si tu en doutes, laisse-moi t'expliquer en quoi consiste notre travail.

Les autorités jugent la situation assez périlleuse pour justifier l'existence du système de censure le plus compliqué dont j'aie jamais entendu parler. Pour commencer, un règlement stipule que pendant la première semaine de son séjour à la Réserve, chaque noir peut écrire trois lettres à des personnes de l'extérieur. Après expiration de ce délai, seule une lettre par mois est autorisée. Mais toutes les lettres écrites au cours de cette première semaine passent par mon service où elles sont censurées et retapées sur un formulaire officiel (aux chiffres du NRACP) ; les copies sont postées et les originaux enregistrés. La raison d'être de ce système compliqué est intéressante et probablement valable : tous les efforts doivent être faits pour empêcher qu'une critique quelconque au sujet de la Réserve ne filtre à l'extérieur. La nation compte à peu près quatorze millions de noirs, qui n'envisagent pas tous avec un plaisir sans mélange la perspective de ce réaménagement ; il y a également un certain nom-

bre de sympathisants caucasiens — des fanatiques des libertés civiles pour la plupart — qui pourraient nous attirer quantité d'ennuis s'ils trouvaient dans ces lettres de quoi confirmer leurs soupçons. Nous avons publié une véritable montagne de renseignements sur les conditions climatiques, sur les possibilités agricoles et industrielles de cette région ; nous avons employé pour notre propagande toutes les recettes de la publicité. Mais nous ne sommes pas sans savoir que les préjugés ne succombent pas du jour au lendemain devant la propagande, et qu'un succès apparent dans ce domaine peut se révéler décevant à la longue. Grâce au Ciel, nous avons pour nous toute la presse du pays, à de rares exceptions près.

Donc, une fois les trois lettres de la première semaine tapées et postées, le travail de l'écrivain commence. Nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour dissuader les noirs internés de correspondre avec l'extérieur. Par exemple, nous conservons dans nos dossiers toutes les lettres personnelles qui nons parviennent pendant le premier mois. Mais si les auteurs de ces lettres continuent d'écrire une fois passé ce délai, il nous faut leur répondre. Les correspondanciers prennent note des dates et acheminent vers notre service toutes les missives personnelles. (Ils croient que nous les transmettons ensuite aux internés.) Puis nous rédigeons des réponses appropriées, dans le style de la personne à laquelle le message était adressé, et en nous fondant sur les trois premières lettres qu'elle a écrites. Nous essayons de rester aussi impersonnels que possible, tout en donnant l'impression que les choses vont le mieux du monde. Pourquoi ne transmettons-nous pas leur courrier aux internés et ne leur laissons-nous pas le soin d'y répondre ? Eh bien, il nous arrive de le faire... s'ils le demandent. Nous leur expliquons que seules leur parviendront les lettres des personnes avec lesquelles ils souhaitent expressément correspondre. Pour cela, ils doivent rédiger une demande qui implique des kilomètres de paperasseries. Nous prévoyons qu'ils seront très peu nombreux à user de ce système incommode. Mais, si nous nous chargeons d'écrire les réponses à leur place, c'est pour nous épargner des ennuis et une perte de temps. Nous aurions, de toute façon, énormément de rewriting à faire ; cette méthode nous assure un contrôle absolu et un *modus operandi* efficace. Quant aux noirs de l'extérieur qui insisteront par trop pour avoir des nouvelles de leurs amis, ils seront, sur notre demande, acheminés vers la Réserve dans un délai d'un mois ; nous désirons éviter que de cette entreprise nécessairement pénible découlent des souffrances inutiles. Amis et relations doivent être réunis le plus rapidement possible. Des communautés tout entières seront déplacées ensemble, afin de réduire au minimum les risques d'une séparation douloureuse entre gens qui s'aiment.

La maxime de Ruth ne trouve-t-elle pas dans ce contexte une

magnifique illustration ? Certes, nos intentions sont excellentes. Mais les exploiteurs n'ont-ils pas toujours eu de très bonnes raisons d'exercer leurs ravages ? Parfois, mon sens de l'absolu m'incite à penser : si notre entreprise doit provoquer trop de souffrances, quelle que soit sa fin ultime, eh bien, abandonnons-la. Après quoi, il ne reste plus d'autre alternative que le suicide. Mais bientôt la raison rétablit en moi le sens de la relativité des valeurs, et je reprends ma plume pour écrire à Hector Jackson, de la Caroline du Sud, que j'ai eu trop à faire avec mes labours et mon poulailler à installer pour lui donner de mes nouvelles, mais que j'espère le voir très bientôt. (Ce qui m'étonnerait fort.)

Andy.

J'ai oublié de te dire que l'on m'a attribué une mission particulière : je dois censurer la correspondance des employés de mon service. Entre autres, biffer toutes références à la censure ! Bizarre, bizarre. Personne ne sait que c'est moi qui m'en occupe ; tout le monde croit que le censeur est un employé du Courrier. Je dois dire que souvent on voit les gens tout à fait d'un autre œil quand on a lu leur correspondance.

Evidemment, considère cette missive comme absolument confidentielle. J'ignore jusqu'à quel point notre système transpirera au dehors, mais naturellement je préfère ne pas être celui qui appuiera le premier sur la détente.



12 avril

Cher Herb,

Laisse-moi te raconter l'étrange aventure qui m'est arrivée hier soir. Je ne sais pas encore très bien ce que je dois en penser.

Tout de suite après la fermeture des bureaux j'ai pris quelques sandwiches, une demi-bouteille de whisky, et je me suis embarqué pour l'un de mes périples dans le désert. J'ai senti que je ne résisterais pas à un repas de plus dans le vacarme de la cafeteria, à un autre de ces dîners qui sont excellents mais toujours bâtis sur le même modèle. (Voilà encore une chose que j'ai apprise à mon sujet : je ne suis pas fait pour la vie de prison.) Je n'avais pas de but en vue. Je partais à l'aventure.

En fait, je me suis bientôt retrouvé en train de me diriger vers la colline d'où j'avais contemplé la vallée du Tehuala et les bâtiments d'Admission de la Réserve. N'ayant rien rencontré de particulièrement intéressant sur mon chemin dans le domaine des sciences

naturelles, je suis arrivé au pied de la colline à la tombée du jour ; j'ai décidé de l'escalader à nouveau et de voir ce qu'il y avait à voir.

La première chose que j'ai vue, dans la lumière tamisée du crépuscule, c'est un soldat qui montait la garde, fusil en main, derrière un gros buisson de cactus. Il m'a immédiatement ajusté avec son arme, et m'a sommé de retourner d'où je venais. J'ai protesté en déclarant que j'avais déjà escaladé cette colline et que je ne voyais pas pourquoi je ne recommencerais pas. Il m'a répondu qu'il ne voyait pas non plus pourquoi c'était interdit, mais que ça l'était ; et même que l'on allait élever une autre barricade pour empêcher les gens comme moi de passer. Je me suis répandu en invectives ; je n'ai pas eu l'audace de l'injurier personnellement mais j'en avais grande envie car il s'était montré aussi grossier que peut l'être une sentinelle armée d'un fusil. Puis, avant de partir, j'ai sorti de ma poche ma bouteille de whisky et j'en ai bu une longue gorgée. L'attitude du gars a changé du tout au tout.

— « Bon Dieu, » s'est-il écrié, « refilez-m'en un peu. »

— « Plutôt crever. »

— « Allez, » a-t-il répliqué, « soyez pas vache. Je n'en ai pas bu une seule goutte depuis mon arrivée dans ce trou. Ils ne veulent même pas nous donner de bière. »

— « Eh bien, d'accord, » ai-je répondu, « mais à condition que vous me racontiez ce qui se passe dans ce foutu bled. »

Il m'a fait accroupir derrière un arbre de Josué et a pris soin de tourner la tête du côté opposé en me parlant. Je lui ai demandé la raison de toutes ces précautions.

— « Ils ont installé un projecteur et des mitrailleuses en haut de la colline. Avec ça, ils y voient la nuit aussi clair qu'en plein jour. Ils nous surveillent tout le temps. Je suis payé pour le savoir. Avant, j'étais affecté au projecteur. »

— « Mais je n'ai pas vu de lumière ! » ai-je rétorqué.

Il m'a regardé avec mépris.

— « C'est de la lumière noire. Ils ont coupé tous les arbres sur la partie supérieure de la colline. Si quelqu'un s'y aventure... pfitt. *Qui* que ce soit. Même un garde. »

— « Mais je ne vois pas de lumière.

— « Je vous dis que c'est de la lumière *noire*. Avec des lunettes spéciales, ça permet de voir mieux qu'avec le projecteur le plus perfectionné. C'est incroyable. Mes copains et moi, nous nous en servions pour tirer des lapins. Ils ne se rendaient même pas compte de ce qui leur arrivait. »

Comme je ne voulais pas passer pour un simple d'esprit, je ne l'ai pas interrogé plus avant sur cette lumière noire. C'était un type irascible, il était muni d'un fusil et d'un couteau, et il avait déjà bu les trois quarts de la bouteille.

— « Alors, pourquoi me laissez-vous rester ici ? » ai-je demandé.
— « A cette heure-ci, on ne distingue rien. Même eux, ils n'y voient goutte. »
J'en restai bouche bée, incapable de trouver quoi que ce fût à ajouter.

« Avant encore, je gardais la voie ferrée qu'ils ont installée à l'intérieur du camp. Vous parlez d'un système. Les trains qui arrivent de l'extérieur franchissent une grille automatique. Tous les employés grimpent sur la locomotive et retournent d'où ils sont venus. Nous franchissons à notre tour une autre grille automatique, et nous remorquons les wagons dans le camp. Ça se passe toujours en plein jour. S'il y a des gars qui veulent sauter du train, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur... grand bien leur fasse ! Les compartiments sont en acier, à air conditionné. Il n'en arrive jamais la nuit. »
— « Vous êtes marié ? » ai-je demandé.
— « Vous en connaissez beaucoup de gens mariés, ici ? » Je n'ai pas répondu. « Vous savez bien qu'il n'y a que des célibataires. »
— « Sans doute, mais n'importe qui est libre de se marier, s'il le désire. »

— « Il n'y a pas une seule bonne femme chez nous. Pas une seule. Nous pouvons nous taper toutes les négresses que nous voulons. Il y en a qui ne sont pas mal. Elles ne se laissent pas faire facilement. »
Il a brisé la bouteille sur une pierre.
« Vous auriez pu apporter quelque chose de meilleur, espèce de crétin, » m'a-t-il lancé d'une voix étouffée, pleine de violence. « Retournez d'où vous venez. Foutez-moi le camp. La nuit va bientôt tomber. Sinon, je vous tire dessus. Et la prochaine fois, apportez-moi de la vraie gnôle, hein ! Allez ouste. Et restez à couvert des arbres. S'ils vous repèrent, ils ne vous manqueront pas. Quand il fait assez noir, ils ne peuvent pas louper. »
Je n'ai plus entendu de lui que des grognements entrecoupés de toux et de jurons. J'étais aussi dégoûté que terrifié, ce qui n'est pas peu dire.

J'ai rebroussé chemin en essayant de comprendre ce qui m'était arrivé avec ce garde, la signification de ce qu'il m'avait dit. Peu à peu, je recouvrais mon équilibre émotionnel, mais, je ne sais pourquoi, l'air de « *In the gloaming, o my darling* » me trottait dans la tête, bêtement, comme souvent les chansons, et j'étais incapable de me concentrer intelligemment sur la situation. (Je me demande bien pourquoi il arrive qu'on soit obsédé, comme ça, par une chanson.)
Tout à coup, j'ai entendu un bruit sur ma gauche. Je me suis arrêté pile, affolé au point de sentir mes poings se crisper et le

sang me battre dans les tempes. J'ai distingué une mince silhouette vêtue de brun parmi les cactus : et puis, quand elle s'est approchée, je me suis rendu compte qu'il s'agissait d'une femme. Elle ne me voyait pas, mais elle se dirigeait droit sur moi. Je me demandais si je devais la héler ou attendre qu'elle me rejoigne. A peine avais-je décidé de ne pas la héler que j'ai reconnu Ruth.

— « Ruth ! » me suis-je écrié, en laissant transparaître dans ma voix tout ce que j'éprouvais de soulagement, de surprise heureuse, et bien d'autres choses encore peut-être. « Que faites-vous ici ? »

Elle a tressailli violemment, puis m'a reconnu, et, à ma grande surprise, s'est jetée dans mes bras.

— « Andy, » s'est-elle exclamée, « je suis si heureuse de vous voir. Un bon ange a dû vous placer sur mon chemin. »

Je l'ai serrée dans mes bras, nous nous sommes embrassés, doucement, comme deux copains, puis elle a fait un pas en arrière et a repris le contrôle de ses nerfs. Jamais encore elle ne m'avait appelé autrement que Mr. Dixon ; il y avait une tendresse réelle dans son « Andy ».

— « Que se passe-t-il ? » ai-je demandé. « D'où venez-vous ? »

— « Je ne savais pas que vous vous promeniez, vous aussi. »

— « Mais si. C'est une façon comme une autre de garder sa tête à soi. »

Elle a ri, et m'a serré le bras. Je n'ai pas pu m'empêcher de l'embrasser à nouveau, et cette fois ce n'était pas seulement un baiser de copains.

« D'où venez-vous ? » ai-je répété.

— « De cette colline. Je l'ai déjà escaladée deux ou trois fois. Mais aujourd'hui je suis tombée sur un garde qui m'a fait des propositions plus que directes. »

Nous sommes restés silencieux quelques instants.

« Je crois qu'un peu plus il me tuait pour lui avoir résisté. Je suis partie sans détourner la tête, mais je l'ai entendu armer son fusil. Vous ne pouvez pas savoir comme j'ai été heureuse de vous rencontrer. »

Nous nous sommes embrassés, très sérieusement cette fois.

« Un moment, » a-t-elle dit, « un moment. »

Elle a quitté mon bras et nous avons poursuivi notre chemin sans nous toucher.

— « Moi aussi, » ai-je dit, « j'ai eu des ennuis avec un garde. Je me demande pourquoi ils veulent à tout prix nous empêcher de passer. »

— « Le mien m'a déclaré qu'on voulait éviter que nous nous montions la tête. Qu'à l'intérieur de la Réserve les choses ne se passaient pas comme nous le pensions. »

— « Vous ne lui avez pas demandé ce qu'il voulait dire ? »

— « Si, bien sûr. C'est alors qu'il m'a conseillé de me taire et m'a menacé de me tirer dessus si je ne me laissais pas faire. Je suis partie, tout simplement. Et c'est bien la dernière fois que je lui rends visite. »

J'ai passé mon bras autour de ses épaules — je ne saurais te dire à quel point je l'aimais à ce moment-là, elle et son corps élégant, toujours net, son courage, sa bonne humeur, sa voix grave et son rire — mais elle a déposé un baiser sur ma joue et s'est écartée.

— « J'ai besoin de garder toute ma tête, mon chéri, » m'a-t-elle dit.

Je la comprenais très bien. Nous avons marché en silence, la main dans la main. Il y avait clair de lune. Cette fois, si j'étais ivre, du moins je savais pourquoi.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de mètres de nos bâtiments quand nous avons rencontré O'Doone qui, lui aussi, revenait de promenade.

— « Eh bien, » a-t-il observé d'un ton bonhomme, « il est beau, ce clair de lune, non ? »

Je ne pouvais pas lui dire que nous nous étions rencontrés par hasard ; j'étais très gêné, mais le beau rire de Ruth a allégé l'atmosphère.

— « Je n'en ai jamais connu d'aussi magnifique, » a-t-elle déclaré.

— « T'est-il déjà arrivé, » ai-je demandé à O'Doone, « d'escalader la colline d'où l'on peut voir toute la vallée ? »

— « Ça m'est arrivé une fois, » a-t-il répliqué d'une voix étonnamment hargneuse. « Je préfère jouer aux échecs. »

Nous sommes donc allés dans un des salons, et O'Doone m'a battu trois fois de suite aux échecs. Ruth, assise à côté de nous, tricotait un chandail pour le bébé d'une cousine. Nous parlions peu, mais nous nous sentions bien. Ç'aurait été une scène de bonheur domestique sans les cinquante ou soixante personnes qui déambulaient dans la pièce.

Herb, que signifie tout cela ?

Andy.

⁂

20 avril

Cher Herb,

(Cette lettre est une expérience. Si tout se passe bien, tu dois la recevoir par l'intermédiaire de la cousine de Ruth, qui te la transmettra sur instructions de la sœur d'O'Doone ; elle t'indiquera également comment faire apparaître l'encre invisible. Quand j'ai pris la plume, j'étais dans un état d'esprit tel que réfléchir aux conséquences assurément graves de sa lecture par une quelconque autorité

n'aurait pas suffi à me retenir. Mais l'encre invisible d'O'Doone (quel drôle de type d'en avoir apporté une bouteille ici ! Il prétend qu'il voulait s'en servir pour échanger de mystérieux messages avec son petit neveu... je serais fort étonné qu'il n'ait pas eu d'autre idée et tête) et le chandail de Ruth (c'est sur l'emballage que j'écris) se sont combinés pour me sauver. Si cette missive-*là* tombe entre les mains des autorités, eh bien, tant pis. Ecrire avec de l'encre invisible, en maniant la plume avec assez de légèreté pour qu'elle ne laisse pas de marque sur le papier prend si longtemps que je ne le ferai sans doute pas souvent. La plupart de mes lettres seront rédigées avec une encre normale, et inoffensives. J'ajouterai peut-être un ou deux mots invisibles entre les lignes, dans la marge ou à la fin. O'Doone prétend que son encre n'est pas d'une espèce ordinaire et que, si nous faisons attention, les autorités n'y verront que du feu. Il est bizarre, O'Doone. Il s'obstine à considérer cette histoire d'encre comme une vaste plaisanterie... il n'en serait pas autrement si nous creusions un tunnel sous une maison, si O'Doone prétendait que c'est simplement pour cacher nos billes et si moi je m'épuisais à crier (sans autre résultat que de me faire reprocher mon manque de goût) qu'en fait, le souterrain que nous creusons, c'est pour y déposer une mine et faire sauter la maison. Et c'est peut-être effectivement ce que nous sommes en train de faire. En tout cas, je n'ai pas le courage de réécrire cette lettre ; je me contente de la recopier avec mon encre invisible).

Je ne puis te dire quel choc cela m'a fait de découvir sur cinq lignes de ta dernière lettre l'encre noire, si familière, du censeur. Le censeur censuré ! Je n'avais pas pensé à ça. Je croyais dans mon innocence que l'on se fierait à notre discrétion, nous les écrivains des sphères supérieures. On aurait pu croire, tant j'étais naïf, que je continuais de souscrire fidèlement à la « *Nation* ». Mais non... si l'on me confie les lettres de mes inférieurs (et sans doute mon œuvre est-elle supervisée par quelqu'un d'autre), on prend soin, par contre, d'inspecter les miennes et d'en retrancher tous les sentiments dangereux. En outre, ô ironie des ironies ! toutes les allusions que tu as faites à l'état dans lequel mes lettres te parviennent ont été censurées à leur tour.

Qui donc se charge de ce travail ? Mon chef de service ? Drôle de façon de lui faire perdre son temps. L'un de ses assistants ? Il faudrait alors qu'il fût à son tour censuré par un supérieur. Lequel serait censuré par les grosses têtes du NRACP ? Et celles-ci par le Président ? Et le Président par Dieu ? Et... ?

Qui est le moins libre, du geôlier qui se croit en liberté et ne l'est pas, ou du prisonnier qui connaît les frontières précises de sa liberté, qui les acceptant, les explore et exploite tout l'univers dont il dispose ?

Je suis un geôlier qui se sait prisonnier. Je suis un prisonnier qui ne connaît pas les limites de sa liberté. Et, à tout cela, je me suis soumis au nom d'une liberté plus haute. Depuis mon adolescence, c'est-à-dire depuis l'époque où le *New Deal* est devenu un article de foi, la liberté est une chose que je n'ai jamais remise en question. Eh bien, je viens de la remettre en question, et j'ai découvert que c'était une escroquerie pure et simple.

Encore une chose que j'ai apprise : on ne peut pas se contenter de passer, en toute tranquillité d'esprit, dans le camp des exploiteurs de Ruth, on devient automatiquement l'un d'entre eux ; et l'exploiteur *doit* exploiter, il ne peut pas s'en empêcher ; mais il doit payer. A moins que ce que je paie, ce ne soit simplement le complexe de culpabilité qu'éveille en moi le désir d'être un exploiteur plus important que je ne le suis.

Ma détresse au reçu de ta lettre censurée a surpris Ruth. Elle a haussé les épaules. Somme toute, à quoi d'autre pouvais-je m'attendre ? C'était inévitable, c'était une nécessité. Voilà le mot-clef, Herb : la Nécessité. Pas la liberté, la Nécessité. La vraie liberté, c'est ce dont dispose le prisonnier qui accepte la Nécessité. C'est cela l'important, Herb : reconnaître et accepter la Nécessité.

J'ai mis un certain temps à prendre conscience de tout cela. Je crois qu'en fin de compte, si j'ai accepté de travailler pour le NRACP, c'est parce que j'en reconnaissais la nécessité sociale. Le problème noir en Amérique était devenu critique et ne pouvait être résolu par des mesures libérales ; cette solution donne aux noirs à la fois l'indépendance et la dignité ; elle chasse le spectre de la Dépression grâce à la quantité énorme de produits manufacturés et de moyens de transport qu'exige le NRACP ; et puis, ce qui est peut-être le plus important de tout, elle prouve irrévocablement dans l'esprit du peuple américain la sagesse et la justice du gouvernement ; car si le capitalisme doit continuer d'exister (et il le doit), il faut le remplacer sans à-coups par un Etat fort et bien conçu. Cet Etat, l'Amérique est en train de le devenir. Parfait. Tout cela, je l'avais accepté au départ. Mais ce que j'avais oublié, c'était que moi l'individu, moi, Andrew Dixon, je devrais personnellement me soumettre aux exigences de la nécessité. Les vestiges de ma foi dans le *New Deal* encombraient encore mon esprit. Cette expérience, arrivant au moment et de la manière où elle l'a fait, alors que je disposais, pour me soutenir, de la sagesse et du courage de Ruth, m'a libéré (du moins je l'espère) et m'a fait connaître la liberté plus grande du Prisonnier de la Nécessité.

Voilà, en tout cas, l'objet de mes prières les plus ferventes. Je ne suis pas sûr de comprendre pleinement tous les dictats de la Nécessité. Ce dont je suis sûr, par contre, c'est que je n'apprécie pas ceux que je comprends. Mais je continue de prier.

Te rappelles-tu qu'il fut une époque où nous croyions pouvoir *changer* la Nécessité ? Où nous parlions de Démocratie, etc... Comme j'ai vieilli !

Andy.

⁂

1er mai

Ma chère Mary,

Pardonne-moi — et mes excuses sont sincères — de t'avoir si cruellement négligée pendant ces derniers mois. Herb me dit que tu m'en veux un peu, et tu as bien raison. Mon silence n'a pas d'excuses, mais ce que je puis affirmer, c'est qu'il n'avait pour causes ni l'hostilité ni l'indifférence. En fait, je viens de passer par un sorte de crise, comme Herb te l'a peut-être expliqué.

La raison en est, d'une part le désert, de l'autre le NRACP, enfin la charmante jeune femme dont tu trouveras la photo dans l'enveloppe. Elle s'appelle Ruth Cone. Nous nous marions dans quinze jours... Les détails de nos fiançailles t'amuseront peut-être.

Avant-hier soir, je jouais aux échecs dans le salon avec un type du nom de O'Doone, le seul ami que j'aie ici. Ruth, assise à côté de nous, tricotait une barboteuse pour le bébé de sa cousine. De temps en temps, nous bavardions un peu ; c'était intime et très peu romantique. Entre deux parties, O'Doone est allé aux toilettes. Après son départ, Ruth m'a demandé, avec une petite lueur amusée au fond des yeux : « Tu ne vois pas ce que je suis en train de faire, mon chéri ? » « Mais si, mon chou, » ai-je répliqué, « tu tricotes des trucs pour bébés. Est-ce que, par hasard... ? » Et nous avons éclaté de rire, tous les deux. C'était une blague, comprends-tu, une petite blague sans importance, et nous n'y aurions même plus pensé, si, tout à coup, la blague n'était devenue une chose sérieuse. Elle a pris un air grave ; moi aussi, sans doute. Je lui ai demandé : « As-tu envie d'avoir des enfants, Ruth ? » « Oui, » m'a-t-elle répondu. « Veux-tu que ces enfants soient les miens ? » « Oui, » a-t-elle répété sans me regarder. Puis, avec la contenance la plus chaste que l'on puisse imaginer, elle a tourné vers moi son petit visage grave, et nous nous sommes légèrement embrassés. A ce moment-là, O'Doone est rentré. « J'espère, » a-t-il dit avec son air de ne pas y toucher, « que je ne vous gêne pas ? » « Pas le moins du monde, » ai-je rétorqué, « nous venions juste de décider de nous marier. » Il a bredouillé, comme l'ami trop débordant de surprise et de joie pour trouver le mot juste, nous a serré vigoureusement la main et nous a demandé pour quand était le mariage. « Je ne sais pas, » ai-je dit. « Pourquoi pas demain ? » « Oh ! non, » a protesté Ruth avec sévérité, « je n'aurais pas le temps de rassembler mon trousseau. » Sur

quoi, O' Doone a poussé un véritable hennissement, et nous avons disposé nos pions sur l'échiquier. « Je te parie cinq contre un, » a-t-il déclaré, « que je te bats en moins de soixante coups. » Je n'ai pas voulu relever son pari. Il lui a fallu pour me battre à peu près quarante coups.

Et c'est ainsi qu'Andy Dixon et Ruth Cone se sont solennellement engagés à partager leurs fortunes.

Au NRACP, ce sera le premier mariage. Tout le monde y assistera. Mon chef de service m'a promis de nous donner congé le lundi et de nous loger provisoirement dans l'un des appartements réservés aux visiteurs de passage. Ensuite, nous aurons deux pièces dans le nouveau dortoir qui est presque terminé. Cette intimité, cet espace qui nous sont réservés vont éveiller la jalousie de la communauté tout entière. Je suis sûr qu'à la construction du nouveau dortoir succédera une épidémie de mariages. Il n'y aura pas de cérémonie religieuse, d'abord parce que nous ne sommes croyants ni l'un ni l'autre, ensuite parce qu'il n'y a ici ni prêtre ni pasteur. (Je m'étais étonné, en remplissant mes formulaires de demande d'emploi, des questions innombrables et détaillées qui portaient sur mes convictions religieuses). On s'est demandé un moment qui pourrait célébrer notre mariage. Le directeur du service des Relations Publiques, ayant seul le droit de quitter le NRACP, est allé quêter une autorisation légale. J'ai l'impression que son rôle de « marieur » ne lui déplaît pas. Il a une tendance marquée au paternalisme.

Ruth — supposant à juste titre que je ne l'ai pas encore fait — me presse, ma chère Mary, de te décrire les détails de notre vie domestique. En ce qui concerne nos chambres, mieux vaut n'en rien dire. Les lits sont confortables, point final. Nous vivons un peu les uns sur les autres, mais très bien. Il y a un beau gymnase, avec piscine, courts de tennis, terrains de base-ball et de squash, salles d'escrime... bref, tous les sports sont représentés, sauf le golf. Quant à notre bibliothèque, c'est la plus complète du monde (sûrement la plus complète) pour tout ce qui touche au problème des noirs d'Amérique ; elle n'est pas mal fournie non plus en littérature moderne. Nos bureaux ne sont pas désagréables... et nos journées de travail sont bien assez longues pour notre goût. Autour de nos bâtiments, c'est le désert, et je ressens le besoin d'y faire de temps à autre une promenade pour me rafraîchir spirituellement. La nourriture est bonne, exception faite des légumes. Et même, la seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est la monotonie de sa perfection : rôtis, steacks, côtelettes, ragoûts. Jamais, ou presque jamais, de foie, de rognons, d'omelettes, de pot-au-feu. Et toujours des légumes surgelés. Enfin, on se console en pensant que dans quelques semaines les noirs commenceront à produire une quantité de légu-

mes. Les alcools de toutes sortes abondent. Nous disposons d'un super-marché où nous pouvons acheter tout ce que nécessite notre existence de reclus. Nous avons droit à une séance de cinéma par semaine — deux films avec actualités et dessin animé — et nous jouons tous les jours au bridge ou au poker. C'est l'abondance dans le microcosme.

Je ne vois pas grand-chose d'autre à te raconter sur notre vie de chaque jour. Nous travaillons et nous tirons au flanc, nous échangeons remarques acerbes, confidences ou suspicions. Bref, nous menons une vie de bureaucrates, il n'y a pas de doute à cela.

Cette épître t'aura-t-elle persuadée de me pardonner ?

Maintenant, c'est à toi de m'écrire... et vite.

Affectueusement,
Andy.

(*A l'encre invisible*)

O'Doone, qui choisit parfois les sentiers obliques pour émettre ses opinions, m'a montré aujourd'hui quelques chiffres assez déroutants. Cette fois, il n'avait pas le cœur à plaisanter et moi non plus, je l'avoue.

Selon le « *Time* », qui semble beaucoup mieux informé que nous sur ce qui se passe ici, 50.000 noirs ont déjà été internés à ce jour ; ce chiffre comprend tout ce que la nation compte de gens de couleur politiquement puissants ou particulièrement riches (sans oublier un sénateur un peu trop féru de suprématie blanche dont on aurait découvert que son arrière-arrière-grand-mère était noire). Les chefs ont été internés les premiers, ce qui est tout naturel, car ils forment le squelette gouvernemental et social du nouvel Etat qu'ils doivent ériger. *Mais,* me fait observer O'Doone, nous n'avons pas encore reçu une seule demande de correspondance avec des gens de l'extérieur ; or, si des requêtes de ce genre doivent nous parvenir un jour, elles seront assurément l'œuvre de ces personnes-là, nos formalités étant moins susceptibles de les décourager. (Il m'a également fait remarquer que nul athlète, musicien ou chanteur connu ne comptait au nombre des internés. En ce qui concerne ce dernier point, j'ai l'impression, hélas ! que l'explication est facile à trouver.) Tu vois, m'a dit O'Doone, tu vois ? Mais il ne m'a pas demandé quelles conclusions j'en tirais, et c'est tant mieux, car je ne sais vraiment que penser.

Les autres statistiques en sa possession avaient directement trait au CPR. Nous savons tous que les chiffres relatifs aux ressources naturelles de la Réserve sont grossièrement exagérés. Quatorze millions de personnes ne peuvent matériellement y vivre dans le confort,

et cela, O'Doone me l'a démontré de la façon la plus convaincante. Du point de vue économique, le problème des noirs d'Amérique se résolvait à ceci qu'ils offraient une main-d'œuvre nombreuse et bon marché, main-d'œuvre à laquelle leurs capacités d'achat étaient loin d'être proportionnelles. A présent, grâce à la stimulation artificielle qu'exerce leur installation dans la Réserve, l'industrie américaine va pouvoir se maintenir sur un pied élevé pendant plusieurs années. Et ensuite, que se passera-t-il ? O'Doone a refusé d'aller plus loin. Mais je crois pouvoir pousser un peu plus avant mes prévisions. La Réserve va offrir un débouché aux industries de luxe, débouché assez important pour éviter une explosion du capitalisme, et à la faveur de ce délai l'Etat planifié pourra s'imposer. Ce qui, à mon avis, n'est pas bête, pas bête du tout.

⁂

12 juin

Cher Herb,

Sans doute as-tu deviné tout seul pourquoi j'ai tant tardé à t'écrire. Je ne vais pas me lancer dans un panégyrique passionné sur les vertus de Ruth. Elle est équilibrée, elle est séduisante, elle a toutes les qualités que l'on recherche chez une épouse. Je l'aime profondément. Sa culture n'est ni vaste ni profonde, mais je crois qu'elle ne va pas tarder à y porter remède. Nous sommes très heureux ensemble, et sans doute continuerons-nous de l'être pendant les années à venir, qui s'annoncent difficiles. Que dire d'autre ?

Pourquoi le bonheur et la joie et le sentiment que rien ne nous manque sont-ils si ardus à décrire ? L'imagination me fait défaut et d'ailleurs j'entends Ruth qui rentre du tennis (il est 9 h 30 et nous sommes dimanche).

22 h.

Ruth étant couchée, je continue dans une autre veine.

Je viens de découvrir que les sources de la pitié, si longtemps taries en moi, ont fini par se dégeler. Je joins à cette missive une lettre d'une noire de Chicago adressée à son amoureux, interné à la Réserve, et la réponse de celui-ci. Exception faite des trois lettres autorisées pendant la première semaine, c'est le seul message de l'intérieur qu'il m'ait été donné de lire jusqu'ici. Sans doute en passe-t-il de temps en temps quelques-uns dans mon service, mais c'est le premier qui me tombe entre les mains. Je ne puis te dire à quel point ce malheureux couple m'a fait pitié. Après avoir lu les deux lettres, Ruth s'est écriée : « Quel sale type ! J'espère qu'il

n'aura rien d'autre à faire de toute sa vie qu'à ramasser les poubelles. » Je ne suis pas de son avis. A mon sens, ce petit billet trahit une détresse plus grande encore que celle de la femme, et plus pitoyable parce que méconnue. Juges-en par toi-même. Je ne vois rien à ajouter.

Andy.

Mon amour, mon chéri, pourquoi tu ne m'écris pas ? Est-ce que tu as oublié tout ce que tu m'avais promis de faire quoiqu'il arrive ? Et tu n'es même pas en prison, tu es simplement dans cet endroit où nous devrons tous aller tôt ou tard. Oh ! si tu savais comme j'espère qu'on m'y amènera. Je ne peux pas vivre sans toi. Mais je ne sais même pas à qui je dois m'adresser pour te rejoindre. L'autre jour je suis allée à la police et ils m'ont dit qu'ils ne savaient pas. Si tu savais, mon chou, comme ça me fait mal de ne pas être avec toi. C'est comme si on m'avait arraché une dent, mais ce n'est pas une dent, c'est bien pis, et il n'y a pas de dentiste pour ça. Au magasin, il y a un type qui me fait la cour, mais je lui dis que je ne veux pas de lui, que j'ai déjà un homme. Je croyais que j'avais un homme, toi, mais tu ne m'écris pas. Peut-être que tu as trouvé quelqu'un d'autre là-bas, ça m'étonnerait après tout ce que tu m'as dit, mais si c'est ça alors dis-le-moi et j'irai me cacher dans un coin pour mourir. Je ne veux pas de ce Lee Lawson, c'est un bon à rien, c'est toi que je veux, mon chéri, dis-moi que rien n'est changé. Il faut que tu m'écrives ou j'en mourrai.

Chère...

J'ai eu tant de travail, mon chou, tu ne peux pas savoir tout le travail que j'ai eu. Bientôt tu pourras venir toi aussi et alors tu te sentiras mieux. C'est chouette ici. On s'en tire très bien. Dis à ce gars de te laisser tranquille. Tu es ma femme. Dis-lui que j'ai dit ça.

Bien à toi...

(*A l'encre invisible*)

Si je t'envoie ces deux lettres, ce n'est pas à cause de leur style Héloïse-Abélard, mais d'abord parce que j'ai quelque chose à te dire à leur sujet, et ensuite parce qu'elles me laissent plus de place pour t'écrire incognito.

La réponse de l'homme nous est parvenue déjà tapée. J'en ai été très étonné. O'Doone, quand je lui en ai parlé, m'a proposé

une explication très déplaisante. « Je suppose, » a-t-il dit, « qu'il y a là-bas des types qui écrivent les lettres à la place des noirs et que ce sont ces lettres-là que nous transmettons. Ça paraît compliqué, non ? » Je trouve cela plus que compliqué. Déroutant. Bouleversant. Si par hasard c'était vrai ? (Je dois dire que cette missive ressemble plus à un rewriting qu'à une lettre authentique). Cela signifierait que, parmi les noirs, aucun n'est en relation, même filtrée, avec le monde extérieur. Pourquoi ? Pourquoi nous duper, nous aussi ? N'y a-t-il place ici que pour le mensonge et le doute ?

O'Doone m'a encore offert une autre énigme à résoudre. Il a lu dans notre bulletin hebdomadaire que le CPR expédiait des trains entiers de viandes en conserve et de cuirs tannés vers la Chine et l'Europe pour les économiquement faibles, sous la surveillance du gouvernement bien entendu. Il s'est précipité dans mon bureau en agitant le bulletin et en gloussant. « Tu te rends compte, » a-t-il crié, « ils ne nous ont pas encore envoyé la queue d'une carotte et ils expédient aux Chinois des tonnes de viande. » Puis, brusquement, ses traits se sont figés, une idée lui est venue à l'esprit : « D'où pouvait bien venir tout ce bétail ? »

Et il s'est passé quelque chose de bizarre. Le visage intelligent, sensible de O'Doone s'est décomposé. Le grand front bombé est demeuré presque lisse, mais les traits se sont mis à ressembler à ceux de ces poupées de caoutchouc qui se déforment quand on leur presse les joues. Ils ne reflétaient ni l'anxiété, ni l'angoisse. Simplement un effondrement total. O'Doone est parti sans un mot. Je donnerais cher pour ignorer encore ce qu'il m'a dit.

La nuit dernière, je suis resté éveillé jusqu'à trois ou quatre heures du matin. De temps en temps, j'entendais des camions et des trains, entrant ou sortant de la Réserve, qui grondaient dans la nuit. Mais la sentinelle que j'ai rencontrée au pied de la colline m'a dit que les transports d'internés se faisaient seulement de jour ? S'agit-il d'expéditions ? Comment serait-ce possible ? Parfois, je sombre dans de véritables vertiges de doute et d'incertitude.

J'ai rêvé cette nuit que, Gulliver sans résistance et sans liens, j'étais couché par terre et me laissais dévorer par mille Lilliputiens, tous noirs. Les détails de ce rêve, pour rien au monde je ne voudrais les écrire. Pas même avec de l'encre invisible, pas même avec de l'eau pure.

⁂

4 juillet

Cher Herb,

Vive l'anniversaire de l'Indépendance ! Dehors, des mômes attardés jouent avec des pétards. Personne ne travaille. Tout ça est bien

agréable. Je suppose que, plus tard, la nouvelle nation noire fêtera ainsi le 20 mars, jour de l'arrivée du premier train. Que cela me semble loin, déjà. Je ne crois pas avoir jamais connu un si grand nombre d'expériences en un laps de temps si court. Et maintenant, voici la grande nouvelle !

Ruth est enceinte ! Que cette femme est étonnante ! Extérieurement, elle a conservé tout son humour, tout son sang-froid. Tout le monde ignore son état car elle veut éviter dans la mesure du possible les bavardadges féminins qui accompagnent habituellement une grossesse. Elle continue de jouer au tennis. Et pourtant, cette attitude froide, paisible, est en partie feinte. Quand nous sommes couchés côte à côte, le soir, avant de dormir, elle chantonne à mon oreille de ridicules petits hymnes à la gloire de l'enfantement ; hier, entrant dans mon bureau, elle s'est avancée vers la table derrière laquelle je siégeais solennellement et a placé ma main sur son ventre. Puis elle m'a embrassé avec une sorte de passion vierge de toute violence, telle que je n'en avais jamais connue auparavant. Encore une fois, c'est une femme merveilleuse.

Quel miracle que celui de la conception ! Je ne comprends pas mieux ces choses que les étoiles et leurs tournoiements. Un événement suit l'autre mais je ne suis pas sûr de bien savoir pourquoi. Il est facile de retrouver la crainte religieuse des hommes primitifs, si l'on n'y prend pas garde, en prenant conscience que l'on vient d'amorcer un enchaînement de miracles. Je n'ai jamais eu le sentiment de la petitesse de l'homme, ou même de mon propre néant, en contemplant un ciel sans nuage. Ou peut-être la crainte de l'éprouver un jour me retenait-elle de regarder en haut. J'ai fait part de ma réaction à O'Doone à la première occasion. Il a hoché la tête et m'a dit : « Mais l'homme n'est-il pas plus complexe que l'étoile, et, à une seule exception près, n'est-il pas en tout beaucoup plus précieux qu'elle ? » Ses paroles ne m'ont pas quitté ; quand je pense à l'immensité des étoiles et aux forces gigantesques qui les meuvent, le spectacle que j'imagine m'impressionne, certes, et m'excite, mais ne me déprime pas. La grandeur des étoiles ne me rend pas petit. Ma propre complexité ne les rend pas simples. Peut-être l'homme n'est-il plus, en effet, le centre de l'univers, mais il n'est pas non plus devenu quelque chose d'autre. Cela aussi, je l'ai appris.

Par contre, quand j'ai sous les yeux la preuve des pouvoirs que possèdent les hommes (et moi-même) un vertige me prend. Lorsque Clarice attendait Betty, je ne ressentais rien de pareil. Cela m'ennuyait, voilà tout. Mais à présent, dans ce désert, dans cette Réserve, j'ai été renvoyé aux sources mêmes des choses ; et j'ai pleinement conscience du prodige qu'est la naissance de la vie. Ruth, qui ne s'est jamais beaucoup éloignée de ces sources, est moins gênée que moi pour admettre l'existence de son sens du mystère.

J'apprendrai, en tout cas, une chose à cet enfant si jamais je peux lui enseigner quoi que ce soit : que la tradition humaine a été jugée et trouvée déficiente. Elle est finie, terminée, Kaput ! Une nouvelle civilisation commence. La liberté, la bonté, ces mots autrefois avaient un sens... ils n'en ont plus. *Mettez-vous à sa place*... voilà une phrase qui n'a plus sa raison d'être. Battez-vous, au contraire, pour rester où vous êtes. Je crois que nous entrons dans un âge de raison et de mystère. De raison qui accepte et comprend les abîmes dans lesquels s'abaissent ou les hauteurs vers lesquelles s'élèvent les pouvoirs de l'homme, sa dépravation et sa noblesse ; qui, les comprenant, ose les utiliser dans la perspective d'un grand idéal, celui de cet ordre sévère qui est indispensable au développement complet de l'homme. De mystère, eu égard à tout ce qui est inexplicable, c'est-à-dire à beaucoup de choses. Le rationalisme a échoué parce qu'il prétendait qu'en dernière analyse tout était explicable. Nous n'en sommes plus là. Nous savons que détruire chez un homme le sens du mystère, c'est le couper de l'une des sources de la vie. La crainte, la résignation, la foi... voilà de merveilleuses sources de puissance et de plénitude. Je les ai découvertes. Mon enfant ne les oubliera jamais.

Andy.

(*A l'encre invisible*)

J'ai placé le canon du revolver sur ma tempe, Herb, la pointe du couteau sur mon cœur. Mais le courage m'a manqué. Pendant quelques jours, j'ai été bien près de perdre la raison. Mon chef de service m'a dit de rester dans ma chambre jusqu'à ce que j'aille mieux ; je n'ai pas osé. Je crois que seule la grossesse de Ruth m'a sauvé. Ou plutôt mon sens du mystère nouvellement éveillé et les pouvoirs de la raison. Cette lettre est la troisième que je t'écris en une semaine, mais je savais les deux autres délirantes, et je n'étais pas sûr d'être assez calme physiquement pour manier la plume sans risquer d'être découvert.

Tout a commencé il y a quinze jours. O'Doone est entré dans mon bureau, l'air bizarre. Il a posé un petit livre sur ma table et s'est retiré après quelques commentaires sans importance. L'opuscule en question était le rapport préliminaire d'un anthropologue sur certains tabous en vigueur chez les noirs d'Amérique. Ce type avait interviewé les internés dans les bâtiments d'Admission. Son ouvrage ne présentait pas grand intérêt à cela près qu'il était entièrement écrit au passé.

Je pensais qu'O'Doone reviendrait chercher son bouquin un jour ou l'autre. Je ne sais trop pourquoi, c'était toujours lui qui faisait

les visites, et non moi. Il était perpétuellement agité, je suis indolent. Mais une semaine s'est écoulée sans que je l'aie vu. Je ne l'ai rencontré ni à la cafeteria ni dans les salons. Je suis monté chez lui, mais il n'a pas répondu. Le lendemain, je suis allé le voir à son bureau et sa secrétaire m'a dit qu'il ne s'était pas présenté depuis deux jours. Je suis retourné dans sa chambre. Elle était fermée. Le concierge m'a ouvert la porte. En entrant je l'ai vu couché, mort, sur son lit. « Eh bien, mon vieux, » ai-je dit pour empêcher le concierge de me suivre, poussé par je ne sais quel instinct, « ça ne va pas ? » Il avait bu quelque chose. Il y avait un verre sur la table près du lit. Mais pas de lettre. Son visage était répugnant. (Voilà encore un mystère que j'ai appris à respecter : la laideur de la mort.) Il était froid, un peu gluant. J'ai recouvert sa figure d'une serviette, et je me suis assis. Je savais bien que j'aurais dû appeler quelqu'un, mais je ne le voulais pas. Je savais aussi que le concierge se souviendrait de m'avoir ouvert la porte, et de mon trop long séjour dans la chambre. Pourtant, je sentais qu'il me restait quelque chose à faire. Quelque chose d'important. Il m'a fallu une éternité pour me rappeler... l'encre invisible. Il m'avait montré où il la cachait. Elle n'y était pas. J'ai cherché dans toute la pièce. Elle avait disparu. Je suis parti.

Je n'avais toujours prévenu personne de son suicide. Et cet acte je ne cherchais pas à en deviner la raison. Ou peut-être ne criais-je *Où donc est l'encre ?* d'une voix si forte que pour étouffer la petite question *Pourquoi ?* Je suis monté dans notre appartement et j'ai foncé tout droit sur le placard où je range l'alcool. Je me suis versé une rasade de scotch et j'ai bu. C'était infect. J'ai tout craché, en jurant ; et puis, j'ai reconnu l'odeur. O'Doone était venu, avait transvasé l'alcool dans un autre flacon (j'espère qu'il en a bu et que mon scotch lui a plu) et avait rempli la bouteille d'encre invisible. Alors j'ai éclaté en sanglots comme une femmelette et je me suis écroulé sur mon lit (ne jamais demander *Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?*).

C'est là que Ruth m'a trouvé un peu plus tard. Je lui ai raconté ce qui s'était passé, et elle m'a forcé à me ressaisir. Elle a eu assez de bon sens pour se rendre compte que j'avais agi plus bizarrement qu'il n'était sage. Elle a prévenu les gens qu'il fallait, et on s'est occupé de O'Doone. Non seulement on ne m'a posé aucune question gênante, mais sa mort n'a plus été mentionnée officiellement une seule fois.

Je continue sur une carte d'anniversaire.

(A l'encre invisible, sur une grande carte d'anniversaire non imprimée adressée à Mary.)

Je ne m'étais pas encore laissé aller à m'interroger sur son acte, mais Ruth a résolu la question en peu de mots. « Il avait le cœur trop tendre pour supporter l'existence ici. » Elle a raison ; O'Doone était un vestige du catholicisme. Il en savait plus qu'il ne pouvait en supporter. J'ai décidé de retourner le soir-même à la colline où le rayon de lumière noire menaçait la nuit.

Deux ou trois sandwiches. Quatre demi-bouteilles de whisky. Un couteau de chasse (geste stupide, je le sais). Des vêtements neutres. La longue marche sous le soleil encore brûlant d'une fin d'après-midi. Le coucher de soleil. L'immense et brusque crépuscule. Bientôt, j'ai aperçu la sentinelle (ce n'était pas la même que la fois précédente) debout près de la palissade toute neuve au pied de la colline.

J'ai rampé vers l'homme en me dissimulant derrière les buissons et les cactus, puis je lui ai jeté une de mes bouteilles. Aussitôt, les émotions les plus sauvages ont animé son faciès de brute stupide. Il a pris son fusil, l'a pointé dans ma direction. Mais il ne pouvait pas me voir et il a préféré, les yeux toujours fixés sur les broussailles, chercher à tâtons la bouteille. En cinq minutes, il l'avait bu.

— « Jetez m'en une autre, » m'a-t-il murmuré.

— « Posez d'abord votre fusil. »

J'avais pris soin de détourner la tête en parlant, dans l'espoir que le garde ne repèrerait pas ma position. J'étais couché à plat ventre sous un gros buisson de sauge. Il y avait à côté un arbre de Josué et plusieurs cactus. Visant l'un des cactus, il s'en est approché à pas feutrés. Tout à coup, il s'est arrêté, je ne sais pourquoi, et il est retourné à son poste.

— « Qu'est-ce que vous voulez ? » a-t-il demandé.

Je lui ai lancé une autre bouteille. Il s'est précipité dessus et l'a bue comme l'autre.

— « Racontez-moi ce qui se passe ici, » ai-je dit.

— « Ils font leur affaire aux nègres, » a-t-il répliqué, « vous le savez aussi bien que moi. »

Il s'est mis à chanter « *O Susannah* » d'une voix sentimentale. Le ciel commençait à s'assombrir dangereusement. J'étais désespéré.

Je lui ai jeté une troisième bouteille, mais pas si loin cette fois. Quand il s'est penché pour la ramasser, je lui ai dit très distinctement : « Vous avez une tête de boucher. »

Sans se déconcerter, il a décapsulé la bouteille et a bu la moitié de son contenu.

— « Une tête de boucher ? Une tête de boucher ? » Il a posé son fusil et a sorti de sa poche un couteau d'aspect menaçant. « Je ne suis pas un boucher. Leur sale boulot, je le leur laisse faire. Et la viande, je n'en mange pas. C'est bon pour les gens comme vous, ça. Mais tailler quelques côtelettes, c'est pas tellement compliqué. Je

t'apprendrai à me traiter de boucher, espèce d'enfant de salaud. Espèce de sale espion de putain de nègre. Attends un peu. »

De nouveau, il tournait autour du cactus. Il s'est jeté dessus, s'est mis à le taillader avec force jurons et grognements. Pendant ce temps, j'avais contourné en rampant mon buisson de sauge. J'ai pris mes jambes à mon cou. Il ne m'a pas tiré dessus. Il ne m'est rien arrivé, excepté que moi aussi je suis entré en plein dans un cactus et que j'ai dû marcher pendant des heures, souffrant dans ma chair autant que dans mon esprit. J'ai tant vomi que j'ai cru ne plus jamais pouvoir mettre un pied devant l'autre.

Je n'ai plus de place ici. Je dois continuer ailleurs.

Andy.

(A l'encre invisible, sur l'emballage d'un autre chandail pour l'enfant de la cousine de Ruth.)

Je n'ai rien dit à Ruth de ce que j'avais appris. Son sens de l'inévitable, quelque grand qu'il soit, ne pourrait, je le crains, survivre à un pareil choc. Quelquefois, pourtant, l'idée me vient que, sûrement, elle sait tout. Je ne veux pas approfondir la question. Supporterais-je de savoir qu'elle sait ?

J'ai souffert davantage en faisant retirer par Ruth les épines de cactus de ma chair qu'en les y enfonçant. Elle a nettoyé à l'alcool les petites blessures et m'a mis au lit. Le lendemain matin, je me suis réveillé à sept heures et j'ai voulu à toutes forces aller travailler. J'ai passé la journée, assis dans mon bureau, à manger des biscuits et boire du lait. Je n'ai strictement rien fait. C'est alors que mon chef de service m'a conseillé de prendre un peu de repos. Pendant deux jours, j'ai vécu dans une sorte de stupeur, insistant, cependant, à la consternation générale, pour me rendre quotidiennement au bureau. Je ne faisais rien et ne voulais rien faire. Simplement, je ne pouvais supporter l'idée d'être seul. C'est même la première fois, depuis cette promenade, que je reste seul pendant plus de cinq minutes d'affilée. Mais aujourd'hui j'ai retrouvé une sorte de sang-froid, un semblant de sang-froid, que je désespérais de reconquérir jamais. Et je sais que lorsque j'aurai donné suffisamment de forme à mes pensées pour les coucher sur le papier, j'aurai également retrouvé une certaine paix de l'esprit. Avoir quelqu'un à qui écrire, Herb, c'est énorme pour moi, en ce moment. Si tu n'étais pas là, je ne sais pas ce que je ferais.

Voilà pour mes émotions. Mes pensées, ma philosophie personnelle, ont subi un bouleversement au moins aussi profond.

Dans le chaos de mon esprit, où de gros blocs d'horreur invisibles me guettent à des angles imprévus, ma première pensée intelligente et cohérente s'est présentée sous forme de question. « Pourquoi m'ont-ils laissé découvrir ce qui se passe ici ? » Car j'ai fini par me

rendre compte que mes découvertes n'étaient pas dues au hasard. Celles d'O'Doone non plus, d'ailleurs. N'importe qui ayant assez de courage ou l'esprit assez soupçonneux pourrait en apprendre autant. La fabrication des premières bombes atomiques s'est faite sans que rien de cette vaste entreprise ait filtré au dehors. Donc, si j'ai pu soulever le voile, c'est parce que les autorités l'ont bien voulu. Elles auraient pu m'en empêcher.

Et puis, j'ai pensé : l'encre invisible n'est pas chose nouvelle dans l'histoire. Qui sait s'ils ne lisent pas, depuis le début, ma correspondance avec toi, s'ils ne vont pas sourire à la lecture de cette lettre comme ils l'ont fait pour les premières ; à moins qu'ils ne prennent même pas la peine de les lire, tant cela leur est indifférent.

Peut-être ont-ils non seulement voulu, mais encore *souhaité* que nous découvrions peu à peu la vérité.

Pourquoi donc l'auraient-ils souhaité ? Pourquoi, si mon raisonnement est juste, auraient-ils élevé cette barricade de mesures préventives apparemment si formidables ? Grilles, censure, mensonges, etc., etc.

La seule réponse possible est celle-ci : Ils veulent que la chose se répande au dehors graduellement, subrepticement. Qu'elle parvienne aux gens sous le couvert de l'illégalité, sous forme de hideuses rumeurs auxquelles ils auraient le temps de s'accoutumer. Après tout, au temps de la bombe atomique, chacun savait que l'on était en train de fabriquer une sorte d'engin infernal. Hiroshima n'a pas provoqué en 1945 une réaction aussi violente qu'elle l'eût été en 1941, et cette acceptation générale a eu pour cause première la rumeur publique. C'est dans l'intérêt du peuple que le CPR fonctionne comme il le fait, de telle sorte que, par la suite, les gens puissent prétendre n'avoir pas été au courant. Cela, l'expérience des camps de concentration allemande l'a démontré assez clairement. Crier la vérité sur le NRACP ne me servirait pas à grand-chose à : rares seraient ceux qui me croiraient et, si l'on me faisait taire, cela n'aurait pour résultat que de donner plus de poids à des rumeurs qui, de toute façon, sont voulues.

Mais il me fallait encore répondre à la question : *Pourquoi ?* Quel mobile les a poussés (ces personnes dont j'ignore l'identité) à s'embarquer dans une entreprise non seulement révolutionnaire, mais dangereuse ? J'acceptais le NRACP comme une chose inévitable, comme une Nécessité ; il ne me restait plus qu'à essayer de comprendre où se cachait le mystère de la Nécessité et à m'adapter à la situation. A l'individuel, au cruel, à l'inutile, au mystérieux. Le chef, c'est celui qui voit le sens de l'histoire, qui pilote la barque dans cette direction-là en évitant à ses passagers le plus de souffrances possible. C'est étrange, mais nous, Américains, nous n'avons pas de chef de ce genre : nous avons des comités, des administrateurs, des chefs de service, qui possèdent collectivement le pouvoir et qui nous

guident presque impersonnellement. Etre l'un de ces architectes anonymes, sages, courageux, il n'y a rien au monde que je désire davantage. La sagesse, je crois que je la possède. Mais je n'ai, en guise de courage, qu'une panoplie de scrupules moraux datant d'une époque où l'homme était censé avoir une âme et où la maladie se chargeait de résoudre le problème de la surpopulation. Les vieilles valeurs démodées du chris ianisme doivent être amputées dans le peuple comme elles le sont peu à peu en moi. Les bien portants, les chanceux assistent à la naissance d'un nouveau monde. Les faibles, les inadaptés périssent avec l'ancien. Lequel de ces deux destins choisirons-nous

Pour ma part, je crois que je suis dans un état de transition, que d'inadapté je deviens fort. Je le sens. Je le veux. J'en ai certaines preuves. Par exemple, j'étais, dès la fin avril, en présence de la vérité ; mais, au lieu de la reconnaître pour ce qu'elle était, j'ai préféré m'abîmer dans mon amour pour Ruth. Cette attitude de refus n'a pas survécu longtemps aux exigences de mon sens de la nécessité. Et je me souviens que, confronté à des vérités fragmentaires, il s'en est trouvé quelques-unes que je n'ai pas été capable d'expliquer. Tu connais, Herb, mon penchant marqué à la ratiocination ; eh bien, cette fois, il y a des faits à propos desquels je n'ai même pas *tenté* de ratiociner.

...Dehors, le jour se lève. Je ne peux pas relire cette lettre et j'ignore jusqu'à quel point elle est cohérente. Je crois, cependant, avoir dit à peu près tout ce que je voulais dire. Je ne suis pas très heureux. Il me semble qu'ayant écrit cela je dormirai mieux. Je ne mange que du pain, des fruits et du lait. Dans la cour, un oiseau chante ; c'est le seul bruit qui soit au monde. J'aperçois la colline qui nous sépare des bâtiments d'Admission. C'est une colline agréable, elle ressemble un peu à un bras qui s'étendrait depuis les flancs de la vallée, et je suis heureux de sa présence. Pour l'instant, j'ai froid, mais dans trois heures je serai bien et dans cinq heures j'aurai trop chaud. Je divague, je le sais. Mais, brusquement, toute mon énergie m'a abandonné. Je vais jusqu'à la porte et je vois Ruth si paisiblement endormie, trouvant mystérieusement dans cette nocturne portion de mort de quoi alimenter la vie, et je pense à ce bébé qu'elle porte, que bientôt elle mettra au monde. Sans elle et cet enfant, je suis sûr que je serais devenu fou. N'est-ce pas encore un mystère, Herb ? Dès sa conception, notre enfant a été marqué par la chance ; c'est dans la première génération consciente de chaque ordre nouveau que circule le maximum d'énergie. Un splendide avenir l'attend.

Ce n'est pas ma faute. Je ne savais pas ce que je faisais. Comment aurais-je pu le savoir Et maintenant, que puis-je faire ?

Epuisé, je contemple le ciel qui s'éclaire. J'ignore pourquoi je ne prends pas congé de toi, pourquoi je ne vais pas me coucher. Peut-

être parce que je ne veux pas entendre cette petite rengaine qui fredonne à mon oreille dès que je reste inactif : j'ai mangé de la chair humaine, ma femme attend un enfant.

Rappelle-toi, au temps, si simple, de la guerre d'Espagne, lors du bombardement de Guernica, nous avons passé une soirée tout entière à nous demander ce que pouvait être la pire chose au monde ? C'est cela, la pire chose au monde, Herb. La pire. Après cela, il n'y a plus rien.

Si je reposais ma tête sur la poitrine de Ruth, si je me bouchais les oreilles avec les mains, peut-être parviendrais-je à dormir. La nuit dernière, je me suis récité jusqu'à ce que vienne le sommeil le poème de Housman « *Loveliest of trees, the cherry now* », non que je l'aime particulièrement, mais parce que je ne voyais rien d'autre à réciter.

Ma femme attend un enfant, ma femme attend un enfant, ma femme attend un enfant.

De tout mon cœur,
Andy.

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : The NRACP.

Ce numéro de



ne vous aurait coûté que

2 F. 25

si vous étiez abonné

ROBERT F. YOUNG

...et réciproquement

Un jour où nous attendions un autobus, vint un vieil homme qui vendait des glaces. « Esquimaux ! Esquimaux ! » criait-il. A l'autre extrémité du trottoir, surgit un autre vieil homme qui vendait des cacahuètes et se mit à crier : « cacahuètes ! cacahuètes ! » Ils venaient l'un vers l'autre et il était inévitable que leurs chemins se croisent. Nous attendîmes avec intérêt cette confrontation. Arriva le moment de la rencontre. Les deux vénérables marchands s'arrêtèrent, s'examinèrent l'un l'autre en silence. Puis le vendeur d'esquimaux acheta un sac de cacahuètes, et le vendeur de cacahuètes un esquimau. Côte à côte, ils les dégustèrent en silence, puis reprirent leur route sans plus se regarder, continuant de crier : « Esquimaux ! Esquimaux ! » et « cacahuètes ! cacahuètes ! »...

Que dites-vous ? Que cette anecdote ne signifie rien ? C'est pourtant à elle, irrésistiblement, que nous a fait penser la nouvelle histoire de Robert Young.

ALPHA du Centaure ne s'était pas encore dédoublée lorsque la tache lumineuse que l'on devait baptiser ultérieurement « Signe de Malthus » apparut sur l'écran détecteur de matière de l'astronef *Tu Es Mon Berger, O Seigneur, Rien Ne Saurait Manquer Où Tu Nous Conduis*. Et comme il se trouva que Wells, le second du bord, était présent dans la salle de radar au même moment, ce fut lui qui se chargea de porter la nouvelle au commandant Ramm. Ses fonctions étaient multiples — surtout si l'on songe que l'astronef transportait trois mille quatre passagers (d'après le dernier recensement) et un équipage de cent deux hommes — mais Wells ne dédaignait pas de s'intéresser personnellement aux moindres questions... dès l'instant qu'elles venaient corroborer son mépris pour la philosophie positive où qu'elles lui fournissaient matière à faire suer le « vieux ». Cette tache lumineuse répondait aux deux conditions et l'occasion était trop belle pour la laisser échapper.

Le commandant Ramm était debout devant le grand écran du bord, en train de contempler l'immensité de l'espace, et là-bas, très loin, le chaud éclat d'Alpha du Centaure. Son visage énergique aux traits forte-

 © 1962, *Mercury Press, Inc.*

ment accusés, son corps bien proportionné faisaient de lui un fort bel homme, et il le savait. C'était du reste également l'avis des jeunes filles du village du bord — et à la façon dont elles réagissaient en sa présence, on aurait bien plutôt pris le commandant Ramm pour un de ses onze fils, que pour un homme marié de cinquante ans. Wells n'avait que trente ans et était célibataire, mais ses joues flasques et son corps frêle lui donnaient chétive apparence à côté de son chef. Cela aussi, les jeunes passagères le savaient, et à la façon dont elles le considéraient, lui Wells, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un de ces déchets trouvés par le technicien-jardinier au fond d'un bac hydroponique.

Niles, l'officier navigateur, était assis à sa table en train de contrôler la trajectoire de l'astronef. Wells contourna le fauteuil de son collègue et présenta le rapport au commandant. « Insolite, commandant, ne dirait-on pas ? »

Les yeux bleus de Ramm — des yeux d'un bleu très pâle — ne firent que parcourir les quelques lignes concises du rapport. « Insolite ? Qu'y a-t-il de tellement insolite, ou de tellement important, dans le passage d'un météore à quinze mille kilomètres de nous ? »

— « Il ne s'agit pas d'un météore, » répondit Wells. « Son quotient masse-vitesse indique que nous avons affaire à un astronef. »

Le commandant opéra une brusque volte-face. « Allons donc, Mr. Wells ! Vous savez aussi bien que moi que le *Tu Es Mon Berger O Seigneur,* a été le premier astronef du Plan de Dispersion de l'Excédent de Population à quitter la Terre. Et même ! Admettons un instant que l'astronef prévu pour partir tout de suite après nous nous ait dépassé à notre insu : il lui aurait été difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir déjà fait demi-tour et d'approcher de nous en venant de la direction opposée ! »

Wells, qui savourait chaque minute de l'entretien, hocha la tête. « Et toutes vos objections, commandant, nous amènent à considérer que l'astronef en question n'est pas d'origine terrestre. »

— « Mais vous blasphémez, Mr. Wells ! »

— « Certes pas, commandant. Je me contente d'être logique. Il est trop facile de soutenir mordicus que la Terre est la planète élue par excellence, qu'elle est la seule à être habitée par des créatures intelligentes ; trop facile de rejeter toute autre possibilité ! Mais un astronef est un astronef, et il faut bien qu'il vienne de quelque part. Si donc celui-ci n'a pu partir de la Terre, il faut bien qu'il vienne d'un autre point de l'univers. »

— « Faites-moi grâce de vos folles hypothèses, Mr. Wells ! » En tant que fervent propagationniste, le commandant Ramm n'avait que faire des théories des Néo-Malthusiens. C'est dire qu'il ne manquait jamais l'occasion de se prévaolir de son rang pour prendre sa revanche sur l'un d'eux.

» Dès que ce mirifique objet de vos pensées sera suffisamment proche de nous pour une reconnaissance précise, vous prendrez les mesures nécessaires. D'ici là, vous ferez bien de garder pour vous vos raisonnements plus ou moins fantaisistes ! »

— « Bon, bon, commandant. »

Wells salua et sortit. Mais il ne retourna pas directement à la salle de radar. Il prit d'abord l'ascenseur pour l'étage dit du Petit Paradis, où il sauta dans l'hélicoptère de surveillance. Et il s'envola pour passer l'inspection quotidienne du village de l'astronef. Ce village occupait à lui seul quatre-vingts pour cent de l'énorme sphère — et tout concourait à en faire une véritable agglomération. On y trouvait des maisons entourées de pelouses et ombragées d'arbres, une école maternelle, un lycée, une université et une académie spatiale. On y disposait en outre d'une bibliothèque, d'un jardin public, d'un hôpital, d'un soleil, d'un ciel et d'un super-marché. Ce dernier, à vrai dire, n'était qu'une façade derrière laquelle s'abritait prosaïquement le service du rationnement. Quant au ciel, il était tout aussi factice que le soleil. Mais le village n'en restait pas moins un lieu de séjour agréable pour les générations de passagers successives (on s'apprêtait justement à fêter la sixième). Elles y trouvaient tout le nécessaire pour élever leurs enfants et adorer le dieu de leur choix.

L'église, où chacun était libre de pratiquer son culte, s'élevait au centre de la place du village. On l'appelait du reste avec assez d'à-propos : l'Eglise-du-Dieu-de-votre-Choix. Cette religion était apparue sur la Terre longtemps déjà avant le départ du *Tu Es Mon Berger O Seigneur, Rien Ne Saurait Manquer Où Tu Nous Conduis*. Et elle avait fini par supplanter tous les cultes pratiqués jusqu'alors. En fait, les gens l'avaient adoptée dès le milieu du XXe siècle. Mais ils lui donnaient alors des noms très différents, tels que « Assurance sur la Vie », « Aide Médicale aux Vieillards », « Retraite des Vieux Travailleurs », « Semaine de Trente Heures », « Ancienneté de Service », etc. Ils lui donnaient à présent son vrai nom et ne se faisaient pas le moindre scrupule d'y adapter les paroles de la Sainte Bible.

Wells, pourtant, n'avait pas la conscience aussi élastique. Il était malheureusement de ces personnes qui ont juste assez d'intelligence pour blâmer le statu quo, mais peu de moyens pour lutter contre et y remédier. Un tel dilemme conduit invariablement au cynisme ceux qui s'y laissaient prendre. C'était donc ce cynisme de Wells, combiné avec son manque de succès auprès des femmes, qui l'avait jeté dans le camp assiégé des Derniers Néo-Malthusiens. Et c'était ce même cynisme qui lui avait donné l'idée du petit jeu auquel il se livrait volontiers : « Faire suer le Vieux. »

L'inspection terminée il regagna la salle de radar où l'opérateur de service lui rendit compte que l'Objet Inconnu Signalé n'était pas encore suffisamment près, mais que ça n'allait plus tarder maintenant. Wells

trompa l'attente en composant une série de questions précises résumant les renseignements qu'il voulait. Puis il les reporta sur une plaque de recherches et glissa celle-ci dans la fente de l'appareil de détection. Enfin, au signal de l'opérateur, il mit en marche.

Un quart d'heure plus tard, ce fut un lieutenant tout guilleret qui se dirigea vers le poste de commandement. Il trouva Ramm en conversation avec l'officier navigateur — ou, pour être plus véridique, l'officier navigateur en train de subir une tirade propagationniste de grand style. « Nous ne sommes pas comme les Néo-Malthusiens, Mr. Niles, » disait Ramm. « Nous ne sommes pas un troupeau de moutons courant de façon insensée vers un précipice comme si ce précipice n'existait pas. Les petits enfants sont le patrimoine de l'homme, et c'est le devoir le plus strict de l'homme de les procréer en plus grand nombre possible. C'est pour cela que le Dieu-de-notre-Choix s'est révélé à la face de la Terre ; c'est pour cela qu'il a fait de cette face un vert pâturage, qu'il a mis tant de choses bonnes, qu'il a placé au sein de la Terre, tant de richesses à extraire. Mais en prévision du temps où toutes ces choses viendraient à manquer, où le vert pâturage viendrait à se dessécher, le Dieu-de-notre-Choix a créé également Alpha du Centaure, afin que l'homme ait un autre système solaire pour pouvoir y croître et... Vous désirez, Mr. Wells ? »

— « J'ai pu déterminer avec exactitude la nature de l'objet qui s'approche en ce moment de nous, » déclara Wells avec modestie. « S'il plaît au commandant, je puis lui faire part de mes conclusions. »

Ramm regarda un instant son second sans paraître comprendre. Puis : « Ah ! oui, vous voulez dire le météore ? Eh bien, entendu, Mr. Wells ! Je vous écoute. »

— « Il se trouve que c'est bien un astronef, comme je l'ai dit dès le début — et non un météore. En outre il s'agit d'un astronef très semblable au nôtre. Il sera dans très peu de temps à la distance minimum du *Tu Es Mon Berger O Seigneur*. J'ai saisi l'occasion offerte par cette brève période de proximité pour préparer un entretien entre vous et le commandant de cet astronef. D'ici deux ou trois secondes son visage va apparaître sur votre écran personnel — et réciproquement, le vôtre sur le sien. Puis le reste, l'appareil traducteur ne perdra pas une seule des paroles historiques que vous n'allez certainement pas manquer d'échanger. » Ayant dit, Wells présenta une feuille de papier à l'officier navigateur. « Règle l'écran sur ces coordonnées, Niles. »

Niles fit comme il lui était dit — mais entre temps, l'orage qui s'était progressivement amassé sur le visage de Ramm menaçait d'éclater. « Mr. Wells ! Qui vous a permis d'outrepasser ainsi vos fonctions ? Vous... vous jouez à l'avocat du diable, ce me semble ! »

— « L'urgence de la situation ne m'a pas laissé le choix, commandant... Mais voici le capitaine de l'astronef en question. »

Un visage venait en effet de surgir sur l'écran. Nonobstant les diffé-

rences de faciès, il s'agissait indubitablement d'un humain. Le front, très haut et bombé se prolongeait par un nez camard sous lequel s'ouvrait une bouche très petite. On ne voyait aucun menton, mais de chaque côté du front — ou du nez, car il était impossible de faire la différence — brillait un œil rond comme celui d'un merle. Les oreilles étaient pointues, attachées très haut par rapport au visage et l'on pouvait voir, posée sur la tête de l'homme, une coiffure qui ressemblait étrangement à une casquette d'officier.

— « Ici commandant Squeel, » articula l'étranger d'une voix aiguë. « Je demande à savoir votre destination ! »

Ramm passait par un fort vilain moment. Il faut néanmoins reconnaître qu'il sut magistralement se montrer à la hauteur de l'autre. « Ici commandant Ramm, » rétorqua-t-il mot pour mot. « Je demande à savoir votre destination ! »

— « Sol Trois, » annonça tout de suite le Commandant Squeel.

— « Alpha Centauri Trois, » répondit tout aussitôt le Commandant Ramm.

Un moment durant tout le monde resta bouche bée à se regarder. Puis Ramm parla de nouveau. « Mais vous ne pouvez pas aller sur Sol Trois, » s'écria-t-il. « Il n'y a pas de place pour vous ! »

— « Mais vous ne pouvez pas aller sur Alpha Centauri Trois, » glapit le commandant Squeel. « Il n'y a pas de place pour vous ! »

— « Je demande à savoir le but de votre voyage ! » hurla Ramm.

— « Et moi je demande à savoir le but du vôtre ! » s'égosilla Squeel.

Cette fois, Wells intervint. « Le but est le même, » dit-il. « Diminution de l'excédent de la population en fondant de nouvelles colonies. Comprenez-vous, commandant Ramm ? Ces gens se trouvent exactement dans le même cas que nous. »

— « Allons donc ! Vous ne me ferez pas croire que deux races différentes, sur deux planètes différentes, puissent se trouver simultanément en face des mêmes problèmes de surpeuplement ! »

— « Aussi bien n'y a-t-il pas eu simultanéité, » répondit Wells. « Nous avons déjà couvert plus de la moitié de la distance qui sépare la Terre d'Alpha Centauri Trois. En revanche, l'expédition du commandant Squeel n'a pas encore atteint cette mi-distance. Comme nos vitesses sont pratiquement les mêmes, cela signifie que nous avons quitté la Terre environ cinquante ans avant qu'eux, de leur côté, eussent quitté Alpha Centauri Trois. »

Cependant les deux astronefs s'éloignaient déjà très vite l'un de l'autre, et le visage du commandant Squeel commençait à s'effacer sur l'écran. « Mais alors, » dit-il avec une sorte de piaillement désespéré, « mais alors, nous ne faisons en somme qu'échanger nos planètes d'origine ? »

Le visage du Commandant Ramm, en cet instant, évoquait assez bien la décadence de l'Empire Romain. « Je crains fort que oui, » arti-

cula-t-il sans enthousiasme. Tout de même, il sut retrouver à temps un maintien digne de lui. « Bon voyage, commandant Squeel. »

— « Bon voyage, commandant Ramm. »

Et l'écran redevint blanc.

Un silence pesa sur les trois officiers. Wells fut le premier à le rompre. « Je me souviens d'une vieille poésie pour gosses, » dit-il. « Vous savez, la comptine de la vieille bonne femme qui vit dans un soulier, et qui a tellement d'enfants qu'elle ne sait pas quoi faire d'eux ? (1). La chanson ne disait pas si elle avait résolu le problème. Mais si elle y avait songé, je pense qu'elle aurait pu admettre qu'il existait un autre soulier quelque part, un soulier vide, et qu'elle aurait envoyé sa nombreuse marmaille à sa recherche. Mais elle a bien fait de ne pas y songer, car si les enfants avaient trouvé un autre soulier, ils y auraient trouvé une autre vieille femme avec tout autant d'enfants sur les bras. L'irresponsabilité en matière de procréation n'est pas une tare dont une vieille femme peut espérer faire endosser les conséquences par une autre vieille femme tout aussi irresponsable... et réciproquement. »

— « Mais nous ne pouvons absolument plus faire demi-tour, » objecta Niles.

— « Evidemment non — et il n'y a du reste aucune raison pour que nous y songions. Les habitants d'Alpha Centauri Trois s'accommoderont de nous. Ils nous accueilleront, car ils comprendront fort bien que s'ils nous repoussent, les habitants de Sol Trois useront de même monnaie à l'égard de leur propre excédent. Mais l'une comme l'autre, les deux civilisations vont bien être obligées de prendre les mesures qui s'imposent. »

Le visage du commandant Ramm avait pris une expression inquiète et passablement malheureuse. « La tête de cet étranger m'a fait penser à un rat, » dit-il enfin.

Wells eut un petit sourire. C'était sa minute de triomphe, et il la savourait pleinement. « Eh bien, moi, » répondit-il, « j'ai plutôt songé à un cobaye. »

---

(1) « **There was an old woman who lived in a shoe...** » Cette nursery rhyme a inspiré, dans un tout autre ordre d'idées, le célèbre tandem Ellery Queen, qui s'en est servi comme point de départ d'un roman policier.

Traduit par René Lathière.
Titre original : There was an old woman who lived in a shoe.

JACQUELINE H. OSTERRATH

Le rendez-vous de Samarkande

Jacqueline Osterrath avait montré précédemment un penchant pour le récit court et fantastique. Changeant doublement son fusil d'épaule, elle aborde le long récit de science-fiction. Une nouvelle personnalité qu'elle assume avec souplesse.

1

LES deux Grands, depuis des lustres, s'épuisaient dans la course aux planètes. Ce n'était que stations nouvelles, territoires annexés, astronefs toujours plus rapides transportant, toujours plus nombreux, des hommes, des armes et du matériel vers les bases hâtivement construites sous les orages incessants de Jupiter ou les tempêtes de neige ammoniacale de Saturne. Il importait peu que les conditions d'existence y fussent, pour les colonisateurs, infernales ; le prestige parlait plus haut que la raison.

Or, tandis que les deux blocs ennemis s'observaient, dénombrant leurs conquêtes du jour et supputant celles du lendemain, une nouvelle éclata comme une bombe, qui cloua, béants de stupéfaction, tous les spectateurs devant leurs stérécrans :

L'Angleterre, la dérisoire Angleterre, qui ne jouait plus, sur l'échiquier du monde, que le rôle d'une petite île appauvrie, révélait son secret, jusqu'alors jalousement gardé : le « *Britannia* » était de retour !

Nul, sauf ses constructeurs et quelques très hauts membres du Gouvernement, n'avait jusqu'alors soupçonné l'existence de cet astronef, construit selon des conceptions géniales et révolutionnaires. Il résolvait, s'il fallait en croire les commentateurs, le problème auquel tant d'ingénieurs s'étaient, jusqu'à ce jour, attaqués vainement : le transport instantanné de la matière à distance.

En fait, il s'en fallait encore de beaucoup, pour que la réalisation

© 1963, *Fiction et Jacqueline Osterrath.*

répondît à tous les espoirs de la théorie : le « *Britannia* », après plus d'un an d'absence, ne ramenait, de ses six hommes d'équipage, que trois survivants durement éprouvés.

Mais, tel quel, l'exploit n'en demeurait pas moins prodigieux. Pour la première fois, la route des étoiles s'ouvrait à l'homme, comme le prouvaient irréfutablement les photos, les échantillons de roches et de minerai, et les spécimens d'une flore et d'une faune totalement étrangère à toutes les planètes du système de Sol, rapportés par les astronautes du périple qui les avait menés jusqu'à Proxima Centauri.

Le nom de ces héros devint, en quelques heures, célèbre d'un bout à l'autre des mondes habités. Et le nom, surtout du professeur Doyne, auteur de la sensationnelle découverte. Un public avide voulut tout connaître de cet homme, hier encore inconnu. Et les journalistes, aussitôt, s'employèrent à l'abreuver à flot des informations réclamées.

La vie privée du professeur, sous le projecteur de l'actualité qui se braquait en plein sur lui, se révéla jusqu'en ses plus petits détails. Ils étaient d'ailleurs fort banals.

Ingénieur, Mortimer Doyne s'était spécialisé dans l'astronautique, où rien, tout d'abord, ne parut le promettre à des succès particuliers. Son acharnement au travail le fit cependant apprécier de ses chefs ; aucun échec ne parvenait à le rebuter.

« Doyne, » disait-on de lui volontiers, « manque d'envergure ; mais l'on peut, du moins, compter sur lui : rien ne le décourage. »

C'était — quoique cette opinion parut se justifier durant de longues années — le sous-estimer singulièrement.

Mortimer Doyne, cet homme décharné, flottant comme un fantôme sous ses vestes de tweed informes, Doyne, avec ses cheveux gris et ternes, ses yeux d'un bleu décoloré et, sur toute sa personne, vieillie avant l'âge, un air de tristesse et d'usure, Doyne, ce sédentaire, rêvait des plus lointains voyages, et d'offrir à l'humanité la clef des étoiles...

Ses états de service, joints à la pondération bien connue de son caractère, retinrent ses chefs (il travaillait pour le compte d'une compagnie nationalisée) de mettre au panier, sans les lire, les plans du « *Britannia* » qu'il leur soumit un jour, comme c'est le sort réservé, généralement, à ce genre d'inventions, tandis que leur auteur se voit mener, d'urgence, à la clinique psychiatrique.

Il n'en fut rien. Doyne, au contraire, fut convoqué peu après par d'importants personnages de l'Armée et du Gouvernement : sa découverte semblait digne d'un examen approfondi.

Il fallut encore cinq années d'un travail sans relâche, et d'innombrables expériences, dans une base secrète creusée comme une termitière au cœur des Highlands, avant que le « *Britannia* », s'enveloppant

d'une phosphorescence pâle, disparût, et un profond silence, aux yeux pleins de crainte, à la fois, et d'espoir de ses constructeurs.

Doyne avait mal supporté ces cinq dernières années. Car il avait dû les passer au secret, dans la ville souterraine, l'enjeu de ses recherches étant trop important pour qu'on lui permît de mener une existence normale. Lui qui, lorsqu'il était à Londres, vivait en sédentaire dans son petit appartement, dédaigneux des sorties, des sports ou des promenades à la campagne, consacrant ses loisirs à la lecture — son unique marotte ! — de chroniques et de livres d'histoire, ne rêvait plus, depuis qu'autour de lui, comme une cage, se fermaient les murs de béton et les portes d'acier, que de se retrouver à l'air libre, seul maître de ses actes et de ses déplacements.

Plus les jours s'écoulaient, en cette ambiance déprimante, et plus il se sentait prêt à sombrer dans la révolte ou la neurasthénie.

C'est alors que Cynthia était entrée en scène.

Il semblait difficile de croire que Cynthia Shaine eut vingt-huit ans et fut une chimiste experte. Ses yeux d'ardoise et ses boucles courtes, d'un roux flamboyant, la paraient d'un éclat d'extrême jeunesse, dont s'illuminaient les vastes salles grises et fonctionnelles de la cité souterraine.

Doyne, qui ne prêtait guère d'intérêt aux femmes, ressentit, en la voyant (elle venait d'arriver à la base) un brusque coup au cœur, où il ne sut reconnaître, en son inexpérience, le premier symptôme de l'amour.

La jeune femme travaillait dans un autre service, à la mise au point de carburants solides, toujours plus puissants sous un volume de plus en plus réduit, pour les fusées qui sillonnaient le système solaire. Le professeur eut toutefois l'occasion d'échanger quelques mots avec elle, à la cantine ou dans les salles de jeux et de repos où se réunissaient les techniciens, leur journée terminée.

Il apprit qu'elle était célibataire, et s'en étonna : comment une aussi jolie fille n'était-elle pas encore mariée ? Ce n'était pas faute, cependant, d'amoureux transis ou téméraires à tourner autour d'elle ! Mais il remarqua vite, avec une joie qu'il s'expliquait mal, que Cynthia, aimable avec tous, s'entendait pourtant à merveille à décourager les avances de ses soupirants.

Le hasard d'une conversation entre collègues lui fournit un jour les raisons de cette attitude : la jeune femme restait fidèle au souvenir d'un fiancé, chimiste lui aussi, mort dans l'explosion de son laboratoire.

Trop timide pour tenter ouvertement sa chance, il essaya toutefois de se trouver, le plus souvent possible, sur le chemin de la jeune femme. Et, tout surpris, il constata, peu à peu, que, loin de fuir ces rencontres, elle paraissait s'arranger, de son côté, pour les favoriser. Une amitié très vive les lia bientôt. La vitalité débordante de la jeune chimiste, sa gentillesse et son humour, parfois teinté de mélancolie,

firent oublier à Doyne l'horreur sans cesse croissante que lui inspirait ce camp retranché de la Recherche, dans la prison duquel il lui semblait étouffer.

Pour la première fois de son existence, il comprit tout le charme d'une présence féminine. Et, le soir, regagnant sa chambre terne et confortable, il se prenait à envier ses collègues mariés. Il avait eu, jusqu'alors, la seule Science pour épouse et découvrait soudain, à cinquante ans passés, que cette austère compagnie ne lui suffisait plus.

Mais, conscient de son physique ingrat (non point qu'il fut laid : son visage, au contraire, était construit selon des proportions classiques ; mais on oubliait l'élégance de l'ossature sousjacente pour ne voir que la peau terne, les lèvres tristes et le regard voilé ; ses cheveux eux-mêmes, bien qu'épais et blonds, manquaient d'éclat, comme saupoudrés d'une impalpable cendre) et, surtout, de la différence d'âge qui les séparait, le professeur, tenant sévèrement en bride ses rêves et ses désirs, n'imaginait pas qu'il pût dépasser jamais, auprès de la jeune femme, le stade d'une platonique affection.

Et les choses, certes, en fussent restées là, si Cynthia Shayne, un beau jour, n'était passée à l'attaque.

— « Quand vous déciderez-vous, Mortimer, à me demander en mariage ? »

Le professeur en resta tout pantois.

— « Vous consentiriez ? »

— « Avec joie. »

Elle lui sourit, et Doyle en eut du soleil plein le cœur.

— « Je vous aime depuis longtemps, Cynthia, vous l'avez deviné. Mais vous, m'aimez-vous donc aussi ? Cela me paraît incroyable. »

La jeune femme hésita.

— « Vous seriez plus heureux sans doute, mon chéri, si je vous répondais « oui » tout net. Mais je vous estime trop pour ne point vous devoir toute la vérité : j'ai été fiancée, vous ne l'ignorez pas. J'aimais Peter et, depuis sa mort, l'amour est devenu pour moi un mot vide de sens. Ce que j'éprouve pour vous, Mortimer, c'est une grande tendresse, un sentiment à la fois doux et fort, manquant de passion, peut-être, mais... » (elle hésita, cherchant une comparaison) « mais de bonne qualité. Sans doute aussi — je veux être tout à fait franche — suis-je lasse de ma solitude. Je la sens comme une cangue de glace autour de moi. J'ai soif de chaleur et de protection : nul mieux que vous, Mortimer, ne saurait me les donner. »

Le professeur, ému, serra la jeune femme dans ses bras.

— « Je vous aimerai toute ma vie, Cynthia, et, quoi qu'il arrive, votre bonheur me sera toujours plus cher que le mien. »

Ils se marièrent dès le jour suivant et, dans les années qui suivirent, n'eurent, ni l'un ni l'autre, à se repentir de leur décision.

Doyne, avec une ardeur renouvelée, surveillait la mise au point du « *Britannia* » ; le succès couronna son œuvre.



Une fois l'astronef parti pour son hasardeux voyage, le Gouvernement eût désiré que Doyne continuât ses expériences sur de nouveaux prototypes. Mais le professeur, malgré la présence réconfortante de Cynthia, ne supportait plus l'existence dans la ville souterraine. Souffrant d'une claustrophobie de plus en plus vive, sa santé menaçait de s'altérer gravement. On le mit donc, comme il le réclamait, en congé d'un an. Le « *Britannia* », au bout de ce terme, serait, on voulait l'espérer, de retour, et le professeur pourrait alors reprendre ses travaux avec fruit.

Pourvu d'une petite fortune personnelle et d'une large solde, Doyne, rentrant à Londres avec sa jeune femme, put s'offrir l'appartement de ses rêves, tel qu'il l'avait imaginé pendant sa longue réclusion : au dernier étage d'un de ces gratte-ciel qui ne cessaient de pousser, comme des champignons après une pluie d'automne, dans la capitale surpeuplée. Il ne se rassasiait pas de découvrir par les fenêtres large ouvertes, l'immense horizon de la ville, et la Tamise, avec ses méandres scintillants, que dominait, tout proche, le dôme de la cathédrale Saint-Paul.

Cynthia, oublieuse, semblait-il, d'avoir été une brillante chimiste, jouait, avec un plaisir évident, son rôle de maîtresse de maison.

Elle courut les magasins, comme toute jeune épouse à qui son mari a donné carte blanche pour décorer leur appartement ; puis, la crémaillère une fois pendue, commença de recevoir, pour le thé, ses amies, et, pour le dîner, d'anciens collègues de Mortimer, qu'il retrouvait avec satisfaction après ses cinq années d'absence.

Aucun d'entre eux, d'ailleurs, pas plus que le grand public, n'était au courant des travaux effectués par le professeur : le Gouvernement se refusait à chanter victoire avant la réapparition du « *Britannia* ».

Doyne avait aménagé l'une des pièces en laboratoire. Il s'y enfermait pour des heures et Cynthia se gardait de lui manifester, à cet égard, de la curiosité : son mari saurait, à son heure, lui parler de ses recherches ; jusque-là, elle se contentait de l'aider par son affection et sa présence attentive et discrète.

L'existence du couple aurait pu continuer de la sorte, un peu monotone, peut-être, mais heureuse, en somme, si le destin n'était venu, impitoyablement, bouleverser ce trop sage bonheur.

L'un des amis de Doyne demanda la permission d'amener un soir avec lui son neveu, ingénieur d'avenir, assurait-il.

Lance Ashton était grand, bien découplé, très blond, et son sourire (il souriait rarement, mais avec beaucoup d'à-propos) découvrait,

sous sa moustache, les plus belles dents du monde. Cynthia, en le voyant, oublia d'un seul coup son fiancé mort et son vieux mari : l'amour endormi si longtemps chantait en elle avec la force des cascades, lorsque le dégel, au printemps, libère enfin les eaux prisonnières des glaces.

Loyale, elle commença par lutter de toutes ses forces contre ses sentiments. Et peut-être, à force de courage et de larmes versées en secret, fut-elle parvenue à les vaincre, si son mari ne lui avait, par un malencontreux hasard, en cet instant d'épreuve, bien involontairement refusé l'appui dont elle aurait eu tant besoin.

Le professeur, à cette époque, plongé dans de nouvelles expériences auxquelles il pouvait enfin se livrer tout entier (le transport de la matière ne l'intéressait déjà plus) négligeait quelque peu sa femme, sans même s'en apercevoir.

De plus, ne pouvant mener seul ses travaux à bonne fin, il se chercha un aide et, tout naturellement (car les dieux aveuglent ceux qu'ils veulent perdre !) son choix se porta sur ce jeune ingénieur, Lance Ashton, dont on lui vantait les mérites et qui, mal satisfait de sa situation actuelle, s'empressa d'accepter.

L'absence eût peut-être sauvé Cynthia de cet amour. Mais, à le voir sans cesse, elle souffrit tous les tourments d'une passion contrariée, qui, peu à peu, sapèrent jusqu'à sa dernière énergie.

Séducteur consommé, Lance sut attendre son heure ; ainsi qu'il le prévoyait, la jeune femme, quand il lui demanda un rendez-vous, n'eut plus la force de le lui refuser.

Cynthia, qui proclamait volontiers son horreur du mensonge, constata, à sa grande humiliation, qu'elle était, pareille à ces épouses infidèles qu'elle méprisait tant, fort capable, elle aussi, de mentir. Elle se découvrit en même temps, comme tant d'autres avant elle, le double visage de la femme coupable : celui, creusé de volupté, qu'elle offre à son amant, et l'autre qu'elle réserve, impassible et remaquillé de frais, aux regards sans soupçons de son mari...

Cynthia, dans sa naïveté, commença par songer au divorce. Elle aimait Lance, Lance l'aimait, ils se marieraient et seraient très heureux. Mortimer, elle en était certaine, ne refuserait pas de lui rendre sa liberté.

Mais le jeune homme, lorsqu'elle s'ouvrit à lui de ces projets, détruisit, comme un château de cartes, le bel édifice de ses illusions.

Il entendait rester célibataire et, pour lui, la plus adorable des maîtresses, devenant son épouse légitime, perdrait à ses yeux tout son charme.

— « Je ne suis qu'un oiseau de passage, ma chérie. Me connaissant, hélas ! je me sais trop léger pour assurer, ma vie entière, le bonheur d'une seule femme : je ne suis pas digne de vous... Goûtons

plutôt ensemble, sans nous soucier du lendemain, cette aventure : elle est délicieuse et vous laissera de beaux souvenirs, lorsque vous retournerez, fidèlement — car vous êtes faite, ma chère, pour la fidélité — à votre mari qui n'en aura rien soupçonné. »

Cynthia étouffa un sanglot.

— « Mortimer est si bon ! J'ai honte, en le trompant, de lui faire du mal. »

— « On ne souffre pas, ma chérie, de ce que l'on ignore. Vous ne feriez vraiment du mal au professeur qu'en le quittant. Croyez-moi. Il me parle de vous chaque jour ; vous êtes son inspiratrice, sa joie et sa raison de vivre. Il s'effondrerait certainement si vous veniez à l'abandonner. »

Lance attira la jeune femme contre lui.

« Séchez vos yeux. Vous avez, près de moi, mieux à faire qu'à pleurer ! »

Cynthia, vaincue, se résigna.



Le congé accordé à Mortimer Doyne touchait à sa fin, lorsque le « *Britannia* », en un halo de phosphorescence nacrée, se matérialisa dans la salle secrète, sous les bruyères des Highlands, à la place exacte d'où il était parti.

Les trois astronautes survivants, ramenés à Londres, y reçurent un accueil triomphal. Doyne, Cynthia à ses côtés, partagea leur gloire.

Les caméras de stéréovision, braquées sur eux, suivaient pas à pas leur cortège, tandis qu'ils se rendaient à Buckingham Palace, et les spectateurs, par millions, se sentirent étreints d'une émotiton violente, lorsque la foule, hurlant des vivats, rompit les barrages de police et déferla comme une vague vers les voitures officielles.

L'ordre fut vite rétabli ; mais quelques enthousiastes étaient parvenus cependant à toucher de leurs mains les héros du jour. L'on vit même, retransmise sur tous les écrans, l'image d'un vieil homme en uniforme, couvert de cicatrices et de décorations, qui donnait l'accolade à l'un des voyageurs cosmiques : c'était un vétéran des Forces de l'Espace, vieux routier de l'aventure solaire de Mercure à Pluton. Les commentateurs soulignèrent, d'une voix inspirée, le symbole profond de cette rencontre : l'astronaute d'hier, prisonnier de la ronde étroite des planètes, rendait hommage à l'astronaute de demain, le vainqueur des étoiles !

Oublieuse de sa lente déchéance, l'Angleterre, électrisée, vivait des heures sublimes : ils allaient enfin revenir, les jours d'Elisabeth la Grande, lorsque Francis Drake et sir Walter Raleigh s'en allaient sur la mer conquérir pour leur souveraine des terres vierges comme elle !...

2

Dans la semaine qui suivit, Duncan Mac Leod eut maintes fois l'occasion de se réjouir de ce remous de la foule qui, le jetant en avant, lui avait permis de serrer sur son cœur l'un des hommes de Proxima Centauri. Chaque soir, maintenant, à la taverne de « *L'Ancre et de la Rose* », c'était à qui lui offrirait un pinte d'*ale* ou de *stout* pour l'entendre raconter en détail ce haut fait.

Nul, depuis longtemps, songeait-il avec un peu d'amertume, ne l'écoutait plus, quand il entreprenait de narrer ses campagnes de jadis, où le danger, pourtant, et le courage sans phrases étaient monnaie quotidienne. Mais, pour s'être trouvé dans le champ d'une caméra, par hasard, le voilà qui devenait personnage d'importance, dont chacun, d'une oreille attentive, recueillait les moindres paroles.

L'un des auditeurs les plus passionnés de Duncan Mac Leod était le grand Joe Leahy, docker de son état, que la nature avait doté de moins d'intelligence que de muscles.

A quelques jours de là, rentrant chez lui, ce dernier trouva son fils en larmes et sa femme à deux doigts de la crise de nerfs.

— « Votre fils ! » lui cria-t-elle, en le voyant. « Votre digne fils, voleur et débauché comme son père ! J'avais oublié mon porte-monnaie sur la table : il m'a chapardé deux crédits. Et pourquoi ? Pour s'acheter des cigarettes ! Un enfant de cet âge ! Si encore il était allé les fumer dans la rue, en cachette : mais il est resté ici. »

— « Je vous croyais à faire vos courses, Mum, » piailla Junior, « et je comptais ouvrir la fenêtre. »

— « Et vous comptiez aussi ne pas être malade, n'est-ce pas ? J'ai dû tout nettoyer ! »

Le grand Joe, amusé et complice, eut volontiers passé l'éponge sur les frasques de son rejeton. Mais Mrs. Leahy, menaçante, attendait, tel Nelson sur le pont du « *Victory* », qu'il fît tout son devoir. De ses mains nues, larges comme des battoirs, il administra donc à son fils une mémorable raclée.

Leahy junior eut, le lendemain, pour se consoler de la correction paternelle, la joie de pouvoir, enfin, remettre à leur place ses camarades de classe : ils s'étaient jusque-là cruellement moqué de lui, qui n'avait pas encore goûté aux délices interdites du tabac !

Fort de sa dignité nouvelle, il en profita pour échanger avantageusement avec Timmy Robbins, son cadet d'un an, une tablette de chewing-gum un peu sucée contre trois belles billes de verre de couleur.

Timmy avait une petite sœur, Rosemary, qu'il prit par la main

comme chaque soir au sortir de l'école, pour rentrer à la maison. Leur mère, une jeune veuve, toujours rongée de craintes vagues quant au sort de sa progéniture, guettait, à son habitude, leur retour, penchée à la fenêtre. Elle courut leur ouvrir la porte, et les deux enfants se jetèrent dans ses bras.

Mrs. Robbins, le jour suivant, s'en alla faire des courses dans un grand magasin. C'était une époque de soldes, et la foule se pressait autour d'elle...



Duncan Mac Leod, se rasant devant la glace ébrèchée de sa chambre de célibataire, constata, sur sa joue, la présence d'une petite tache noire.

« Un poil de barbe mal poussé, entre chair et peau, » se dit-il, « qui finira bien par sortir. »

Et il n'y pensa plus.

La tache, cependant, continua sournoisement de s'étendre, avant que le vieil Ecossais, peu soucieux de son physique, n'y prêtât attention. Il avait d'ailleurs, en tête, un autre sujet de souci : sa récente popularité semblait en baisse à la taverne de l'*Ancre et de la Rose* ; les auditeurs, la veille encore empressés autour de lui, le fuyaient. Certains cherchèrent, pour s'éloigner, des prétextes plausibles : Mac Leod étant sympathique à tous, nul ne voulait lui faire de peine. Les suivants se contentèrent, sans doute avertis par d'autres, de l'éviter simplement. L'ancien astronaute ne parvenait pas à comprendre les raisons de ce brusque ostracisme. Etait-ce un mot d'ordre donné par un jaloux ou par un mauvais plaisant ?

Puis il remarqua, peu à peu, que les gens, dans la rue, les boutiques ou les transports en commun, avaient tous, à son approche, le même mouvement de recul. Que se passait-il ?

Feuilletant son journal, il tomba sur la fracassante réclame d'un dentifrice, qui, mettant en doute la pureté de son haleine, offrait d'y apporter remède. Fallait-il chercher là l'explication du mystère ? Le vieil Ecossais haussa les épaules : il avait conservé des dents parfaites de jeune homme ! Alors ?

Il jeta le journal, et se prit à marcher de long en large dans son étroite chambre, souffrant, plus qu'il ne voulait se l'avouer, de cette blessure d'amour-propre.

Il finit par s'accouder à sa fenêtre, qui donnait sur une arrière-cour sombre ; mais il s'en éloigna bientôt, grommelant de vagues injures :

« Ce maudit concierge a dû mal fermer les boîtes aux ordures, à son habitude, et son maudit chat en aura sorti tous les détritus : cela empeste, ici ! »



A quelque temps de là, comme Joe Leahy junior rentrait tranquillement de l'école, il vit se froncer le nez délicat de sa mère, qui, reniflant toujours, explosa soudain :

— « Dans votre culotte ! A votre âge ! Vous n'avez pas honte ? »

Joe, qui avait, pour une fois, la conscience nette de tout méfait, la regarda sans comprendre.

— « Mais, Mum... »

— « Allez vous changer ! »

Et, comme il n'obéissait pas assez vite, elle se chargea de l'opération, non sans la ponctuer d'une solide paire de claques. Joe hurla, tandis que Mrs. Leahy, stupéfaite, devait constater son erreur.

Quelle pouvait donc être la cause de l'insoutenable remugle dont s'auréolait son fils ?

L'examinant sous toutes les coutures, elle découvrit alors, au beau milieu d'une fesse dodue, une large tache noire : l'odeur en émanait.

Elle rhabilla Junior et, sans perdre une minute, le conduisit chez le plus proche médecin, qui, ne cachant pas sa surprise, avoua son ignorance.

— « On dirait une gangrène. Je n'ai pourtant jamais vu pareils symptômes... »

Il conseilla donc à sa cliente de mener le gamin dans un grand hôpital, où l'étrangeté du cas devait susciter le même étonnement.

— « Nous allons garder votre fils en observation, madame. Le mal ne semble pas bien grave, mais mieux vaut, cependant, prendre quelques précautions. »

Mrs. Leahy, habituée à voir son rejeton, depuis sa plus petite enfance, collectitonner toutes les maladies possibles, ne s'inquiéta pas trop.

Mrs. Robbins, par contre, vola chez le docteur, affolée, lorsqu'elle eut découvert Timmy qui, devant la glace, tirait, avec un orgueil évident, une longue langue dont le bout se marquait d'une tache noire. Elle en oublia qu'elle avait, le matin même, remarqué la pareille au coin de sa propre lèvre.



La semaine suivante, les cas de ce genre se multiplièrent, déconcertant les médecins... Jusqu'au jour où l'un d'eux, parmi ses patients, reconnut Duncan Mac Leod, pour l'avoir vu à la stéréovision : il établit, avec l'arrivée des astronautes à Londres, une relation de cause à effet : s'ils avaient, en dépit de tous les examens et désinfections qu'on leur avait fait subir, ramené le microbe avec eux ?

L'hypothèse se confirma.

Mais pourquoi le vieil Ecossais, plus qu'un autre, avait-il réagi

à la contagion, tandis que les voyageurs du Cosmos demeuraient en bonne santé, immunisés, semblait-il ? On se l'expliquait mal.

Quoi qu'il en fut, Mac Leod avait, à son tour, bien qu'indirectement, contaminé le petit Joe Leahy, dont le père, cependant, était resté indemne.

Or, le microbe, à passer de l'un à autre, gagnait en virulence. L'on crut d'abord qu'il fallait, pour le propager, un contact direct. Puis on s'aperçut, avec consternation, qu'il était désormais « dans l'air ».

Le Gouvernement s'émut et, sur son ordre, les médecins et la presse s'efforcèrent de minimiser la gravité de l'épidémie.

Mais à Hyde Park, déjà, flairant le péril, les prédicateurs de tous poils, montés sur des estrades de fortune, caisses vides et autres, s'en donnaient à cœur joie pour dénoncer, dans le Mal Noir, un céleste courroux : « Le Seigneur, en sa bonté, » clamaient-ils, « fit présent de la Terre aux fils d'Adam ; mais l'homme, gonflé d'un coupable orgueil, ne s'en contenta point, s'obstinant à la conquête de royaumes qui n'étaient pas pour lui. La peste étoilée le frappait en retour d'une juste et terrible punition. »

Ce genre de discours n'eut pas suffi, peut-être, à effrayer la foule. Mais l'indiscrétiton d'un journaliste, peu après, révéla dans tous ses détails, l'horrible mort du vieil Ecossais, que suivirent celles de Mrs. Robbins et de son fils : la gangrène, ou la lèpre — on ne savait trop quel nom lui donner — leur avait, en quelques jours, rongé tout le visage, avant d'atteindre, en profondeur, les cellules essentielles du cerveau.

Ceux que la tache noire, par contre, touchait aux membres, loin des centres vitaux, mettaient plus de temps à s'éteindre, mais rien, toutefois, et pas même une amputation, ne parvenait à les sauver.

Soudain, talonnés par la peur, les gens prirent d'assaut les moyens de transport pour quitter au plus vite la capitale et, s'il se pouvait, l'Angleterre. Mais les fusées, les avions et les navires, cherchant à quitter l'île, se heurtèrent partout aux services de sécurité ; refoulés, ils durent faire demi-tour, et regagner leur pays.

Les deux Grands, unis, pour une fois, devant le péril commun, firent savoir, imités aussitôt par l'ensemble des petites nations, qu'ils entendaient se défendre contre l'épidémie : ils se voyaient donc au regret de fermer leurs frontières. Tout véhicule en provenance de Grande-Bretagne, tentant de forcer ce blocus, serait abattu sans semonce, comme le seraient tout citoyen, ou groupe de citoyens britanniques, dont on découvrirait, en quelque lieu que ce soit, la brusque apparition.

Les Puissances craignaient, en effet, de voir les Insulaires, pour se mettre à l'abri, utiliser — cause initiale de la catastrophe — ce mystérieux « translateur de matière », de la découverte duquel ils s'étaient tant vantés,

« *L'emploi de cet engin,* » concluait la note officielle, « *de même que toute tentative d'atterrissage ou de débarquement, par les moyens habituels, serait considéré, par le reste du monde, comme un geste inamical, et suivi de représailles immédiates.* »

Certains extrémistes allèrent même jusqu'à proposer de jeter sans attendre quelques bombes atomiques sur Londres et l'Angleterre : ce moyen radical étoufferait le fléau dans l'œuf et son danger de propagation.

Les nations civilisées flétrirent à l'unanimité ces propos inhumains, mais n'en renforcèrent pas moins les mesures de sécurité et de surveillance autour de l'île condamnée.

Voulant toutefois se mettre en règle avec leur conscience, toutes parachutèrent, avec un bel ensemble, des vivres et des volontaires — médecins, infirmières et biologistes — au secours de leurs frères éprouvés.



L'épidémie, comme un feu de savane, gagna de proche en proche.

La foule, tout d'abord, fut saisie de panique. Des queues se formèrent aux portes des magasins d'alimentation ; nombre d'entre eux, même, malgré les efforts de la police, furent pris d'assauts et pillés.

Il y eut, comme toujours, aux heures de péril extrême, un redoublement de la foi, de la débauche et des suicides. Les ivrognes, un sourire béat sur les lèvres, dormaient dans les ruisseaux, côte à côte parfois avec des cadavres.

Car les symptômes, maintenant, de la lèpre noire s'étaient exaspérés. A la lente agonie des premiers malades avait succédé, pour certains (on ignorait les causes de ces réactions différentes) un mal foudroyant : à peine atteints, ils pourrissaient tout vifs, en quelques heures, sinon même en quelques minutes, s'effondrant d'un seul coup.

Puis, à la panique du début, succéda — qui ne manquait pas de grandeur — une sorte de résignation désespérée.

Les Nations Unies fournissant en abondance les vivres et les médicaments (ces derniers demeuraient encore inefficaces, mais l'on finirait peut-être, à la longue, par découvrir le remède-miracle) on n'avait pas, au moins, à redouter la famine. Et les gens, rassurés sur ce point, retrouvèrent un peu de calme.

Les enfants, par convois en priorité, furent envoyés à la campagne : on imaginait, jusqu'à preuve du contraire, que la contagion y serait moins grande. Les adultes, eux, pour la plupart, restèrent en ville et firent face au fléau ; des équipes, bientôt, s'organisèrent, avec un tranquille courage, pour transporter les malades à l'hôpital, et les morts aux fours crématoires et aux fosses communes, hâtivement creusées.

3

Cynthia Doyne, quand le péril se révéla dans toute son ampleur, trembla pour son mari : le « *Britannia* », ramenant à son bord la lèpre des étoiles, avait été construit sur ses plans ! Si la foule, qui le portait hier encore aux nues, allait le rendre responsable de la catastrophe et lui faire un mauvais parti ?

Puis elle se rassura : car nul ne songeait à lui adresser le moindre reproche.

Le professeur, plongé dans ses travaux, ne prêtait guère attention, semblait-il, à cette grande Peste qui ravageait la capitale. Ces apparences étaient trompeuses : un soir, il sortit de son laboratoire, le visage tiré de fatigue, à la fois, et triomphant.

— « Quelques jours encore, » dit-il à Cynthia, surprise, « et je vais pouvoir réparer tout ce mal qu'involontairement j'ai causé. »

Elle l'interrogea des yeux.

« Plus tard, ma chérie. Lorsque ce cauchemar ne sera plus qu'un mauvais souvenir, je vous expliquerai les principes de ma nouvelle machine, et leurs applications. »

Doucement, il caressa les cheveux de la jeune femme, qui, pleine de remords, n'osa se dérober.

« C'est pour vous, Cynthia, pour vous mettre à l'abri du péril, que je veux réussir à tout prix. Enfin, je touche au but ! Peut-être ai-je paru, plongé dans mon travail, vous négliger ces derniers temps. Je... » (il hésita, luttant pour vaincre son habituelle retenue) « je vous aime, Cynthia, plus que tout, et quoi qu'il arrive. Ne l'oubliez jamais. »

La jeune femme, le lendemain, resta chez elle. La plupart des gens, d'ailleurs, se terraient, ne sortant que pour les courses indispensables, pensant avoir ainsi plus de chances d'échapper à la contagion. Elle se sentait tiste et désemparée.

Lance, tout à son rôle d'assistant, prétendait n'avoir plus guère de loisirs à lui consacrer. Or, sa présence, uniquement et sa passion, parvenaient à lui faire oublier les remords que lui inspirait l'indéfectible tendresse de son mari.

Ce dernier, au début de l'après-midi, avait quitté l'appartement. Il avait, disait-il, du matériel à chercher.

Lance et elle étaient donc seuls dans la maison ; il en eut autrefois profité pour venir aussitôt la rejoindre. Mais il restait enfermé dans le laboratoire, où elle hésitait, en un dernier sursaut d'orgueil, à le relancer.

Cynthia souffrait, sans la comprendre, de la froideur nouvelle de son amant. Sincèrement éprise, elle n'imaginait pas que Lance Ashton pût mettre en balance son amour et sa sécurité. Il en allait pourtant ainsi : le mal noir, affirmait-on, se transmettait souvent par

un contact direct. Le jeune homme, prudent, préférait donc ne pas avoir à serrer sa maîtresse dans ses bras.

Des heures se traînèrent. Cynthia tenta, tour à tour, de lire, de broder ou de prendre une émission de stéréo. Vainement : rien ne l'intéressait. Elle finit, au creux de son fauteuil, par sombrer dans une vague somnolence, dont brusquement, elle s'éveilla : l'odeur !

Epouvantée, elle se refusa tout d'abord à rouvrir les yeux. Et pourtant, il lui fallait savoir !

Trouverait-elle la force d'aller se regarder dans la haute glace, en face d'elle, qui surmontait la cheminée, pour s'y découvrir marquée du fatal stigmate ? Mais elle n'eut même pas à consulter son miroir : sa main droite, reposant sur ses genoux, portait à la paume une tache sombre qui, lui sembla-t-il, s'élargissait de minute en minute...

Elle hurla de terreur.

La porte du laboratoire, à la volée, s'ouvrit ; Lance parut.

— « Cynthia, qu'avez-vous ? »

D'un élan, la jeune femme se jeta contre lui, pleurant à gros sanglots.

— « Lance, mon chéri, si vous saviez ! »

— « Calmez-vous, Cynthia. Qu'y a-t-il ? »

— « Lance, oh ! Lance, sauvez-moi ! »

Et rassemblant son courage, elle lui tendit sa main, grande ouverte, qu'elle avait jusque-là tenue fermée sur le mal, comme pour le retenir.

Cynthia, tremblante, attendait, contre toute espérance, un mot de réconfort, une promesse de salut : mais le jeune homme, avec un cri rauque, la repoussa brutalement.

Elle perdit l'équilibre, et sa tempe, sous les boucles rousses, vint heurter l'angle de marbre de la cheminée.



Lance Ashton, immobile, contemplait la jeune femme étendue morte à ses pieds. La peur, en lui, le disputait à la colère : « Me toucher ! Elle a osé me toucher ! Quand elle se savait déjà malade, risquant de me contaminer, elle, cette... »

Et les pires injures lui montèrent aux lèvres.

Puis l'instinct de la conservation reprenant le dessus, lui ordonna de fuir au plus vite le voisinage de ce corps pestiféré. Il se retourna donc, d'un brusque élan, mais pour se figer soudain : le professeur Doyne se tenait derrière lui. Qu'avait-il pu voir ou entendre ?

Ashton, tout son sang-froid revenu, fit face à la situatiton.

— « Le Ciel vous envoie, monsieur ! Je courais chercher de l'aide. »

Le professeur, d'un pas d'automate, s'avança Puis, avec une lenteur impressionnante, il s'agenouilla près de la jeune femme et, l'oreille sur sa poitrine, écouta, mais en vain, les battements du cœur.

Il se releva, le visage inexpressif.

— « Que s'est-il passé ? »

— « Je l'ignore moi-même. Je travaillais dans le laboratoire et j'ai entendu un cri, tout à coup, qu'a suivi le bruit d'une chute. Je suis accouru. Mrs. Doyne gisait à terre, Oh ! monsieur, est-elle ?... »

— « Oui. Elle est morte. De la peste étoilée. Son cœur aura flanché, sans doute — elle l'avait fragile — lorsqu'elle en a reconnu les symptômes. Voulez-vous partir, Ashton ? Le mal est partout, mais je comprendrais parfaitement que vous souhaitiez fuir une menace tangible de contamination. »

Une peur toute animale poussait le jeune homme à répondre : « Oui ! » Mais, en dépit du fléau qui ravageait Londres et l'Angleterre, entassant chaque jour des cadavres par milliers, les lois établies n'en demeuraient pas moins en vigueur : la justice risquait donc de lui demander des comptes sur la mort de Cynthia, qu'il avait, quoique sans préméditation, bel et bien tuée de ses propres mains.

Le souci de sa sécurité lui commandait, par une attitude exemplaire, de détourner les soupçons qu'aurait pu concevoir le professeur. De plus, comme ce dernier venait de le faire remarquer, le mal était partout.

— « Les mots me manquent, monsieur, » dit-il d'une voix sourde, « pour vous exprimer toute la part que je prends à votre peine. Le moins que je puisse faire, en cet affreux malheur, est de rester à vos côtés, pour peu que vous jugiez ma présence utile. »

Le professeur se passa la main sur le front — ou bien essuyait-il furtivement une larme ?

— « Je vous remercie, Ashton, je savais pouvoir compter sur vous. Nous ne pouvons plus rien pour ma pauvre Cynthia. Mais il reste les autres... » (d'un geste, il montra, par la fenêtre ouverte, le vaste panorama de la ville) « tous ces survivants que, peut-être, je vais, je dois sauver. »

Doucement, il souleva le corps de la jeune femme, qu'il alla déposer sur une chaise longue. Puis il se dirigea vers le laboratoire :

« Téléphonez aux équipes de l'Hygiène. Moi, je n'en aurais pas le courage. Quand tout sera fini, venez me rejoindre. Du travail nous attend. »



Lance Ashton écouta décroître dans l'escalier le pas lourd des hommes, emportant le brancard et sa macabre charge. Les enterrements, au sens ancien du terme, avec leurs cérémonies pompeuses et leurs cortèges suivant un char funèbre tout chargé de fleurs et de couronnes, n'existaient plus depuis longtemps. Les familles devaient signaler leurs morts au plus vite : l'un des innombrables fourgons qui

sillonnaient les rues passait alors les prendre, dépouilles anonymes parmi d'autres dépouilles.

Soulagé de voir ainsi disparaître ce foyer de contamination, le jeune homme, après s'être composé un visage de circonstance, pénétra dans le laboratoire.

Doyne, à son entrée, penché sur sa machine, resserrait un écrou ; posant le tournevis qu'il tenait à la main, il se redressa et fit face à son assistant.

— « Ashton, » dit-il, « vous connaissez le propos de mes recherches : le voyage dans le temps. Grâce à lui, je pourrai, je l'espère, réparer tout le mal que firent, quant au voyage dans l'espace, mes précédentes découvertes. Je touche au but, Ashton, et j'ai besoin de votre aide. Me l'accorderez-vous ? »

— « Pleine et entière, monsieur. Ordonnez, j'obéirai. »

Doyne l'interrompit d'un geste.

— « Attendez, pour vous engager, de savoir ce que j'attends de vous. Ou bien l'avez-vous déjà deviné ? Je compte vous renvoyer dans le passé. »

Lance avait bien prévu quelque chose de ce genre ; il n'en sentit pas moins un frisson de crainte lui courir désagréablement dans le dos.

Il regarda, comme s'il ne l'avait encore jamais vu, l'appareil construit par le professeur, un tissage compliqué de fils et de relais, figurant assez bien, soutenu par trois plaques de cristal, les barreaux d'une cage ; une quatrième plaque, telle une porte, se rabattait sur un espace vide, suffisant pour qu'un homme debout put s'y tenir à l'aise.

Doyne avait déjà, certes, fait de nombreuses expériences sur des souris blanches, des hamsters et des singes, qui semblaient n'en avoir point souffert. Mais ce serait faire, vraiment, un grand saut dans l'inconnu que d'être le premier *Homo Sapiens* à se confier à cet appareil ! « Et pourtant, » songeait Lance, « tout vaut mieux, je crois, que de rester ici, prisonnier de ce monde en proie à l'épidémie... »

Le professeur eut un faible sourire :

— « Je devine votre hésitation. Et sans doute vous demandez-vous pourquoi je vous ai choisi pour cobaye, au lieu de tenter en personne cette aventure incertaine. J'ai, croyez-le, mes raisons.

» Mon projet est simple : je veux avertir le Mortimer Doyne que je fus du fléau que déchaînera sur l'Angleterre la construction du « *Britannia* ». Or, me direz-vous, qui donc saurait mieux plaider près de lui cette cause qu'un autre moi-même ? Et pourtant...

» Je n'ai pas eu, vous le savez, le temps de pousser très loin mes recherches. Aussi, j'ignore encore quelles seraient, l'un sur l'autre, les réactions d'un corps, unique jusque-là, et de son deuxième exemplaire. Je préférerais donc mettre tous les atouts dans mon jeu... Lance, quel âge avez-vous ? »

— « Vingt-six ans, monsieur. »

— « Il y a vingt-six, mettons vingt-sept ans, avec la durée de la conception, j'étais déjà plus vieux que vous ne l'êtes à présent et, bien que sans avoir encore poussé mes travaux de ce côté, préoccupé par le problème de la translation de la matière. Je... ou plutôt mon double dans le passé, sera donc parfaitement capable d'admettre sa future « réussite », si l'on peut dire ! en cette voie. Et vous-même n'existant pas encore à l'époque, vous ne risquerez donc pas de causer d'interférence. »

La décision de Lance était déjà prise.

— « Je suis, je le répète, à vos ordres, monsieur. »

— « Bien. La machine étant, enfin, prête à fonctionner, il ne nous reste plus qu'à préciser certains détails pratiques. »

Le professeur, du regard, évalua son assistant.

« Votre point d'arrivée, d'abord. Vous rematérialisant dans le passé, le plus grand risque que vous pourriez courir serait de faire surface à l'intérieur d'un corps solide. Nous n'avons pas, heureusement, à nous préoccuper de cet obstacle : cet immeuble, l'un des plus hauts de Londres, est tout neuf ; vous émergerez donc en plein ciel. Pour vous éviter alors une chute fatale, j'ai prévu de vous équiper d'un de ces propulseurs dorsaux en usage dans l'armée ; il vous permettra de descendre en vol plané. Quant à vos vêtements, la mode masculine n'a pas tellement évolué en un quart de siècle ; vous devez donc pouvoir passer inaperçu. Notre monnaie, enfin, est demeurée la même. » Il tendit au jeune homme une épaisse liasse de billets. « Voici de quoi faire face à n'importe quelle situation. Prenez également cette enveloppe : elle contient mon ancienne adresse, le nom de la firme qui m'employait, et tous les détails dont j'ai pu me souvenir, pour vous aider à me retrouver sans difficulté, ainsi qu'une lettre de... moi-même à moi-même, exposant toute la situattion. C'est tout, je crois, ou bien voyez-vous autre chose à suggérer ? »

Ashton réfléchit.

— « Une question me préoccupe, monsieur. Supposons que je réussisse. Je parviens à vous persuader — vous ou votre personnage antérieur — de prendre avec le « *Britannia* », toutes les précautions nécessaires. La peste étoilée n'aura donc pas lieu et, de ce fait, vous n'aurez plus, en cette trame temporelle, besoin de m'expédier dans le passé. N'en résultera-t-il pas que c'est le « *Britannia* », sous sa forme actuelle, qui s'en ira vers les astres, ramenant avec lui les germes du mal ? Et dans ce cas... »

Il se prit le front à deux mains.

« Je m'y perds ! »

Doyne secoua doucement la tête.

— « Nous nous heurtons là aux paradoxes temporels qui, comme le serpent Ourouboros, se mordent la queue. J'avoue, sur ce sujet, ne

rien savoir de plus que vous : l'expérience pourra, seule, nous donner la clef de l'énigme.

» Si vous partez, Ashton, je suis bien incapable de vous certifier que vous serez encore vivant à l'arrivée, si tant est, même, que vous arriviez quelque part !

» Peut-être, tel ce personnage d'un conte oriental qui, dans sa crainte d'Azraël, ne s'enfuit à Samarkande que pour mieux l'y retrouver, quitterez-vous la peste présente pour un inconnu pire encore ? Toutefois, si j'en crois mes calculs, nous devrions pouvoir compter sur un pourcentage très raisonnable de chances de succès. »

Ashton eut un rire qui sonnait un peu faux.

— « Que demander de plus, monsieur ! Quand dois-je partir ? »

— « Maintenant. »

4

La porte de cristal refermée sur lui, le jeune homme continua de voir distinctement le professeur qui, debout près de l'appareil, la main sur un volant, paraissait hésiter. Un curieux sourire étirait ses lèvres, où Lance, alarmé, crut lire une cruauté froide.

Mais il n'eut pas le temps de s'en inquiéter davantage : il lui sembla plonger soudain dans un abîme de néant gris et glacé.

Lorsqu'il en émergea, le cœur chaviré de vertige, il planait entre ciel et terre, sous les rayons d'une lune à son plein. Le propulseur dorsal, automatiquement déclenché, freinait sa chute avec une lenteur sans à-coups, lui laissant tout loisir de contempler le vaste paysage offert à ses regards ; il en demeura frappé d'étonnement.

Car il s'attendait à voir apparaître, bien que rajeunie d'un quart de siècle, l'image habituelle de la ville, avec ses rues étincelantes de lumières et de néons versicolores, et le va-et-vient incessant, malgré l'heure tardive, des véhicules et de la foule dans les larges artères.

Or, de profondes ténèbres enveloppaient la cité.

Le jeune homme, maîtrisant la peur qui le gagnait sournoisement, s'efforça de trouver une explication rassurante à cette anomalie. Il en découvrit une, et qui ne fut pas pour lui plaire : le professeur aurait-il fait une erreur de calcul, le renvoyant, non pas à la date prévue, mais encore plus loin dans le passé, lorsque la guerre (mais laquelle ?) imposait l'obscurcissement de la capitale ?

Et d'autres détails, déjà, se révélant à lui, augmentaient sa stupeur : les maisons, du toit desquelles il se rapprochait à présent, ne rappelaient en rien les constructions modernes, aux lignes géométriques ; les gratte-ciel avaient disparu et — Lance tout d'abord n'en

crut pas ses yeux — également le dôme de la cathédrale Saint-Paul ; le Parlement aussi, n'existait plus, et le gros œil rond de Big Ben. Mortimer Doyne l'aurait-il lancé, non point dans le temps, mais aussi dans l'espace : celle ville inconnue était-elle bien Londres ?

Le jeune homme reconnaissait pourtant, sans doute possible, le coude familier de la Tamise et, là-bas, caractéristique, l'imposante silhouette de Westminster Abbaye, mais veuve, inexpliquablement, de l'une de ses tours. La vive clarté de la lune, jointe à l'anormale pureté de l'air, sans fumées d'usines ou brouillards montant du fleuve, excluait l'hypothèse d'une illusion d'optique.

Ashton se trouvait maintenant assez près du sol pour mieux distinguer les rares lumières brillant à certaines fenêtres : aucun blackout, il dut se l'avouer, n'eût suffi pour expliquer leur faible éclat. Il ne pouvait s'agir — dans un grand effort, il s'obligea de regarder la vérité en face — que d'un éclairage aux chandelles !

Il atterrit sur une petite place, entre des ruelles étroites ; toute la chaleur d'un jour d'été torride y stagnait encore.

Lance fit quelques pas sur un pavé inégal, où manquait la bordure habituelle des trottoirs ; des ordures, çà et là, jonchaient le sol, et des flaques d'eau sale ; un relent de pourriture en montait, qui saisit le jeune homme à la gorge, mêlé d'une autre odeur, insinuante et s'avivant à chaque souffle paresseux de la brise : une odeur — Lance frissonna — de charnier.

Un élan de panique le jeta dans une fuite aveugle. Mais il buta soudain contre une masse molle et tomba. L'obstacle lui rendit un peu de son sang-froid : il lui fallait tenter de s'orienter. Il saisit sa lampe électrique, dont le faisceau lui révéla, d'un seul coup, avec la cause de sa chute, toute l'horreur qu'il avait, obscurément, pressentie.

Paralysé par la peur et le désespoir, Lance Ashton contempla, de tous ses yeux, le cadavre à demi nu qui gisait à ses pieds.

C'était celui d'une jeune femme, dont les longs cheveux cachaient mal, sur le pavé gras, le sang qui coulait du crâne éclaté. Sans doute s'était-elle jetée — ou l'avait-on poussée ? — d'une fenêtre à l'étage. Lance, machinalement, regarda la façade de la maison la plus voisine : était-ce là qu'avait habité l'inconnue ? Les volets étaient clos, et la porte, dont le vantail portait, hâtivement peinte et toute fraîche encore, une grande croix rouge.

Ashton, d'une main tremblante, ramena sur le corps la clarté de sa lampe : et ses derniers doutes, avec ses derniers espoirs (si tant est qu'il en eût encore conservés !) s'écroulèrent : la jeune femme portait à l'aine, bien visible sous les lambeaux d'une chemise de dentelles, une grosseur noirâtre, de la taille du poing, à demi noyée dans les chairs ; la peau tendue, luisante, semblait prête à crever en libérant un jet de purulence.

— « La peste ! » haleta le jeune homme. « La vraie ! »

Se souvenant alors de son propulseur dorsal, il tenta de le mettre en marche pour s'éloigner au plus vite de cette ville où règnait le fléau.

En vain.

Ashton ferma les yeux. Tout cela n'était qu'un cauchemar, dont il finirait bien, certes, par s'éveiller. Mais, sur l'écran de ses paupières closes, il crut revoir, brusquement, le sourire qu'avait eu le professeur Doyne en appuyant sur la manette de sa machine à remonter le temps.

Doyne ! La clef du mystère était là.

Le jeune homme, fébrilement, fouilla dans ses poches pour trouver l'enveloppe que le professeur lui avait remise avant son départ. Elle ne contenait, au lieu des renseignements promis, qu'une feuille de papier.

Il la déplia.

« *Lance Ashton,* » disait cette lettre écrite d'une main ferme, « *je vous avais donné toute ma confiance. Lorsque j'ai compris mon erreur, il était trop tard : Cynthia vous aimait. Un autre l'eût chassée, et vous avec elle. Mais je l'aimais trop pour ne point préférer son bonheur au mien ; cependant, j'ai souffert, alors, de sa présence, plus, peut-être que d'une rupture. Mais je voulais rester pour elle le refuge toujours prêt, quand un jour — ce jour qui ne pouvait manquer de venir — vous la trahiriez, elle aussi.*

» *Puis ce fut le Mal Noir, dont, pas plus que de vous, je ne sus la défendre. Je suis même arrivé trop tard pour lui donner, au moins, un ultime réconfort : comme j'ouvrais la porte de notre appartement (vous ne m'avez pas entendu), Cynthia pleurait déjà sur votre épaule, et vous suppliait de la sauver ; la repoussant, vous l'aviez tuée avant que j'aie pu faire un geste.*

» *J'aurais voulu vous étrangler de mes propres mains, Ashton, pour ce crime. Mais je suis sans illusions sur ma faiblesse physique : vous m'auriez échappé. Et si même, d'ailleurs, j'en avais eu la force, ç'eût été là, pour vous, une mort trop douce. Vous souffrirez, je le crois, davantage, en voyant s'écrouler, irrémédiablement, vos espoirs de fuir l'épidémie.*

» *Car vous vous retrouvez — l'avez-vous compris déjà ? — dans le Londres d'août 1665, au plus fort d'une peste qui dépeupla la ville. Et vous ne pourrez pas quitter la capitale : les portes en sont fermées et gardées jour et nuit. Quant à la voie des airs, elle vous reste également interdite, votre propulseur étant saboté par mes soins.*

» *Vous allez mourir, seul, sans amis, sans aide, sans argent : pris, et bien pris, Lance Ashton, à ce piège que ma dernière joie sera de vous avoir tendu.* »

MORTIMER DOYNE.

HENRY SLESAR

La crypte

Quatre jours par semaine, Henry Slesar est vice-président d'une agence de publicité de New York. Le soir et les week-ends, il écrit, écrit encore, écrit toujours. Et cela dure depuis huit ans. Agé de trente-cinq ans, il a maintenant fait paraître près de quatre cents nouvelles, a été publié dans la plupart des magazines policiers et S. F. des Etats-Unis, a remporté en 1959 l'Edgar du meilleur livre policier de l'année pour son roman « *The grey flannel shroud* », a produit une trentaine de scripts pour la série télévisée présentée par Hitchcock, etc. Bref, Henry Slesar est à la fois varié et prolifique. Voici l'histoire d'un homme qui était mort, d'une femme qui avait un secret et d'un médecin qui était trop curieux.

L'AGONIE d'un vieillard attriste toujours les médecins. C'était le cas en particulier pour le Dr. Theodore Bray qui suivait avec inquiétude la baisse du mercure dans le sphygmomanomètre tout en guettant le souffle court, à peine perceptible sur les lèvres desséchées du mourant. Puis il reprit conscience de la femme immobile à côté de lui — la fille du vieillard, si calme avec son visage de cire que surmontaient d'épais cheveux très noirs. Abandonnant son examen, il chercha quelques mots de sympathie.

— « J'ai bien peur, hélas ! qu'il faille renoncer à tout espoir. Le pouls est de plus en plus irrégulier, et la pression très, très basse. Quel âge a votre père, Miss Lanning ? »

— « Quatre-vingt-deux ans. Ne pouvez-vous vraiment rien faire, docteur ? »

— « Oh ! si : le soulager, essayer de le décongestionner... Verriez-vous un inconvénient à me laisser seul avec lui ? »

Les pupilles des yeux gris semblèrent vaciller.

— « Est-ce nécessaire ? »

— « Je pense que ce serait préférable. »

Quoique de mauvaise grâce, elle sortit sans un bruit. En fait jamais le Dr. Bray n'avait rencontré une femme plus silencieuse. Pas le moindre grincement de parquet. Pas le moindre froissement de jupe. Rien. Le mot « surnaturel » lui vint à l'esprit.

© 1962, *Mercury Press, Inc.*

A présent, le vieillard gémissait. La souffrance, cette ennemie du médecin... Bray chercha une fiole dans sa trousse. Pas un remède, mais un calmant. Il prépara une seringue et passa un tampon d'alcool sur le bras décharné.

Quelques minutes plus tard, le vieillard ouvrit les yeux. Mais il ne vit pas le médecin — ou du moins, ne se rendit pas compte qu'il avait affaire à un étranger. « Aah... Jamey, » articula-t-il dans un souffle.

— « Je suis docteur, » murmura doucement Bray. « Je suis là pour vous soigner. »

— « Jamey, le verger... » Les paroles du mourant exprimaient soudain une sorte d'extase. « Les pommes... Une pomme est aussi douce qu'un baiser de Dieu. Choisis-la bien mûre. Oh ! oui... bien mûre, bien rouge... »

— « Pouvez-vous m'entendre, Mr. Lanning ? »

— « Il fut un temps où j'étais jeune, » continuait le vieillard. « Alors je venais sous les arbres, Jamey... Je venais et je volais jusqu'aux plus hautes branches pour y cueillir les plus belles pommes, les plus rouges. C'est tout en haut de l'arbre, tu le sais, qu'on trouve les fruits les plus mûrs. Mais j'étais jeune à cette époque, je pouvais encore voler... »

Bray eut un petit sourire indulgent. « Vous voliez dans l'air, vraiment ? »

— « Dans le verger, Jamey... dans le verger. Cela ne tirait pas à conséquence, puisqu'il n'y avait personne pour me voir... » Une note apeurée fit vibrer la faible voix. « Je n'enfreignais pas la Loi, Jamey. Pas moi, non. Tu sais que je n'ai jamais transigé là-dessus... Je volais, mais rien qu'un peu, de temps en temps, quand il n'y avait personne, et j'étais jeune... Oh ! les pommes, les belles pommes rouges... »

Le reste se perdit dans un murmure et les yeux du vieillard se fermèrent.

Il dormait.

Le Dr. Bray se redressa et son regard se dirigea vers la porte. La femme était là, silencieuse comme une pensée secrète. Mais quand elle s'avança vers le médecin, son visage tendu, où les yeux exprimaient la colère, n'avait plus rien d'impassible.

— « Que faites-vous ? Qu'avez-vous fait à mon père ? »

— « Mais, voyons, je me suis borné à lui administrer un bon sédatif pour... »

— « Et qui vous l'a demandé ? Et pourquoi était-il en train de parler tout haut ? Cela fait des jours qu'il ne peut plus dire un mot ! »

— « L'effet de la réaction, sans doute. Il se rappelait des scènes de sa vie passée. Il parlait de voler et... »

L'espace d'une seconde ou deux, Bray crut bien qu'elle allait le frapper. Elle avait levé les bras en un geste de violence à peine contenue, et ses yeux flambaient littéralement.

— « Des paroles sans aucun sens ! C'est l'âge qui... »

— « Peut-être. Il arrive d'ailleurs parfois que, sous l'effet d'un calmant puissant, les malades tiennent des propos bizarres. »

Le premier moment de colère passé, la femme retrouvait son calme. « Merci, docteur. A présent, si vous ne pouvez vraiment rien faire d'autre pour lui, je ne veux pas vous retenir. Bonsoir. »

— « Je me permettrai tout de même de vous répéter qu'à mon avis, l'hôpital... »

— « S'il n'y a plus d'espoir, je préfère le voir mourir ici. »

Bray prit son sac. « Cela vous regarde entièrement. Je repasserai dans la soirée pour voir où il en est. »

— « Est-ce bien obligé ? »

Les pommettes de Bray rougirent. « J'ai dit que je repasserai, Miss Lanning. »

Cette visite ne cessa de troubler le médecin du reste de la journée — moins à cause de cette mort qu'il savait imminente, que pour l'impression d'irréalité sur laquelle il restait. Le soir, au moment de quitter son cabinet, il prit une décision soudaine : il emmena son appareil de radioscopie portatif, ce qui lui était facile, grâce à sa spacieuse voiture.

Mais quand il se présenta chez les Lanning, la fille du mourant prit très mal la chose.

— « Qu'est-ce encore que cela ? » demanda-t-elle. « Pourquoi cet appareil ? »

— « Si cela ne vous dérange pas, j'aimerais examiner encore une fois votre père. »

— « Vous pensez donc qu'il reste quelque espoir ? »

— « Je ne vais pas jusque-là, » répondit-il prudemment. « Son cas offre de telles complications que... Enfin, je désirerais l'examiner une dernière fois sérieusement. »

— « Mais pourquoi cet instrument ? »

Bray soupira. « Miss Lanning, acceptez-vous ou ou non que j'examine votre père maintenant ? »

Il ne fut pas loin d'éprouver un véritable sentiment de triomphe quand elle s'écarta enfin pour le laisser passer. Il emmena l'appareil dans la chambre, ferma la porte et brancha immédiatement la prise. Mais à peine l'écran placé au-dessus de la poitrine du vieillard, Bray comprit que la mort était là.

Il poussa un profond soupir, vérifia par routine les battements du cœur et le pouls, puis mit l'appareil en marche pour effectuer une scopie du thorax.

Aucune trace de congestion.

Ni de cœur, ni de poumons.

Rien qu'un organe étrange, en forme de V, qui avait peut-être produit les pulsations du corps, mais qui n'était certes pas un cœur. Quant au reste de la poitrine, il apparaissait comme un ensemble extraordi-

nairement complexe de tubes dont la nature et la fonction demeuraient incompréhensibles.

Aucun doute possible : nulle part la moindre trace de cœur. Ni de poumons.

Bray éteignit son appareil et considéra le visage du vieillard avec un mélange de stupeur et d'incrédulité. Or, c'était un visage comme tant d'autres : nez mince et crochu, pommettes très saillantes sous une peau parcheminée, yeux enfoncés dans les orbites — bref, ce faciès quasi squelettique des très vieilles personnes à l'article de la mort.

Bray remit l'appareil en marche, regarda encore de tous ses yeux...

Pas de cœur. Pas de poumons. Rien que cet ensemble complexe d'organes inconnus. Des organes inconcevables, incompréhensibles, incroyables.

— « Un phénomène... » marmotta Bray dont la stupeur n'avait d'égale à présent que l'enthousiasme de cette découverte. « Ça, par exemple ! Le plus fantastique phénomène... »

— « Docteur ! »

Il se maudit de n'avoir pas verrouillé la porte. Il débrancha son appareil et se retrouva face à la fille de Lanning.

— « Je suis navré, mademoiselle, désolé, mais... » Il bafouillait quelque peu « hélas, je crois bien que votre pauvre père... »

Elle regarda la silhouette immobile sous le drap puis, du même pas qu'elle était entrée, s'approcha du lit. Elle se pencha sur le mort dont elle effleura du doigt les lèvres desséchées, comme si, n'ajoutant aucune foi aux paroles de Bray, elle cherchait encore un souffle de vie. Enfin, paupières closes, elle dit à voix très basse quelques mots qui étaient peut-être une prière, puis se redressa. Quand elle rouvrit les yeux, Bray vit ceux-ci briller faiblement. « Il est mort, » dit-elle d'une voix blanche. « Je vous remercie de tous vos soins, docteur. Bonsoir. »

— « Mais ce n'est pas tout, Miss Lanning. » Bray avait peine à maîtriser son agitation. « Je vais vous demander de bien vouloir me laisser pratiquer l'autopsie. Les causes du décès ne me semblent plus tellement certaines, et... »

— « Mon père avait une pneumonie. »

— « Je me vois contraint d'insister, Miss Lanning. Réellement. Les organes internes de votre père présentent une anomalie comme je n'en ai encore jamais vu jusqu'à présent. Dans l'intérêt même de... de la science, je vous demande votre accord pour une autopsie. »

La réponse vint, catégorique : « Non. Le corps de mon père ne sera pas profané, docteur. »

— « Vous ne devez pas considérer la chose de cette façon, et... »

— « Notre religion s'y oppose, Dr. Bray. C'est tout. Je vous prie maintenant de bien vouloir vous retirer. »

Il passait par toutes les affres de la frustation. Oubliant tout savoir-vivre, toute sympathie, lèvres serrées, il fit un pas vers la femme.

— « Même si cela doit vous choquer, Miss Lanning, il faut que vous sachiez que votre père ne présente pas d'organes internes comme... Et puis, écoutez-moi : en plus de mes fonctions de médecin, je suis coroner de ce comté — et si je l'estime nécessaire, j'obtiendrai une mise en demeure légale pour l'autopsie de votre père. Il serait donc plus simple que vous me donniez votre consentement, car d'une façon ou de l'autre, j'aurai gain de cause. »

Cette déclaration parut avoir soudain coupé le souffle à la femme. « Vous feriez cela ? » articula-t-elle. « Vous pourriez m'y obliger ? »

— « Exactement. »

Elle se croisa les bras et s'assit lentement sur une chaise.

— « Je ne veux pas d'une chose pareille, » murmura-t-elle. « Si je n'ai aucun recours légal contre vous, peut-être du moins puis-je faire appel à votre esprit moral ? »

— « Je ne pense pas qu'aucune considération religieuse... »

— « Il n'est pas question de religion. » Elle leva les yeux vers Bray et le regarda fixement. « Si je vous proposais de me suivre maintenant quelque part... jusqu'à un endroit qui n'est pas très loin d'ici, viendriez-vous ? »

— « Que voulez-vous dire ? »

— « Votre voiture est là devant la porte. Je suis prête à vous guider jusqu'à l'endroit — un peu moins de vingt-cinq kilomètres d'ici. Quand vous aurez vu, je crois que vous comprendrez les raisons pour lesquelles une autopsie est impossible. »

— « Voilà bien du mystère pour que je... »

— « Il n'y a aucun mystère, Dr. Bray. Je m'engage à tout vous expliquer, à tout vous montrer. Vous en apprendrez plus cette nuit qu'aucun homme sur le compte des... de ceux qui sont comme mon père. De ceux qui naissent sans cœur. De ceux qui pouvaient voler. »

— « Voler ? »

— « Ce que vous avez entendu n'était pas l'effet du délire, docteur. Quand il était encore jeune et agile, mon père pouvait voler. La Loi nous l'interdit, mais il en avait le pouvoir physique. Acceptez-vous de me suivre ? »

Il scruta le visage levé vers lui, se demandant si par un incroyable concours de circonstances il n'avait pas rencontré le même jour un monstre et une folle. Puis il se décida :

— « Entendu, Miss Lanning. J'irai avec vous. »

Le trajet dura une demi-heure, observant un silence que rompaient seulement, de temps à autre, les « à droite » ou « à gauche » laconiques de la femme. Ils abandonnèrent presque tout de suite la route nationale pour s'engager sur des chemins d'intérêt local. Une fois même ils durent emprunter une petite route caillouteuse qui ne semblait guère praticable que par les chevaux ou les excursionnistes. La Buick du médecin (un modèle vieux de six ans) en vit de dures dans les ornières.

Enfin, la fille de Lanning dit à Bray d'arrêter.

Ils mirent pied à terre et Bray vit qu'ils étaient juste à l'orée d'une épaisse forêt.

— « Il n'y a rien ici, » dit-il. « Nous sommes en pleine nature, et... »

— « Suivez-moi. »

La femme s'engagea sous bois, et lui, torche électrique en main, prit la même direction en butant sur le sol inégal. Il n'y avait pas la moindre trace de sentier, pas le moindre poteau indicateur, pas même un arbre marqué — ce qui n'empêchait pas la femme d'avancer sans une hésitation, d'un pas aussi sûr et rapide que s'il se fût agi d'une route familière. Bray se trouva bientôt à bout de souffle, titubant au hasard des ronces et des branches mortes.

Il sentait l'inquiétude le gagner. « Quel est ce bois ? » demanda-t-il. « Où m'emmenez-vous ? »

— « Nous y sommes presque. »

Elle fit halte un instant sous un couvert d'ormes — une fûtaie si dense que le clair de lune n'arrivait pas à percer l'épaisseur du feuillage. Puis elle repartit, gagnant le plus profond du bois, et adressant à Bray un signe impératif. Le médecin suivit. Il se sentait maintenant rien moins que rassuré, mais son désir de savoir était tel, qu'il ne songeait pas à protester.

Puis les grands arbres s'espacèrent, formant une clairière complètement isolée du monde extérieur.

Déjà la femme se baissait vers le sol où elle se mit à repousser les broussailles et la pourriture végétale.

— « Voyez, » dit-elle alors.

Elle venait en effet de dégager un large trou, une sorte d'ouverture béante large d'environ cinq mètres, et dont il semblait impossible d'évaluer la profondeur.

— « Grand Dieu ! » proféra Bray. « Qu'est-ce que c'est ? »

— « L'entrée, » répondit-elle. « Voyez, il y a une échelle de corde. Aurez-vous confiance pour me suivre ? »

— « Mais à quoi correspond ce trou ? Un puits de mine abandonné ? »

Elle eut un petit sourire. « Oui, si l'on veut. » Déjà elle mettait le pied sur le premier barreau de l'échelle. « Alors ? Venez-vous ? »

Bray regarda sa veste toute déchirée et maculée par sa randonnée sous bois. « Entendu, » grommela-t-il. « J'ai fait assez de chemin pour ne plus reculer maintenant. »

La descente lui sembla interminable — et la profondeur du puits, prodigieuse. Les parois étaient lisses et glissantes, les barreaux succédaient aux barreaux, et un vertige s'emparaît peu à peu de Bray. Après plusieurs minutes il fut obligé de s'arrêter, cramponné désespérément à l'échelle.

— « Combien de mètres encore ? » demanda-t-il.

— « Plus beaucoup. » La voix de la femme, au-dessous de lui, soulevait maintenant des échos. « Vous y êtes presque, docteur. »

Il continua de descendre.

Il atteignit enfin le bord du trou. Immédiatement il fit jouer sa lampe et se retrouva dans une caverne aux dimensions prodigieuses. Il regarda autour de lui, cherchant des vestiges quelconques d'un travail minier, mais ne vit rien — ni rails, ni wagonnets. La voûte apparaissait solidement étayée de grosses poutres et le sol était graveleux, mais absolument plat. Une torche imbibée de pétrole était accrochée à même le roc. La femme la prit et l'alluma.

— « Quelle est cette caverne ? Où sommes-nous ? »

— « Regardez autour de vous, docteur. »

Il fit décrire un cercle complet à la torche dont la flamme révéla aussitôt tout un alignement de caisses oblongues disposées côte à côte en rang serré sur le sol de la caverne. Des caisses en bois. Par douzaines. Par centaines, même, comme il put s'en rendre compte peu après en suivant la femme à travers l'immense salle. Chacune de ces caisses mesurait grosso modo deux mètres quarante sur un mètre, et toutes avaient un couvercle.

Un alignement de caisses, qui se perdait à l'infini dans l'obscurité de la caverne, aussi loin que l'œil pouvait atteindre...

— « Des caisses ! » s'exclama-t-il. « A quoi servent-elles ? Que contiennent-elles ? »

— « Elles ne sont pas clouées, docteur. Allez voir vous-même. »

Il s'approcha prudemment de l'une d'elles et, tenant sa lampe électrique d'une main, souleva le couvercle.

Dans la caisse, il y avait un corps humain. Le corps d'une vieille femme. Décédée depuis très peu de temps, ou alors, remarquablement conservée.

Refermant la caisse d'un geste prompt, le médecin regarda Miss Lanning avec stupeur.

— « Mais ce sont des cercueils... » chuchota-t-il. « Une caverne pleine de cercueils. Mais les cercueils de qui ? Et comment se trouvent-ils ici ? »

— « Ils y ont été amenés, docteur. »

— « Mais amenés par qui ? Et pourquoi ? » Il regarda encore une fois tout autour de lui. « Un cimetière souterrain... »

— « Non, » fit la femme. « Pas un cimetière. Ici, ce n'est seulement qu'un dépôt. Notre cimetière à nous n'est pas dans cette caverne, ni au-dessus, ni d'ailleurs sur votre planète. C'est pour cela que je n'ai pas voulu de cette autopsie : il faut que le corps de mon père vienne rejoindre les autres ici même, dans cette crypte. »

— « Je ne comprends toujours pas, Miss Lanning. »

Sans manifester la moindre crainte, le visage plus impassible que jamais, elle s'assit sur un cercueil.

— « Il y a environ mille ans de cela, » dit-elle, « les premiers représentants de notre race arrivèrent sur votre planète. Il s'agissait d'un groupe d'explorateurs. Il était composé de huit familles, car chez nous les femmes ont autant de droits que les hommes à accomplir des exploits. Un accident se produisit par suite d'un mauvais calcul de la force d'attraction et leur engin s'écrasa au sol pendant la descente. Il y eut trois tués, mais les autres survécurent et ce sont nos ancêtres. »

Le Dr. Bray s'envoya in petto à tous les diables. Il s'était trompé : on pouvait fort bien rencontrer un monstre et une folle le même jour. Cette femme en était la preuve flagrante.

— « Et de quel endroit, au juste, venaient ces... vos ancêtres ? »

— « D'une planète du système d'Andromède — de la planète-mère où nous devons tous retourner un jour. Car nous y retournerons. Nous y croyons fermement. Voilà plus de dix siècles que nous attendons l'apparition de la Lumière dans le ciel, l'apparition du vaisseau de l'espace qui signifiera pour nous le Grand Retour. Nous avons su nous armer de patience, et nous avons la foi. »

— « Ainsi, vous voulez dire que... que votre père... »

— « Cela fait des siècles que nous avons appris toute la sagesse de l'assimilation. Les premières générations issues des Survivants de la catastrophe en firent l'expérience à leurs dépens. Ils ne savaient pas dissimuler les différences qui existaient entre eux et les hommes de cette planète, notamment leur pouvoir de lévitation. Pour cette raison on les brûlait comme sorciers, ou bien on les tenait pour des saints. Or, ils ne souhaitaient ni l'un ni l'autre. Peu à peu ils ont appris à s'Assimiler, à Vivre et à Attendre. C'est devenu notre Règle, notre Loi, et depuis lors, docteur, nous attendons que s'allume dans le ciel la Lumière du retour. »

— « Mais tous ces corps... ? »

— « Je vous l'ai déjà dit, docteur : nous sommes ici dans une crypte qui sert de dépôt. Chez nous, la Vie n'est pas un bref épisode comme pour vous sur la Terre. Nous ne vieillissons pas, nous ne dépérissons pas comme vous le faites. Les maladies, la mort ne sont dues qu'à la mauvaise qualité de l'atmosphère de votre planète. C'est à cause de cela que nos artères se dessèchent — mais nous ne mourons pas vraiment... »

— « Ainsi, vous prétendez qu'ils sont encore vivants ? Que tous ces... » Et Bray tendit une main tremblante en direction de l'interminable rangée de cercueils.

— « Sur cette planète où nous sommes, ils sont morts. Mais sur la nôtre ils reviendront à la vie. C'est pourquoi, lorsqu'un des nôtres vient

à « mourir » nous le transportons dans un endroit secret sous terre, comme cette caverne, afin qu'il y reste en sécurité jusqu'au jour de Lumière. Alors, avec l'aide de nos savants et rendus à l'atmosphère vivifiante de notre planète, ils retrouveront la vie. »

— « Et si le vaisseau de l'espace ne revient jamais ? »

— « Il reviendra, » répondit simplement la femme sur un ton de confiance inébranlable.

Bray se remit lentement debout.

— « Je comprends. Mais vraiment, Miss Lanning, il faut que nous partions maintenant... »

Elle eut un mince sourire. « Je vois que vous ne me croyez pas, docteur. »

— « Oh ! si, bien sûr. » Tout en parlant, il se dirigeait sans hâte ostensible vers le puits d'accès. « Et puisque vous y êtes si nettement opposée, il n'y aura pas d'autopsie. »

Elle se leva à son tour, le rattrapa et posa une main sur le premier barreau de l'échelle.

— « Je sens que vous n'êtes pas sincère, docteur. Je suis même persuadée que vous êtes encore plus curieux qu'avant au sujet de mon père, n'est-ce pas ? »

— « Je vous en prie, Miss Lanning, remontons ! »

— « Un peu de patience, docteur. » Ce disant, la femme décrocha la torche fixée à la paroi de la caverne. Elle la tint une seconde devant elle, les yeux luisants du reflet rouge, puis d'un geste brusque l'approcha de l'échelle. Celle-ci prit feu immédiatement.

— « Arrêtez, malheureuse ! » s'écria Bray. « Que faites-vous ? »

— « Arrière, » ordonna-t-elle en brandissant la torche entre eux deux. « En arrière, docteur. »

— « Mais l'échelle... ! »

— « Vous ne pouvez plus rien y faire maintenant. Elle doit brûler. »

Déjà les flammes avaient entièrement dévoré la partie visible de l'échelle. Bray les voyait maintenant grimper comme une meute vorace, de plus en plus haut vers le sommet du puits, et une fumée lourde, suffocante, retombait dans la caverne.

Le médecin toussa, recula d'un pas. « Vous ne pouvez pas faire une chose pareille ! » hurla-t-il d'une voix rauque. « Il doit bien y avoir une autre issue ? »

— « Il n'existe pas d'autre issue, docteur. Nous nous en sommes assurés. »

— « Mais vous êtes folle ! C'est de la démence, vous... »

— « Je ne puis courir le risque de vous laisser à même d'ébruiter la chose, docteur. Ceux de ma race ont déjà eu suffisamment à souffrir de... »

— « Vous croyez donc que je donne dans vos balivernes ? Que je

vais croire toute cette histoire de fou ? » Une quinte de toux secoua Bray qui se mit à tourner sur lui-même comme une bête traquée. « Il doit bien y avoir une sortie quelque... »

— « Non, docteur. Pour vous, il n'y a plus de sortie. »

La femme marcha jusqu'à l'entrée du puits, et ses pieds quittèrent le sol. Et ce qui monta vers la surface ne devait jamais redescendre.

Traduit par René Lathière.
Titre original : Way-station.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2 F. + 9,29 % de taxes. (3 lignes gratuites et remise 10 % pour tous nos abonnés.)

Vends **Docteur Fu-Manchu, Diabolique Fu-Manchu, Masque de Fu-Manchu, Fille de Fu-Manchu,** de Sax Rohmer, Coll. « Le Masque, les 4 volumes 13 F. Ecrire à M. Mario SARCHIELLI, 31, Av. Guillemin, ASNIERES (Seine).

Recherche nos 1 et 2 revue **Planète.** A. IMHOFF, Eaux-Vives 7, DELEMONT (J.B.), Suisse.

Pour conserver votre collection de « FICTION »

Nous vous présentons une reliure cartonnée à tiges métalliques mobiles, permettant de relier instantanément quatre numéros de « *Fiction* » (ou six pour les numéros antérieurs au 108). Vous pourrez ainsi réunir à portée de votre main, en deux ou en trois volumes, l'année complète de « *Fiction* » tout en ayant la possibilité de détacher un ou plusieurs exemplaires si vous désirez les consulter isolément.

Chaque reliure est livrée avec une étiquette assortie portant l'indication des numéros qu'elle est destinée à contenir (n'omettez pas, avec votre commande, de spécifier l'étiquette désirée).

La reliure (avec l'étiquette assortie destinée à être collée sur le dos) est vendue au prix de **4 F. 10.**

Frais d'envoi à domicile, pour 1 reliure : **1 F. 20** ; pour 2 reliures : **1 F. 70** ; pour 3 reliures : **2 F. 20.**

Pour l'étranger, conditions suivant tarif postal en vigueur. Paiement par chèque bancaire, mandat, chèque ou virement postal. (C. C. P. OPTA Paris 1848-38.)

Nos abonnés bénéficient d'une réduction de 10 % sur le prix de chaque reliure.

Adressez toutes vos commandes aux

« EDITIONS OPTA », 96, rue de la Victoire — PARIS-9e

VANCE AANDHAL

Là où poussaient les lilas

La science-fiction est l'apanage des auteurs juvéniles. Nombre d'écrivains américains célèbres, de Bradbury à Sturgeon en passant par Matheson ou Sheckley, ont fait leurs premières armes à moins de vingt ans. (Et il y eut naguère en France un « jeune prodige », maintenant mûri, qui suivit glorieusement leur exemple !) Nous vous présentons aujourd'hui la dernière jeune découverte en date, de l'autre côté de l'Atlantique. Vance Aandhal fit ses débuts à dix-sept ans, avec plusieurs nouvelles dénotant pour son âge une remarquable maîtrise. Il en a aujourd'hui dix-neuf ; il est étudiant en lettres et projette de devenir professeur, tout en continuant d'écrire. « *Là où poussaient les lilas* » est une de ses œuvres récentes. Vous serez surpris par son degré d'achèvement, sa profondeur, la maturité de son style. Nul doute que Vance Aandhal aille loin !

DEBOUT dans l'herbe haute qui lui arrivait aux genoux, Robert Smith leva les mains vers le bleu du ciel comme pour toucher les nuages ou saisir le vent, et sut qu'il était le dernier à quitter la cité. A l'ouest s'élevaient des montagnes pourpres et, le long de leurs flancs plantés de pins, coulaient des rivières qui apportaient la vie au sol sur lequel elles s'égaraient. La vie était partout, dans le kaléidoscope des fleurs qui poussaient à ses pieds, dans le crissement énervé des cigales, dans le glissement silencieux de trois faucons qui fendaient l'air brûlant au-dessus de sa tête. Mais Robert Smith savait qu'il était seul.

Pendant plusieurs jours, après que la Chose l'eût retrouvé, le bourdonnement inévitable de ses messages l'avait cajolé, tenté, terrorisé. Il avait fui la ville, qui était un lieu désert, et ses discours exaspérants l'avaient suivi dans sa fuite jusqu'à cette savane avant de s'estomper lentement et de disparaître. Il ne savait pas où était la Chose. Il ne savait pas ce qu'était la Chose. Tout ce qu'il savait, c'est que la Chose le voulait, comme Elle avait voulu les autres. Il était seul, et il avait peur.

Dans la ville, il vivait avec trois autres hommes. Tous les jours ils chassaient ensemble, et ils étaient heureux. Mais la Chose était venue et avait conquis ses trois amis ; et ils étaient partis, un par un, s'éloignant

 © 1962, *Mercury Press, Inc.*

à pas lents, les yeux brillants et vides comme des miroirs. Il ignorait où ils étaient allés, mais il savait qu'ils étaient morts. La Chose s'était nourrie de leur substance.

Robert Smith baissa les bras et, désespéré, regarda les montagnes. Déjà la faim lui pétrifiait le ventre. Il ne pouvait pas vivre de la savane mais, dans les collines, il risquait de trouver des fruits. Avec le sourire ironique de qui sent approcher la mort mais s'en moque, il reprit sa marche pénible dans l'immense étendue d'herbes ondoyantes.

Il était grand, fort et basané, les épaules larges et les membres minces. Il portait des haillons raides de sueur et de terre cuite par le soleil. Ses cheveux et sa barbe, noire cascade de crasse, lui inondaient les épaules et la poitrine. Seuls ses yeux verts semblaient vivants.

Il marcha pendant des heures, regardant le soleil décliner au-dessus de sa tête, plonger vers les montagnes et peindre les plaines de leurs ombres noires. La sensuelle pénombre du crépuscule emplit le ciel, et avec elle arrivèrent les brises nocturnes de l'été. Des nuages blancs venus de l'ouest se suspendirent au-dessus des pics, où le soleil agonisant les teinta de lavande et d'or. A mesure que l'obscurité tombait, le vent se fit plus froid et plus violent, les nuages gonflés de fureur s'amoncelèrent dans le ciel, et la terre, peureuse, sembla hésiter dans sa course.

Soudain, la nuit fut très noire. Robert Smith poursuivit sa route, cherchant un refuge contre l'orage qui s'annonçait. Il ne l'avait pas encore trouvé quand un éclair partagea le ciel en deux, les nuages s'ouvrirent et un torrent de pluie grisaille l'aveugla. Elle lui martelait les épaules et lui picotait le visage ; étourdi par le choc, il fit un faux pas, tomba à quatre pattes et secoua stupidement la tête. A travers les battements douloureux de son cerveau, qu'il transperçait aussi facilement qu'un couteau coupant dans du beurre, lui parvint un bourdonnement étrange mais familier. Il se laissa rouler sur le dos et serra ses tempes entre ses paumes. Mais le bourdonnement ne fit que s'accentuer...

...Viens à moi. Là où je suis, il ne pleut jamais. Là où je suis, il n'y a que le bonheur. Viens à moi. Je suis la Force et la Bonté. Viens à moi. Viens à moi...

— Non ! » hurla Robert Smith, en se tordant dans la boue. « Je ne veux pas mourir ! »

Lentement, les mots se turent, s'en furent aussi légèrement qu'ils étaient venus, le laissant épuisé et tremblant de terreur. Il se força à se lever et continua d'errer à l'aveuglette à travers l'orage jusqu'au moment où celui-ci, avec un long gémissement, se déplaça vers l'est, l'abandonnant à lui-même. Il fit encore un pas, puis tomba sur le sol.

Pendant son sommeil, Robert Smith rêva.

Il était redevenu enfant. Le printemps était là, et la vie imprégnait

le monde comme une rosée. Il courait dans une rue en donnant de grands coups de pieds dans une vieille boîte de conserve ; il s'arrêtait parfois, tantôt pour caresser un chiot bondissant, tantôt pour grimper sur un tas de sable et contempler les alentours, comme ça, simplement parce qu'il avait envie de voir. Enfin il arriva là où poussaient les lilas. C'était la cour d'une maison — il ne savait pas à qui elle appartenait — et les lilas y poussaient en abondance, comme dans la jungle, comme dans la serre qu'il avait visitée autrefois, si verts et si denses qu'il lui suffisait de se tenir tranquille et personne ne saurait qu'il était là. Il rampa sous le feuillage, en s'enfonçant dans les feuilles et la terre, jusqu'au tronc de l'arbre le plus large ; là, il se coucha sur le dos et contempla avec solennité la grande voûte de branchages verts qui s'étalait à quinze centimètres de son nez. Des quantités de poussières minuscules, éclairées chacune par un mince rayon de soleil, filtraient au travers et lui tatouaient le visage d'un semis de lumière.

Longtemps, dans son rêve, il resta immobile. Il lui suffisait d'être vivant, de tâter le sol de ses mains, de voir le vert des feuilles, de humer le parfum des fleurs. Il lui suffisait de regarder une araignée se déplacer de feuille en feuille, en levant avec soin une patte, puis l'autre, avant de bondir plus loin. Il lui suffisait de respirer la douceur de l'air, de voir sa poitrine de soulever et s'abaisser, palpitant avec la lente et laconique confiance de la vie.

Il y avait de la rosée sur les lilas, et il se surprit en train d'en contempler une goutelette qui oscillait comme un pendentif à l'extrême bord d'un pétale. Elle était légèrement teintée de lavande, et pourtant limpide comme du verre ; elle brillait d'une étrange lueur. Dans son doux renflement, il apercevait son propre reflet, le reflet d'un visage souriant avec la curiosité d'un enfant semblable à n'importe quel autre. Le passé et l'avenir n'étaient rien ; seuls lui et le miroir lavande suspendu au-dessus de sa figure importaient réellement.

Soudain, les feuilles se noircirent, se tordirent, s'envolèrent ; la fleur se changea en cendre et lui tomba dans les yeux. Il s'élança sur une pelouse en flammes, courant parmi les arbres embrasés, protégeant ses yeux contre l'énorme boule de feu blanc qui avait englouti le ciel. Il ne fut plus qu'un homme fuyant et hurlant, essayant tantôt d'oublier, tantôt de trouver de l'eau, essayant de fuir les flammes et le bourdonnement étrange, terrible qui les accompagnait... le hideux bourdonnement qui lui sifflait à l'oreille son message...

Viens à moi. Tu es à moi et je suis à toi. Je suis la Bonté. Je peux t'aider. Viens à moi. Viens à moi...

Dans une affreuse clameur, Robert Smith s'éveilla et se couvrit le visage de ses mains tremblantes. Pendant un long moment, il resta allongé, épiant au travers de ses doigts le ciel nocturne. Puis il se leva et marcha vers les montagnes.

Au bout de deux ou trois heures, il atteignit les premiers contreforts des collines ; il les gravit lentement et descendit dans la petite vallée qui les séparait des suivants. Là il trouva un ruisseau et trois peupliers. Il se lava dans l'eau glacée, gratta la boue qui maculait ses vêtements et s'étendit sur l'herbe entre deux arbres. Comme un enfant, il regarda la brise agiter le feuillage au-dessus de sa tête. Enfin, il s'endormit.

Quand il reprit conscience, la tiédeur du soleil était sur son visage. Il resta un moment sans ouvrir les yeux, tranquillement allongé, savourant les dernières secondes, délicieuses, d'un sommeil sans rêve. Puis, lorsqu'il écarta les paupières avec la somnolente langueur de qui ne veut pas tout voir d'un seul coup, la première chose qu'il aperçut fut une fleur laiteuse de lumière : le soleil, qui se levait dans le ciel nuageux du matin à demi caché par la muraille solide de blanc qui s'étendait des limites de l'horizon, à l'est, jusqu'aux montagnes. Ensuite, il vit un faucon, qui planait très haut dans le ciel, noir comme la nuit sur l'arrière-plan des nuages. Enfin, la troisième chose qu'il distingua, ce fut un visage.

Elle se tenait à trois mètres de lui, appuyée d'une main au tronc rugueux d'un peuplier... mince comme un roseau malgré les lourds vêtements en peau de cerf qu'elle portait. Son visage aussi était mince, en forme d'ovale très fin, et entouré d'une auréole de tresses noires. Elle avait les yeux grands et sombres, comme les nuages qui annoncent la tempête ; ils semblaient luire d'une flamme pourpre. Son nez était aussi joli et parfait que ses mains, mais une cicatrice unique lui tordait singulièrement la bouche, un cicatrice blanche qui serpentait sur sa joue bronzée, lui transperçait les deux lèvres et allait se nicher à la pointe de son menton. On eût dit que quelque grand sculpteur l'avait modelée, puis, mécontent de n'avoir pu atteindre à une perfection totale, avait frappé de son ciseau le beau visage.

Robert Smith tourna la tête et la regarda. Il n'avait pas vu de femme depuis trois ans, et jamais de femme comme celle-là. Ses doigts remuèrent sur l'herbe.

Quand elle le vit éveillé, sa main monta jusqu'à sa gorge. Brusquement, elle courut de l'arbre au sommet de la plus proche colline, à quelque trente mètres de là. Puis elle s'immobilisa, redevenue statue, et soutint sans broncher son regard.

Robert Smith n'était ni bon ni mauvais, car il vivait dans un monde où la morale était morte avec la civilisation. Il ne se débattait, en se levant, avec nul dilemme éthique, il cherchait simplement à résoudre un problème tactique. Pourrait-il attraper la fille ? Avait-elle des amis dans les environs ? Méprisant le danger, il entreprit l'ascension de la colline en soufflant à travers ses narines et en regardant la fille avec des yeux étrangement sensibles.

Elle le laissa approcher, puis elle éclata de rire et dévala en cou-

rant la pente opposée, zigzagant entre les rochers rouges. Trop excité pour réfléchir, Robert Smith s'élança à sa poursuite : ses bras et ses jambes s'agitaient pour lutter contre le vent, ses traits étaient figés dans le masque tragi-comique du désir. Il courait entre les rochers, les évitant de justesse, trébuchant, tombant, se relevant, tombant à nouveau, jusqu'au moment où, tel une marionnette qui se désarticule, il chut à travers l'herbe dans une fosse. Aussitôt, il comprit ce qui lui était arrivé. Les mains tendues comme des griffes, il essaya de saisir le bord de la fosse ; mais il était hors de portée. Il retomba sur ses genoux, sanglotant, honteux de s'être laissé prendre au piège, affolé à l'idée de mourir. Au milieu de son angoisse, un bourdonnement suave naquit. Il clapota sur les rives de son cerveau, telle une vague, croissant avec chaque pulsation, prenant de la puissance, battant les digues de son équilibre mental...

...Viens à moi. Tu ne souffriras pas avec moi. Tu te reposeras, tu dormiras. Là où je suis, il n'y a ni piège, ni mort. Viens à moi. Viens à moi.

Convulsé d'horreur, il hurla. Puis, lentement d'abord, mais ensuite avec une horrible rapidité, il se mit à se tordre rythmiquement, d'une paroi de la fosse à l'autre, à se contorsionner comme un ver de terre surpris par le soleil. Enfin, il s'arrêta. Seuls ses doigts bougeaient encore : ils se crispaient parmi les feuilles, griffaient le sol à une cadence effrénée.

Au-dessus de sa tête, debout au bord de la fosse, quatre hommes le regardaient en frémissant de dégoût ; ils abaissèrent leurs épieux et se touchèrent le front. Agenouillée sur l'autre bord, la fille à la cicatrice trembla une fois et se mit à pleurer...

Quand Robert Smith se réveilla, il avait les mains et les pieds liés, et il était couché sur le dos dans l'obscurité d'une hutte. Celle-ci ne comportait qu'une seule ouverture : un petit trou d'aération percé dans le toit, par lequel un cône de soleil oblique filtrait, qui lui chauffait le torse et embrasait d'or rougeâtre les poils de sa poitrine. Il le regarda pendant un long moment ; on eût dit d'une lune bleue dans le ciel nocturne de la hutte, une lune qui projetait ses rayons magiques sur la terre, sa chair. Il ne savait trop pourquoi, cela lui rappelait un bosquet de lilas, un lieu qui appartenait au passé, un lieu où l'on pouvait se coucher sur le dos et regarder droit devant soi, tout comme il le faisait à présent.

Tout à coup la porte s'ouvrit et une masse gigantesque, de forme humaine, s'y encadra. Le corps qui se détachait sur la clarté du soleil semblait le tronc d'un chêne ; mais la tête n'était pas plus grosse qu'un pamplemousse. L'homme avança, traînant derrière lui une jambe ratatinée, inutile, équilibrant le poids de son corps sur son pied gauche et

les phalanges de sa main droite. De l'autre main, et le regard curieux, il tira la barbe de Robert Smith. Lui était imberbe : sa peau brunie par le soleil était lisse comme de la cire.

Robert Smith avait entendu parler de ces choses. Certains habitants de la cité, qui s'étaient aventurés dans la campagne, parlaient à voix basse de créatures affreuses, sans cheveux et sans poils, au corps couturé de cicatrices et brûlé d'étranges couleurs, qui marchaient comme les hommes et adressaient aux cieux leurs chants. Il n'avait jamais cru à ces contes et il s'était gardé de frayer avec leurs auteurs... des jeunes gens aux yeux trop brillants qui semblaient considérer leurs propres paroles comme une manne. Mais il constatait à présent, avec une terreur croissante, que ces histoires étaient vraies.

L'intrus le saisit par la cheville et, laborieusement, se mit à tirer son corps enchaîné vers la porte, soufffllant à travers ses narines cireuses, clignant des yeux, ses lèvres molles frémissant à chaque effort. Il mit quelques secondes pour le traîner à la lumière du soleil.

En levant la tête, Robert Smith vit qu'il se trouvait dans une sorte de village : vingt huttes environ, toutes identiques, étaient disposées en cercle, orientées vers le centre. Des métiers à tisser de formes grossières, des chevalets à tanner, des fourneaux de pierre autour desquels étaient accroupis des enfants et des femmes jonchaient le terrain qu'elles délimitaient. Au milieu s'élevaient trois colonnes de pierre, entourées d'un cercle de roches. Sur l'espace compris entre ces roches et le piédestal des colonnes poussaient des fleurs, et, sur les trois fûts, on avait gravé avec soin des inscriptions. Ne pouvant les lire, Robert Smith laissa retomber sa tête dans la poussière et jeta sur le ciel d'un bleu limpide un long regard empreint de regret.

Enfin, il entendit dans le village un murmure de voix qui devenait de plus en plus distinct. Jetant un coup d'œil de côté, il vit que deux hommes avaient rejoint son geôlier. Tous deux portaient des vêtements de peau ; ils avaient des cheveux, qui retombaient sur leurs épaules en longues nattes. L'un était grand comme les arbres et mince comme le vent ; une tache noire, de la dimension d'un œil, semblait tatouée sur son front. L'autre était de taille normale, svelte lui aussi, mais non pas maigre comme le premier, et doté par la nature d'une paire d'yeux violets merveilleux... les mêmes que ceux de la fille à la cicatrice.

— « Est-ce un nomade ? » demanda le grand en pinçant les lèvres et en touchant du pied les côtes du prisonnier.

— « Il a une barbe, » répliqua l'autre. « Ce n'est pas un nomade. »

— « Alors, qu'est-ce que c'est ? »

Il avaient l'air perplexe. Accroupis aux côtés de Robert Smith, ils étudiaient ses traits. Dédaigneusement, le captif tourna la tête et regarda les femmes qui faisaient la cuisine.

— « Il a des mains douces pour un nomade, » dit le grand.

— « Ma fille prétend que son âme est possédée du Démon. »

— « Que veut-elle dire ? »

— « Quand on l'a pris, il a hurlé de douleurs ; il s'est évanoui. »

Lorsqu'ils eurent fini d'examiner Robert Smith, les deux hommes se levèrent et s'adressèrent au geôlier :

— « Nomade. Est-ce l'un des tiens ? »

Le geôlier regarda furtivement Robert Smith. Il se frotta les poignets, se lécha les lèvres, mais resta silencieux.

— « Le connais-tu ? » s'enquit le grand.

Le nomade secoua la tête, d'un geste qui n'était ni affirmatif ni négatif, mais qui ressemblait plutôt à l'oscillation d'un fruit sur sa tige.

L'homme aux yeux violets éclata de rire. « Le nomade est idiot. Demandons plutôt au prisonnier lui-même. »

— « Pourquoi ? Il ne peut que mentir. »

Robert Smith contemplait toujours les femmes à leurs fourneaux. Sans bouger, il dit : « Je viens de la ville. »

Il y eut un silence. Puis :

— « De la ville en ruines ? »

— « Oui. »

— « Pourquoi es-tu venu ? » L'homme aux yeux mauves fronça sauvagement les sourcils. « Pour violer nos femmes ? »

— « J'ai été chassé. »

— « Par qui ? »

Robert Smith se tourna paresseusement vers ceux qui l'avaient capturé et leur adressa un sourire laconique. « Je l'ignore. Par quelque chose. »

Les deux hommes se regardèrent, solennels et curieux.

— « Il est fou, » dit le grand. « Qu'allons-nous faire ? »

— « Je ne sais pas, » dit l'autre. « Mieux vaut demander au Révérend. »

— « Cela nous oblige à attendre longtemps. »

— « Oui, Joseph, mais il ne faut pas agir sans réflexion. »

De nouveau, le plus grand des deux adressa la parole à Robert Smith.

— « Connais-tu la vraie Foi ? La Parole du Sauveur est-elle répandue dans la ville ? »

Depuis le début, Robert Smith s'efforçait d'adopter un air calme et dédaigneux. A la ville, seul un froid mépris pouvait assurer à un prisonnier la vie sauve. En trente ans d'existence, Rober‹ Smith, par des manifestations de hauteur calculée, avait échappé par trois fois à la torture. Mais, à présent, enchaîné dans ce village étrange, il se sentait envahi par le doute. Il ne comprenait pas ces hommes. Leurs paroles ne signifiaient rien pour lui.

— « Allons, » fit le plus petit des deux. « Porte témoignage pour ta foi. »

— « Es-tu chrétien ? » s'enquit l'autre en lui souriant avec douceur, cette fois.

Robert Smith, déconcerté par ces questions posées sur un ton aimable mais dépourvues de toute signification, ne put que hausser les épaules et retourner leur sourire à ses interlocuteurs.

— « Oui, » dit l'homme aux yeux violets. « Nous ferions mieux d'attendre le Révérend. »

— « Qu'en penses-tu ? Est-il réellement ignorant ? Ou s'efforce-t-il de dissimuler ses vices bestiaux derrière... derrière un écran d'innocence ? » Celui qui venait de parler sourit, fier de sa métaphore.

— « Le Révérend saura. »

Ils s'éloignèrent ensemble. Dès qu'ils furent partis, le geôlier, qui jouait, accroupi dans la poussière, avec une poignée d'herbe séchée, se leva. Avec des grognements féroces, il traîna Robert Smith dans la hutte et ferma la porte.

Pendant plusieurs heures le prisonnier resta immobile. Tantôt, il réfléchissait aux étranges questions qui lui avaient été posées, tantôt il contemplait, sans penser à rien, la lune bleue du trou d'aération au-dessus de sa tête, tantôt encore il somnolait. La faim lui tordait le ventre mais il savait qu'on ne le laisserait pas mourir ainsi. A l'heure où le bleu de la lune tournait au cobalt, où le soleil couchant fendillait d'écarlate le mur opposé de la hutte, son geôlier entra, apportant une écuelle de gruau. La fille le suivait, presque livide de peur. Elle fit signe au nomade de partir, prit l'écuelle et la porta aux lèvres de Robert Smith. Son repas terminé, il se laissa rouler sur le flanc et feignit d'ignorer sa présence. Mais, tout à coup, elle parla :

— « Comment t'appelles-tu ? »

— « Robert Smith. »

— « Les autres disent que tu viens de la ville. »

Il répondit par un grognement.

« Je t'en prie, parle-moi. »

Il la regarda :

— « Pourquoi ? »

— « Je croyais que tu me demanderais pourquoi je suis venue. »

— « Pourquoi es-tu venue ? » Il parlait avec indifférence, singeant sans émotion les paroles de la fille.

— « Pour t'aider. Tu as voulu me faire du mal, alors à présent je dois t'aider. »

— « Quoi ? » Cette fois, sa curiosité était éveillée.

— « C'est ainsi. Il faut que je t'enseigne la vraie foi. »

— « Veux-tu réellement m'aider ? » Il parlait avec précaution.

— « Oui. »

— « M'aiderais-tu à fuir ? »

— « Oh ! non. Tu essaierais encore de me faire du mal. »

— « Certainement pas, » dit-il en se léchant les lèvres. « Certainement pas. Je veux seulement me sauver. »

— « Ce n'est pas de cette façon-là que je peux t'aider. Moi, je te parlerai de Dieu. »

— « Qui est-ce ? »

— « Dieu est ton père. »

— « Oh ! »

— « Et c'est aussi le mien. »

Robert Smith soupira et se laissa retomber dans la poussière.

« Je t'en prie, » dit-elle, « écoute ce que te dira mon peuple. » Elle se leva, alla vers la porte et appela le nomade. Celui-ci traîna Robert Smith dehors. La fille s'assit à côté de lui.

« Regarde. »

Tous les hommes du village, au nombre de trente à peu près, s'étaient réunis autour du petit mur qui encerclait les trois colonnes de pierre. Ils tombèrent à genoux et se croisèrent les mains. Pendant quelque temps, rien ne se passa. Puis un homme d'une cinquantaine d'années, assez insignifiant dans la vague lueur du crépuscule, sortit de derrière une hutte. Dans sa longue tunique brune, il se dirigea vers le mur, l'enjamba solennellement et leva la main droite à la hauteur de son front. Ensuite, il alla s'agenouiller successivement devant chacune des trois colonnes, en marmonnant à voix basse d'étranges paroles.

— « C'est beau, n'est-ce pas ? » dit la fille en se touchant le front, elle aussi.

— « Je ne comprends pas, » répliqua Robert Smith. « Qu'est-ce qu'ils font ? »

— « Regarde. »

L'homme en tunique brune s'était retourné. Face aux hommes du village, il se toucha le front ; tous se levèrent et chacun toucha le front de celui qui se trouvait à sa droite. Puis ils se mirent à psalmodier en chœur.

— « Je crois à mon très saint Père, qui m'a fait comme Il a fait les fleurs.

» Et je crois au très saint Fils de mon très saint Père, Joseph Christ, qui naquit d'une fleur, qui subit la torture du feu pendant deux cents ans, qui mourut dans le Grand Incendie, qui retourna chez son très saint Père dans le bleu des cieux, d'où Il me regarde vivre au milieu des fleurs.

» Et je crois à la très sainte Fleur, à la très sainte Fleur de l'Eglise chrétienne, et je crois au pardon des péchés, à la transcendance du corps, ainsi qu'à la vie éternelle. »

L'hymne terminé, tous tombèrent à genoux et inclinèrent la tête... tous sauf l'homme en tunique brune qui, se baissant, cueillit une poi-

gnée de fleurs. Longeant le mur, il plaça un pétale dans les cheveux de chaque membre de l'assistance, en continuant de marmonner à voix basse. Sa tournée achevée, il prit trois fleurs et les posa à la base de chaque colonne. Puis il se retourna et se toucha le front ; tous se levèrent et chacun toucha le front de celui qui se trouvait à sa droite. Alors, l'hymne recommença.

— « Je crois à mon très saint Père... »

— « Ça, ils l'ont déjà fait, » dit Robert Smith que cette cérémonie rendait perplexe.

— « Chut ! » fit la fille. « Ils doivent chanter l'hymne par trois fois. »

— « Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

— « Cela veut tout dire, » murmura la fille. « Ces paroles sont les plus belles que l'homme ait jamais prononcées. Les sages les scandent depuis des milliers d'années, ils les scandaient déjà avant les grands incendies, et elles sont encore beaucoup plus anciennes. »

Robert Smith se lécha une fois de plus les lèvres. « Mais que signifient-elles ? Pourquoi ne les ai-je jamais entendues ? Qui est ce père et... »

— « Le très saint Père et le très saint Fils et la très sainte Fleur... ils sont Dieu. » Les yeux violets de la fille luisaient dans les derniers rayons du soleil. « Ecoute et regarde. C'est tout ce qu'on te demande. »



Le lendemain matin, après un second repas de gruau, Robert Smith reçut la visite des deux hommes qui l'avaient questionné. La fille les accompagnait, toujours timide et peureuse.

— « Robert Smith, » dit le plus grand, « as-tu bien réfléchi cette nuit ? »

Sans se compromettre, il répondit par un grognement. Pendant la nuit, ses liens lui avaient profondément entaillé la chair des chevilles et des poignets. Il était raide de douleur et de froid.

— « Tu nous as dit que tu ne savais rien de Dieu. Pourtant, il paraît que tu es possédé du Démon. Comment est-ce possible ? »

— « Je n'en sais rien. »

— « Ceux qui t'ont fait prisonnier disent que dans la fosse tu te tordais de douleur, que la folie faisait écumer ta bouche et que tes yeux brûlaient de la lueur des grands incendies. »

Pendant un long moment, Robert Smith regarda fixement ses bourreaux. Quand il parla, sa voix tremblait.

— « Qu'est-ce que ce démon ? A quoi ressemble-t-il ? »

— « Il est la source de tous les péchés humains, le destructeur de la vie. »

— « Est-ce qu'il parle... est-ce qu'il parle aux hommes ? »

— « Il tente tous les hommes. »

— « Les appelle-t-il à lui ? »

— « Oui, oui, bien sûr. Le Démon est le grand tentateur. »

— « Et si les hommes vont à lui, est-ce qu'il leur fait du mal ? Est-ce qu'il les tue ? »

— « Oui, oui. C'est exactement cela. » Le plus grand de ses deux interlocuteurs parlait avec une sombre certitude. « Le démon te détruira. »

— « Mais comment le combattre ? »

La fille, soudain, se précipita. « Au lieu d'aller vers lui, il faut aller vers Dieu ! Si tu as la foi, tu seras sauvé ! »

— « Mais qui est ce Dieu ? »

— « C'est le très saint Père et le très saint Fils et la très sainte Fleur. C'est le Salut. »

— « Peut-il me sauver du démon ? »

— « Oui. Il peut sauver tous les hommes, même toi. »

— « Alors il faut que j'aille à lui. »

— « Oui, » cria la fille. « Il faut que tu ailles dans la Lumière de Dieu ! »

— « Pas si vite, » dit l'homme aux yeux violets, qui semblait être le père de la fille. « Nous ne pouvons rien faire avant le retour du Révérend. »

— « Mais, père, ne vois-tu pas qu'il désire le Salut ? Ne pouvons-nous lui apprendre à prier avec nous ? »

— « Elle a raison, » déclara l'autre homme. « Je crois qu'il faut agir d'une façon ou d'une autre. Le Révérend ne sera pas de retour avant une semaine au moins ; et ça ne peut pas faire de mal à ce type que de le conduire à Dieu. »

— « Peut-être pas. Mais n'oublie pas non plus qu'il a essayé de violer mon enfant. Qui sait si ce n'est pas un nomade ? Ce serait un grand péché que de permettre à un nomade de prier Dieu. »

— « Je veux simplement qu'il sache, » dit la fille. « Nous ne le laisserons ni prier avec nous ni se promener librement dans le village. Mais nous pouvons lui enseigner la vraie foi ! D'ailleurs... »

— « Silence, » fit le plus grand des deux hommes. Il se tourna vers Robert Smith. « Es-tu vraiment possédé du démon ? »

Robert Smith avala péniblement sa salive. Il ne comprenait pas ces gens, il ne les aimait pas non plus. Mais apparemment ils savaient ce qu'était la Chose ; et ils semblaient croire qu'ils pourraient le sauver.

— « Oui, » dit-il. « Le démon me parle ; et, à la ville, j'ai vu tous mes amis détruits par lui. »

— « Oh ! » cria la fille. Et, comme les deux autres, elle se toucha le front.

— « Désires-tu vraiment renoncer au Démon ? »

— « Oui, oui, bien sûr. »

— « Et désires-tu à la place embrasser le christianisme ? Désires-tu entrer dans le royaume de Dieu ? »

Un instant, Robert Smith hésita. Peut-être Dieu ne valait-il pas mieux que le démon ; peut-être était-ce un piège. Puis il se rappela le regard qu'il avait vu dans les yeux de ses amis quand ils avaient cédé tranquillement à la Chose. Et il se dit qu'il n'avait pas le choix.

— « Oui, je désire faire tout cela. »

— « Parfait, » déclara le plus grand des deux hommes. « Il paraît sincère. Mais il ne sait rien. Il faudrait tout lui apprendre, comme à un enfant. »

— « Oui, » s'écria la fille, avec une lueur d'excitation dans ses yeux violets, « oui, comme à un enfant. »

Les jours qui suivirent furent pleins de monotonie et de frustration pour Robert Smith. Ayant vécu toute sa vie dans la cité en ruines, il était fasciné par la beauté de la campagne ; il mourait d'envie d'aller courir dans les prés, d'escalader les pentes des montagnes, au milieu des pins, de chasser avec les hommes du village. Mais il était étroitement surveillé. La nuit, on lui liait pieds et mains, on l'enfermait dans la hutte. Le matin, on lui apportait sa nourriture. Puis le nomade lui détachait les pieds et le conduisait au sommet d'une colline, à une cinquantaine de mètres du village ; là, il devait écouter, immobile, le bavardage incessant de la fille. Elle ne parlait que par énigmes et ne lui apprenait rien.

— « Le Démon t'a-t-il parlé ? » demandait-elle par exemple, l'air anxieux.

— « Non, » répondait-il en fixant son regard sur les vertes ondulations des prés. « Non, il ne m'a plus parlé depuis la fosse. »

Alors elle riait, et battait des mains.

Pendant une journée entière, ils parlèrent de Dieu.

— « Il est ton Père, » dit-elle. « Il est mon Père, et ton Père et le Père de tous les hommes. Il est le Père du monde, car il a tout fait à partir de rien. Et il nous a donné les fleurs. Elles sont notre réconfort et notre protection. »

— « Comment aurait-il pu faire tout ça ? »

— « Dieu est parfait. Il sait tout. Il est partout. Il peut tout. »

— « Mais pourquoi ne le voyons-nous pas ? »

— « Nous pouvons le voir ! » s'écria-t-elle. « Nous le devons ! Si tu lui ouvres ton cœur, tu verras Sa divine bonté et Sa pitié. »

Mais Robert Smith n'arrivait pas à voir Dieu. Assis sur la colline, les yeux fixés sur la terre ou sur le ciel, il essayait de toutes ses forces de voir le Père divin. Il distinguait l'herbe verte de l'été, qui ondulait en vagues innombrables vers l'horizon ; il apercevait une rivière, qui serpentait dans sa beauté fortuite, qui formait des étangs et des lacs

au bord desquels poussaient des arbres et chantaient des oiseaux ; il discernait avec netteté les couleurs des grandes montagnes dont les cimes pourpres, même sous le soleil de l'été, se masquaient à demi derrière un écran de nuages lointains. Mais il n'arrivait pas à voir Dieu, quoiqu'il y consacrât tous ses efforts.

Ils passèrent plusieurs jours sur la colline, à parler de Joseph Christ et de la sainte Fleur, à parler du péché (notion qu'il ne comprenait pas), ou simplement à se raconter des souvenirs d'enfance. Un jour, il lui narra l'histoire des lilas.

— « Mais c'est merveilleux ! » dit-elle. « Et c'est aussi une preuve ! Même toi, Robert, toi qui n'as jamais rien su de Dieu... tu as pu Le voir quand tu étais un enfant innocent. »

— « Non, j'aimais les fleurs, voilà tout. J'aimais les lilas. J'aurais pu rester des heures entières couché sous un buisson de lilas, en oubliant tout le reste. »

— « Mais cela te rendait heureux ? »

— « Oui. »

— « Alors tu devais savoir, dans le secret de ton cœur, que Dieu t'avait donné ces lilas. »

Il lui sourit. La cicatrice qui lui tailladait la bouche ne le gênait plus comme autrefois. Et ses yeux avaient la couleur du lilas... ils étaient juste un peu plus foncés, comme après le coucher du soleil.

— « Tu as peut-être raison, » dit-il.

Elle rit. « Je connais un endroit où il y a des lilas. Là-bas, près de la rivière. »

— « C'est vrai ? »

— « Oui. Mais ils ne sont pas encore en fleurs. »

— « Si nous y allions ? Je voudrais tant les voir. »

Elle secoua la tête. « Non, Robert. Le Révérend ne serait pas content. »

— « Qui est-ce donc que ce Révérend ? »

Tout à coup, elle devint très grave. « C'est le représentant de Dieu parmi les hommes. Il nous enseigne les hymnes, il nous aide à trouver la vraie foi. C'est un homme très sage et très bon. »

— « Pourquoi n'est-il pas au village ? »

— « Il est parti avec dix hommes vers le nord, il y a un mois, pour chercher des nomades et d'autres espèces de fleurs. »

Robert Smith plissa le front.

« Les nomades nous servent d'esclaves. Mais les nouvelles fleurs... les nouvelles fleurs embelliront nos existences misérables. »

Un moment ils restèrent silencieux. Puis, tout animée, elle le regarda.

« Quand le Révérend sera de retour, je suis sûre qu'il te laissera prier avec nous ! Alors tu seras semblable aux autres ! »

— « Serais-je libre de m'en aller ? »

— « Oui. Mais... mais tu ne désireras plus partir. » Tristement, elle détourna la tête et fixa son regard sur la rivière. Puis elle s'appuya sur les coudes et s'adossa au flanc de la colline. « Peut-être pourrons-nous bientôt aller voir les lilas. Ça te plairait ? »

— « Oui, » répondit-il en souriant.

Le lendemain, à peine arrivés au lieu de leur rendez-vous, elle se mit à discuter à voix basse avec le nomade. D'abord, il parut ne rien comprendre à ce qu'elle lui disait mais, bientôt, il hocha la tête, s'assit sur l'herbe et se mit à chercher des cailloux.

— « Viens, » dit-elle, en se tournant vers Robert Smith. « Nous pouvons aller voir les lilas. Le nomade ne dira rien. »

Pour la première fois depuis plusieurs semaines, Robert Smith se sentit libre. Il se leva et regarda la fille ; puis il lui sourit avec douceur. Ensemble ils dévalèrent la pente opposée de la colline jusqu'au petit ruisseau qui serpentait là ; ensemble ils coururent le long de la rive, parfois s'arrêtant pour reprendre haleine, parfois trébuchant dans l'herbe. Ils riaient de leur maladresse, elle dans sa veste de peau, lui les mains liées derrière le dos. La rivière formait un coude et, de l'autre côté, s'élevait une véritable muraille de lilas, une muraille si épaisse et si haute qu'elle cachait les montagnes, si large qu'on eût dit les remparts d'une forteresse.

— « C'est une forêt, » s'écria-t-il. « Une forêt de lilas ! »

— « Oui, » dit-elle en riant de cette explosion de joie puérile. « Ça te plaît ? »

— « Oh ! oui. Mais où sont les fleurs ? »

— « Il n'y en a pas encore. Mais ça ne va pas tarder. Regarde les bourgeons. »

Se rapprochant, il vit mille pointes mauves qui jaillissaient de la muraille verte ; là où la lumière du soleil les touchait, elles luisaient comme des yeux minuscules. Il courut vers elles et les huma avec avidité.

— « Détache-moi les mains, » supplia-t-il.

La fille hésita.

« Je t'en prie ! »

— « Alors promets-moi de ne pas te sauver. »

« Je le jure, » cria-t-il en lui tournant le dos pour qu'elle pût le délier.

— « Non, » fit-elle en souriant. « Tu dois le promettre avec une fleur. »

— « Oui, » dit-il, « avec une fleur. »

Elle courut vers la rive et trouva une petite fleur jaune qu'elle cueillit avec précaution et lui rapporta.

— « Garde-la dans ta bouche le temps de ton serment, puis avale-la. » Elle la lui posa sur la langue.

Son esprit avait déjà fui dans le passé, dans le monde vert de lilas, de rues, de chiots bondissants, dans le monde de son enfance. Redevenu petit garçon, il courait sur le trottoir avec ses amis, il luttait avec eux sur les pelouses vertes. Il y avait quelque chose dans sa bouche. Il voyait sa mère, un plat de crêpes à la main, et, un instant, il crut que c'était une crêpe qu'il avait dans la bouche. Mais c'était plus petit et ça n'avait pas le même goût. Presque sans saveur, c'était léger et plat sur sa langue... Soudain, pendant un moment très bref, il lui sembla qu'il savait où il était et ce qu'il avait dans la bouche. Tout était sombre autour de lui ; il ne voyait que la lueur de bougies lointaines, ses propres mains croisées, et le visage d'un homme en longue tunique... en longue tunique... et quand donc Robert Smith avait-il vu un homme ainsi vêtu ? Une fois, il y avait très longtemps, et puis aussi la semaine précédente...

« Tu me le jures ? »

Son rêve éclata en mille fragments, se fondit dans le temps. Il était debout près d'un ruisseau avec une fille, et dans sa bouche il y avait une fleur.

— « Oui, » murmura-t-il, « je le jure. Je jure de ne pas me sauver... »

Puis il avala la fleur, le plus rapidement possible, pour ne pas en sentir le goût. La fille passa derrière lui et détacha les cordes qui lui liaient les mains. Dès que celles-ci furent libres, il plia et déplia les poignets.

— « Viens, » dit-elle. Et elle le conduisit dans la forêt de lilas. Il la suivit lentement, à demi conscient du monde dans lequel il se trouvait. Son esprit entamait à nouveau sa glissade dans le passé, s'efforçant de reconstruire l'image fragmentaire qu'il avait vue, de retrouver ce qui lui semblait à présent terriblement important.

Ils s'assirent dans une clairière. Elle cueillit une fleur et s'en caressa les lèvres ; mais lui ne faisait rien.

— « Pourquoi restes-tu si calme ? » demanda-t-elle, les yeux brusquement agrandis par la peur.

— « Je crois, » dit-il avec lenteur, « je crois me souvenir que j'ai... que j'ai prié Dieu, avant... quand j'étais très jeune... »

— « Quand tu étais jeune ? A la ville ? »

— « Oui... »

— « Oh ! Mais... mais comment le sais-tu ? »

— « Je me suis rappelé... quelque chose... quand tu m'as fait promettre avec la fleur. »

Elle ne dit rien, mais la douceur de son sourire était une question.

« Il faisait noir. Il y avait un homme vêtu d'une longue tunique. Mais... mais des bougies remplaçaient les fleurs. »

— « Des bougies ! Mais les bougies brûlent ! Les bougies ont une flamme ! »

— « Oui, pourtant... »

— « Et la flamme, c'est le Grand Incendie ! Ce n'était pas Dieu que tu priais ! C'était... c'était le Démon ! Tu te vouais au feu éternel ! Tu... »

— « Tais-toi ! » cria-t-il, furieux pour la première fois. « Je me fiche de ce que tu penses ! Je me fiche de ce que tu dis ! C'était... c'était bien. Les bougies étaient bonnes. »

— « Arrête de parler comme un nomade ! On dirait... on dirait que tu sais déjà ce que c'est que la religion. Et pourtant, c'est moi qui te l'apprends ! » Ses mains tremblaient. Elle se pencha en avant et lui toucha le front ; puis le sien : « Tu dois être patient, » dit-elle. « Tu dois croire ce que je te dis. »

— « Pourquoi ? Parce que c'est toi qui me le dis ? Ou parce que c'est vrai ? Peut-être qu'il n'y a rien de vrai. » Il se laissa rouler sur le dos et se prit les tempes entre les mains. « Pourquoi, pourquoi, pourquoi ? »

Soudain le bourdonnement naquit, pénétra dans son cerveau comme toujours quand il était anxieux, multipliant son angoisse jusqu'à la démence, l'obligeant à se tordre sur le sol...

...Viens à moi. Là où je suis, il n'y a pas de « pourquoi ». Là où je suis, il n'y a que le repos et la paix. Viens à moi. Viens à moi...

Ses contorsions durèrent jusqu'au moment où la Chose le quitta. Quand il ouvrit les yeux, la fille pleurait.

— « C'est le Démon ! Tu n'es qu'une créature du Démon ! »

D'un bond il se leva et se jeta sur elle. Elle lutta pour lui échapper, mais il la tenait solidement et sa bouche se referma sur la sienne. Alors, avec la force qu'inspire la terreur, elle le repoussa et se précipita au milieu des arbres.

— « Reviens ! » cria-t-il. « Reviens ! Je ne te ferai pas de mal ! Je ne te ferai pas de mal... »

Il s'élança à sa poursuite, déchirant ses vêtements aux branches qui semblaient vouloir le retenir. Puis il surgit dans le soleil, et il la vit qui courait le long de la rivière, très loin de lui déjà.

« Reviens ! » cria-t-il. « Je t'aime ! Je ne te ferai pas de mal ! »

Il courut dans sa direction, la suivit de long de la rivière et jusqu'au sommet de la colline, où il la trouva recroquevillée près du corps accroupi du nomade.

— « Tue-le, » murmura-t-elle, « tue-le... »

Comme elle dévalait la pente, vers le village, le nomade leva maladroitement son épieu et pouffa. Un moment, il hésita, puis il lança son arme qui siffla à l'oreille de Robert Smith ; celui-ci l'évita d'un bond et poursuivit sa course folle. Sur le terrain que délimitaient les huttes, il trouva la fille, debout, dans une attitude fière, près de son

père. En un instant, Robert Smith fut jeté à terre par trois jeunes gens du village.

Un épieu restait suspendu au-dessus de sa tête. Submergé par la peur, il n'entendait que très vaguement la voix du père de la fille.

— « Robert Smith ! Tu as péché encore une fois ! Tu t'es jeté sur l'enfant innocente qui essayait de t'aider ! Le Révérend est de retour, et il sera ton juge. »

On le releva. Tremblant, il vit devant ses yeux le visage buriné, léonin de l'homme qu'ils appelaient le Révérend, un homme de près de deux mètres de haut, qui le regardait avec une confiance en soi effrayante.

— « Tu as péché aux pieds mêmes de Dieu, » chuchota le Révérend. « Il faut que tu te repentes du mal qu'il y a dans ton âme. Tu souffriras sept fois les tortures de la mort... »

— « Non ! » hurla Robert Smith en tombant à genoux et en se roulant, toute honte bue, dans la poussière. « Je ne lui ai pas fait de mal ! Je ne voulais pas lui faire de mal... »

La peur lui embrumait les yeux. Et, soudain, il sentit la Chose lui effleurer le cerveau, s'arrêter un instant, puis renverser les barrages, violemment...

...Viens à moi. Tu dois venir à moi. Vous devez tous venir à moi, car je suis Dieu. Je suis Dieu. Viens à moi...

Lorsque la Chose se fut éloignée, Robert Smith releva son visage inondé de larmes, maculé de poussière et regarda ses bourreaux. Ils se tenaient immobiles comme des statues, prisonniers eux aussi, silencieux et figés. Leurs yeux étaient bizarrement vides, comme des prunelles d'aveugles, comme d'étranges pierres grises...

— « Vous êtes morts ! » cria Robert Smith. « La Chose vous a tués. Elle vous a tués ! »

— « Silence ! » vociféra le Révérend, en rejetant majestueusement la tête en arrière. « C'est notre Dieu qui nous appelle. » Il se tut, leva les yeux vers le ciel. « Suis-moi, mon peuple, » dit-il, « viens avec moi auprès de ton Dieu. » Il se détourna, et toute la population du village l'imita. Lentement, la main gauche levée à hauteur de la tête, il marcha vers l'est ; et tous, comme une armée de morts, le suivirent.

— « Arrêtez ! » cria Robert Smith, les yeux agrandis d'horreur. « La Chose veut vous tuer ! Arrêtez ! »

Ils ne l'entendirent pas. Ils étaient perdus dans Sa puissance.



— « Aidez-moi, » supplia Robert Smith en se tournant vers les cinq ou six nomades qui le regardaient. « Aidez-moi à les sauver ! »

L'un des nomades pouffa et brandit son épieu. « Tue-le, » dit un autre.

Robert Smith pivota sur ses talons et s'enfuit. Les nomades s'élancèrent à sa poursuite, en sifflant entre leurs dents, d'une démarche lourde et saccadée. Un épieu, des pierres volèrent au-dessus de la tête du fugitif. A chaque pas, il augmentait la distance qui le séparait de ses lents ennemis, mais il n'avait pas encore rejoint l'armée des villageois quand il sentit une violente douleur exploser dans son bras gauche. Il trébucha, puis reprit sa course.

Derrière lui, les nomades s'arrêtèrent. En jetant un coup d'œil en arrière, il vit l'un d'eux ramasser dans la poussière un épieu dont la pointe de pierre grossière luisait, écarlate, dans le soleil.

Robert Smith avançait en vacillant. Très vaguement, il se rendit compte que les deux hommes l'avaient pris sous les aisselles et l'aidaient à marcher. Puis, comme l'obscurité agitait devant ses yeux un voile grisâtre, il sentit qu'on le soulevait à bras-le-corps et qu'on le portait...

Il s'éveilla à la clarté des étoiles. Elles oscillaient dans le ciel nocturne avec chaque pulsatiton de sa douleur, elles dansaient le ballet chaotique et dément de sa propre mort. Soudain une silhouette les masqua, et il vit que la jeune fille était agenouillée à côté de lui, la jeune fille qui en lui aimait l'enfant et haïssait l'homme, la jeune fille dont les yeux, ternis, ne brillaient plus de cette lueur violette.

— « Robert Smith, » dit-elle, « nous sommes arrivés aux Portes du Ciel. Quand le soleil se lèvera, nous irons à Dieu. Es-tu prêt ? T'es-tu repenti ? » Elle parlait d'un ton monocorde, indifférent, telle une machine.

— « Aide-moi, » murmura-t-il, « je me meurs... »

— « Dieu t'aidera, » dit-elle, « si tu te repens. » Puis elle disparut, et il ne vit plus que les étoiles, tournoyant dans le ciel noir.

Quand il se réveilla pour la seconde fois, le soleil était chaud sur son visage, et il était seul. Les autres l'avaient quitté pour marcher vers la mort. Il ne souffrait plus, mais toute la partie supérieure de son corps était paralysée, insensible. Avec effort, il se hissa sur les genoux et constata qu'il se trouvait sur une colline, non loin de la cité en ruines. A cinq ou six mètres de lui, deux énormes rocs formaient le portail d'une caverne... une caverne creusée par la main de l'homme, et dont les profondeurs émettaient une étrange lumière. Aussitôt, il sut qu'il était arrivé aux portes du ciel... devant la tanière de l'être qui le tourmentait ; et, au moment même où il en prenait conscience, la Chose entra sans difficultés dans son esprit. Il n'avait plus la force de se battre, il n'avait plus la force de lutter contre Ses ordres, qui lui parvenaient dans un bourdonnement...

...A présent, tu dois venir à moi. A présent, tu dois me rejoindre...

La Chose s'empara de sa volonté, le força à marcher vers la caverne, le dirigea tout au long d'un interminable couloir, ouvrit devant lui des portes de plomb qui luisaient d'un éclat terne et qu'Elle refermait derrière lui, le poussant implacablement vers les profondeurs de son repaire. Enfin Robert Smith arriva devant la plus grande de ces portes, haute de près de dix mètres : elle glissa sur ses gonds avec la lente solennité de la mort, révélant une pièce qui n'avait pas de limites visibles, une pièce qui s'étendait à perte de vue.

Malgré sa léthargie, Robert Smith sut alors ce qu'était la *Chose*. Elle n'avait rien ni des créatures qui hantaient ses cauchemars ni du Démon des Chrétiens. Elle était moins mystérieuse, et cependant beaucoup plus terrible... Elle était l'homme, mais elle était aussi plus que l'homme.

Sans réfléchir, indifférent à tout, Robert Smith s'avança. La Chose lui avait préparé une chaise et il s'y assit. Des milliers d'autres sièges meublaient la pièce et, sur chacun, était assis un homme, une femme ou un enfant, ratatiné, grisâtre, à moitié dissimulé par le réseau de fils et de tuyaux qui les rattachaient les uns aux autres. Leurs esprits étaient joints, soudés ensemble par cette même science ingénieuse qui avait presque détruit l'humanité avec ses bombes embrasées. Chaque prisonnier était un neurone, et chaque fil un synapse...

Robert Smith sentit vaguement mille petites aiguilles lui percer le front et lui vriller le crâne. Mais avant que la Chose le consomme, le digère en accord avec ses impénétrables desseins, il eut le temps de crier un mot...

Traduit par Elisabeth Gille.
Titre original : When lilacs last in the dooryard bloomed.

ENVOIS DE MANUSCRITS

En raison de l'abondance des manuscrits français que nous recevons et du nombre de nouvelles retenues pour les numéros à venir, nous prions les auteurs de *bien vouloir s'abstenir désormais, et jusqu'à nouvel ordre,* de nous en adresser.

Nous nous excusons à l'avance de ne pouvoir répondre à ceux qui ne tiendraient pas compte de cette recommandation.

Rappelons également que les manuscrits non retenus ne sont pas rendus, sauf s'ils ont été accompagnés de timbres.

JOANNA RUSS

Emily chérie

Dans le thème de son récit (thème battu en brèche par des légions d'auteurs de bas étage), Joanna Russ voit plus qu'un simple prétexte à étaler des terreurs à bon marché : elle y voit la possibilité d'évoquer l'infini de l'amour, au long de l'infini du temps. Ce qui est remarquable, c'est qu'elle nous le fasse sentir aussi. Réaliste dans son atmosphère et son cadre (le San Francisco des années 1880), cette histoire de la nuit qui fait vivre et du soleil qui tue, et d'une passion qui brûle comme de la glace, est superbement écrite. Elle deviendra, nous le prédisons, un classique.

SAN FRANCISCO, 188...

Comme le temps me dure de revoir enfin ma chère Emily, maintenant qu'elle est devenue une vraie dame ! Je suis pourtant bien sûr que j'aurai peine à la reconnaître. Je sais qu'elle n'en tirera nul orgueil (comme si pareille chose était possible) mais qu'elle se souviendra de ses amis et saura être indulgente pour son cher Will qui voit toujours en elle la fillette d'autrefois, et qui ne peut oublier la douce influence de cette petite fille dans la vieille maison. Il n'est pas de jour que je ne parle de vous à votre père, ma chérie, et le temps lui semble aussi long qu'à moi. Songez donc : C'est une dame qui va se retrouver au milieu de nous tous ! Mais je sais bien, moi, que vous êtes comme avant...



Emily rentra chez elle au mois d'avril, accompagnée de Charlotte, son amie intime. Inséparables au collège, elles n'échangèrent cependant que de rares paroles au cours du voyage. Emily lisait les vers de Mr. Emerson, tandis que Charlotte suivait le paysage à l'aide de petites jumelles de théâtre. A un moment donné elle exprima son désir d'apercevoir des « sauvages ».

— « Absurde, » lui répond Emily sans hésiter.

— « Si nous étions enlevées, » insiste Charlotte, « je ne pense pas que tu aurais le temps de protester. »

© 1962, *Mercury Press, Inc.*

— « Parfaitement absurde, » répète Emily en portant une main à son col de dentelle. Elle abandonne Mr. Emerson pour arrêter sur son amie un regard qui la déconcerte. Emily réagissait toujours ainsi, en jeune personne imbue de morale et de bienséance.

« Le coup d'œil puritain, » reprend Charlotte non sans un peu d'aigreur dans la voix. Et elle replie ses jumelles.

« J'aimerais être enlevée, » hasarde-t-elle. « Mais moi je n'ai aucun fiancé en vue, ce qui rendrait la chose délicate. »

— « Il ne faut pas rire de ces choses-là. » Ce disant, elle laisse tomber le recueil de poèmes sur ses genoux. Elle regarde sans les voir les jumelles de théâtre.

« Pourquoi se ferment-elles ? » Elle a un tel ton pour dire ces mots, que son amie semble éberluée :

— « Pardon ? »

— « Oh ! rien. Tu es bien meilleure que moi. »

— « Tiens, regarde ! » insiste gentiment Charlotte en lui mettant de force les jumelles entre les mains.

— « Des sauvages ? »

Charlotte fait oui de la tête, et son amie appuie sur le ressort qui permet d'ouvrir les jumelles. Moins d'une seconde plus tard elle les laisse choir sur ses genoux, sur le livre de Mr. Emerson. Un de ses doigts est coupé. L'autre porte une meurtrissure bleuâtre.

— « Elles m'ont blessée, » murmure-t-elle sans marquer la moindre émotion. Tandis que Charlotte récupère prestement ses jumelles, elle regarde avec un curieux mélange de tristesse et d'apathie le sang qui coule de sa petite blessure, et dont une goutte vient de tomber comme un témoignage de passion insolite sur la reliure des œuvres de Mr. Emerson. Puis, à la grande surprise de son amie (et de la sienne) elle se met à pleurer — sans bruit et sans la moindre raison.



Il se réveille lentement, dans une brume de pensées confuses où surnage le vague souvenir de s'être endormi sur quelque chose de moelleux. Il se sent faible, pitoyable, terrassé sur cette couche où le retiennent comme des cercles d'acier. Et voici que sa mémoire ajoute une nausée à son désarroi : à mesure que la lucidité lui revient ses souvenirs se font de plus en plus précis, de plus en plus scabreux. Ils semblent se matérialiser autour de ses mains nues, et derrière sa nuque. Son estomac se tord de dégoût. Avec l'infinie prudence des malades chroniques il entrouvre les paupières — mais sans bouger, sans même chercher à fixer son regard, car (il le sait) il doit attendre que cette force d'Enfer cesse de le clouer à sa couche, et que s'apaise sa souffrance physique... Ténèbres. Pas un souffle d'air. Et puis, un faible rai de lumière qui révèle un mur, une voûte... *Je suis mort,* songe-t-il

Mort et enterré, mort et enterré, mort et... Alors, avec d'infinies précautions il se hasarde à respirer, certain cette fois d'y parvenir. Mais il faut y aller patiemment, petit à petit, sans trop vouloir...

Il suffoque. Il avale l'air à pleine gorge, hurle à pleine gorge, suffoque encore — et voici qu'un réflexe convulsif le met à genoux, puis le lance par-dessus la murette qui se trouve à côté de sa couche. Et là il s'immobilise, respirant péniblement, comme s'il avalait une poussière épaisse. Il sent la sueur l'inonder. Son cœur se remet à battre, et son pouls. Il recommence à voir, à entendre, à déglutir... Tout en haut du mur se découpe une fenêtre, et cette fenêtre laisse voir une étoile dans un ciel bleu pâle — un ciel crépusculaire. L'estomac tordu par la nausée il se met debout, chancelant dans la pénombre, et tend un bras pour trouver appui contre la pierre. Il voit la fenêtre, et la porte qui se découpe en face de lui. Dans ses yeux pleins de larmes l'étoile semble soudain plonger comme une flamme, le pénétrer, le fouiller comme une lame. Tout se met à tournoyer autour de lui. Son cœur lui fait mal comme celui d'un homme. Ses mains se crispent sur son visage. Il attend le retour de la vie, le retour de ses forces, de cette puissance qui va lui revenir comme un torrent irrésistible, cette puissance qui aura son apogée à la pointe du jour, qui le remplira de fureur contre le monde — prêt à tuer, plein d'orgueil et de mépris, lui qui se trouve réduit à chercher dans le sommeil l'ultime refuge des assassins frustrés... Il guette le retour de ses forces, mais il est difficile de se maintenir debout, difficile de respirer. *Je voudrais être mort et enterré, mort et enterré, mort et*... Et soudain, comme si les mots avaient une vertu magique, il se prend à murmurer : Ah ! voici que ma souffrance me laisse, voici qu'elle disparaît... Et sur ces murs qui sont ses confidents, sur ces murs qui sont sa miséricorde, il promène un sourire cauteleux. D'un pas glissant, involontairement silencieux il atteint la porte. Il ouvre le battant de fer forgé. Il sort. Il retrouve la vie. Les arbres se découpent en noir contre un ciel qui garde encore un peu du jour enfui. Là-bas, à l'ouest, s'attardent les derniers feux d'un soleil disparu.

— « Vivant ! » C'est son cri de triomphe. Son cri habituel. Son premier mot de la journée.

⁂

La chère, la douce Emily fit connaissance de Martin Guevara trois jours après son arrivée. On lui avait déjà montré toutes les fleurs du jardin, puis toutes les plantes d'appartement, dans les grands pots, et elle les avait admirées. On lui avait fait voir les photographies prises pendant son absence — et elle avait beaucoup admiré les photographies. Elle avait caressé les housses des fauteuils, promis de tricoter, manifesté son ravissement devant l'éclairage au gaz, et passé deux soirées à ne rien faire. Puis, dans le couloir qui menait à l'office, le

cher Will lui avait pris la main. Elle avait baissé les yeux, car telle était l'attitude qu'il convenait d'adopter, et telle était aussi sa manière d'être. Charlotte (qui partageait la chambre de son amie) l'embrassa au moment de se coucher et versa de douces larmes quand on lui narra la scène du couloir. Puis, sans réfléchir, Emily chuchota à son amie intime :

— « Mon William chéri... »

Charlotte s'esclaffa.

— « Il n'y a pas de quoi rire ! C'est très sérieux. »

— « C'est tellement drôle ! »

— « J'aime Will de tout mon cœur, » rétorqua Emily d'un ton pincé — et elle se demanda si Dieu n'allait pas la frapper sur l'heure pour une telle hypocrisie. C'est alors que le cher William frappa à la porte. Il venait leur annoncer une garden-party pour le lendemain soir, à laquelle devait participer l'ensemble des fidèles du père d'Emily. Ils avaient de la chance, ajouta-t-il, de connaître tant de gens d'une si haute position sociale. Charlotte s'esquiva fort à propos et Will, se retrouvant seul avec Emily, se hasarda à lui prendre encore une fois la main.

« Laisse-moi ! » Emily disait cela d'une voix pleine de colère, et il demeura cloué devant elle.

« Je te dis de me laisser ! »

Elle lui décochait un tel regard de fierté outragée, qu'effectivement il la laissa.

⁂

Emily aperçoit Martin Guevara à l'autre bout du salon. Il est debout près de l'abominable canapé rouge cerise. Il bavarde avec animation, de tout et de rien. Au repos il est insignifiant, presque laid, sans rien qui le distingue des autres. Mais personne ne le verra jamais au repos. Emily s'en rend compte immédiatement. Sa stratégie consiste à ne jamais demeurer inactif. Il faut qu'il étonne. Emily pense qu'il giflerait quelqu'un rien que pour le déconcerter. Et comme cela lui est impossible il reste en dehors des lieux communs. Il attaque sans cesse. Il cherche noise à tout le monde. Il cherche à rendre chacun ridicule. Quant à elle, elle ne connaît personne dans cette foule des invités de son père. Elle s'ennuie à mourir et se dirige vers la porte du jardin. Mais à peine y arrive-t-elle, que la main de Guevara se referme sur son poignet. Sans qu'elle sache comment, il a réussi à la devancer.

— « La dame de la maison, » murmure-t-il.

— « Je reviens du collège. »

— « Et vous avez appris... ? »

— « Je vous prie de me laisser passer. »

— « Je n'en ferai rien. » Il abandonne la main d'Emily et reste debout contre la porte, sans faire mine de s'effacer.

— « Je veux sortir, » répète Emily.

— « Jamais de la vie. »

— « Je vais appeler mon père. »

— « Faites donc. » Elle ouvre la bouche — et voici qu'il lui est impossible d'articuler un seul mot. Je ne veux pas avoir l'air vexé, se dit-elle. Très digne, elle passe au jardin avec lui. Là, sous les arbres, la laideur de Guevara disparaît comme par enchantement.

« Vous voulez de la limonade, » dit-il.

—« N'espérez pas que je vais vous parler, » réplique-t-elle. « Mais je parlerai à Will. Parfaitement ! Je le déciderai à... »

— « ...à s'attirer des ennuis, » termine Martin Guevara qui est revenu sans bruit, une coupe de limonade à la main.

— « Non, merci. »

— « Elle veut s'en aller, » chuchote-t-il. « Je sais. »

— « Si j'avais votre habileté à marcher sans faire de bruit, comme les chats, je pourrais me sortir de n'importe où ! »

— « Mais je le peux parfaitement, » répond Guevara en lui offrant la coupe. « Je peux me sortir de n'importe quelle situation. Je peux même vous sortir, vous, de n'importe quelle difficulté. »

— « Je vous déteste, » murmure-t-elle. « Vous marchez comme les chats. Vous êtes affreux. »

— « Pas ici dehors, » remarque-t-il.

— « Pourquoi avez-vous peur des lumières ? » s'écrie Emily. Il se tient en effet à l'écart des lanternes multicolores accrochées entre les arbres. Il se dresse de toute sa taille, beau, élégant et sûr de lui, regardant la coupe qui tremble entre les doigts de son interlocutrice.

« Je ne peux pas bouger, » gémit-elle d'une voix plaintive.

— « Essayez. » Alors elle fait un pas vers lui. « Vous voyez bien que vous pouvez. »

— « Mais je voulais m'en aller, vous fuir ! » Une brusque colère soulève Emily. Elle lui lance sa coupe au visage. Mais il n'y a soudain plus personne devant elle.

Elle regarde l'endroit d'où il a disparu et crie d'une voix pleine de larmes : « Que faites-vous ici à cette soirée donnée par un pasteur, hypocrite ? »

Quelques instants plus tard, le cher William est obligé de la reconduire jusqu'à sa chambre.



— « Vous vous êtes ravisée, » observe Guevara. Son profil se découpe dans l'encadrement d'une fenêtre. C'est le soir. Des bruits de pas montent de la rue, et le claquement des hauts talons des dames sur le trottoir.

— « Je ne vous connais pas, » répond-elle d'une voix misérable. « J'ignore tout de vous. » Il ôte le léger châle qu'elle a sur les épaules, et dont le dessin imite le cachemire des Indes.

— « Cela viendra, » dit-il avec un sourire. Il se rassoit, lui prend la main et serre la peau de son poignet.

— « S'il vous plaît... (Elle supplie comme une enfant). Laissez-moi m'en aller. »

— « Je ne sais pas. »

— « Vous parlez comme les jeunes gandins d'Andover. Ils se conduisaient tous comme des sots. »

— « Peut-être les intimidiez-vous ! » Il se penche vers elle, lui met la main derrière le cou, et reste ainsi quelques instants sans l'ôter. « Venez à moi, ma chérie. »

— « Que dites-vous ? » se récrie-t-elle.

— « San Francisco est une ville merveilleuse. Mes ancêtres étaient déjà ici il y a trois cents ans. »

— « N'allez pas vous figurer que parce que je suis venue, je vais... »

— « Rien... » murmure-t-il en resserrant son étreinte. « Elle ne sait rien. »

— « Soyez maudit ! »

Il cligne des yeux et se rassoit. Emily pleure. Le désordre de la pièce — une chambre d'hôtel trop meublée, garnie de tentures trop lourdes — agit sur ses nerfs. Elle cherche vainement à lui reprendre son châle, mais il le tient hors de portée. Elle essaie de passer derrière lui, mais Guevara ne la quitte pas des yeux, tournant sans arrêt son beau visage monstrueusement jeune. A la fin elle s'écroule sur ses genoux où elle demeure sans mouvement, comme frappée de terreur.

« Vous êtes froid, » dit-elle dans un murmure horrifié. « Vous êtes glacé comme un cadavre. » Alors le châle se pose comme une caresse sur sa tête et ses épaules, et la main froide de Guevara l'aide à se relever. Il semble ravi. Un sourire découvre ses dents.

— « Je crois, » dit-il en goûtant chacun de ses mots, « je crois que je vais rendre visite à votre famille. »

— « Mais vous ne... » Elle a peine à trouver ses paroles. « Vous ne voulez pas... dormir avec moi. Je le sais. »

— « Je peux faire un prétendant tout comme un autre, » répond-il simplement.



Le soir même Emily a tout narré en détail à Charlotte. Effrayée de l'audace du roué, celle-ci ne veut par s'endormir. Elle reste à lire un roman français, tandis que peu à peu le jour s'éteint aux persiennes pour laisser place à la nuit.

Elle a dû quand même s'assoupir un peu avant l'aube, car Emily

la secoue pour la réveiller — Emily agenouillée près du lit, et dont les grands yeux bleus candides reflètent les dernières ombres nocturnes.

— « J'ai fait un rêve affreux, » gémit-elle.

— « Hmmmm ? »

— « J'ai eu un cauchemar, » répète Emily d'une voix lourde de fatigue. « Je me trouvais sur la plage. Je voulais aller me baigner — et puis soudain, un... une chose, je ne sais pas... m'a serrée par le cou. »

— « Et c'est tout ? » marmonne Charlotte avec mauvaise humeur.

— « Je suis malade, » répond Emily. Elle dit cela comme une enfant satisfaite, et repousse Charlotte dans le lit pour se faire une place à côté d'elle. « Puisque je suis malade, je ne serai pas obligée de revoir cet homme. »

— « Ah... Et pourquoi ? »

— « Parce que je resterai à la maison. »

— « Il viendra te rendre visite. »

— « William ne le laissera pas entrer. »

— « Tu as dit « malade » ? » s'écrie soudain Charlotte qui semble soudain tout à fait réveillée. Elle s'écarte d'Emily, car elle a lu davantage de mauvais romans que son amie — et beaucoup moins de poésies moralisantes.

— « Oui, » répète Emily. « Je me sens très mal. » Elle laisse retomber sa tête sur ses genoux. Elle a un brusque mouvement de recul lorsque Charlotte tend la main vers le col fermé de sa chemise de nuit. Puis Charlotte regarde ses doigts et bondit hors du lit.

« Oh... » frémit-elle, la main toujours levée. « Oh... mon Dieu... »

— « Mais parle, à la fin ! Qu'est-ce que tu as ? »

— « Il... » L'horreur étouffe Charlotte. « Il a... » Dans la faible lumière de l'aube, ses doigts apparaissent rouges de sang.



— « Vous êtes venue, » articule doucement Guevara. Il est étendu sur le canapé de sa chambre d'hôtel. Il lit un journal. Ses pieds reposent sur un des accoudoirs et sa main libre pend jusqu'à terre.

— « Oui, » dit-elle. La décision qu'elle a prise fait trembler sa voix.

— « Je n'aurais jamais pensé tirer si bon parti d'une chambre aussi laide. Mais je ne sais jamais quand je pourrai me procurer de l'argent, et... »

D'un revers de main elle lui arrache le journal — mais il reste étendu sur le canapé et se borne à la regarder avec une expression légèrement ironique.

— « Nul ne sait que je suis ici, » dit-elle très vite. « Je viens en finir avec vous. Je sais comment faire. » Tout en parlant, elle a ouvert son réticule où elle fouille fiévreusement.

— « Moi pas, » murmure-t-il sans s'émouvoir.

— « Ah ! » Elle se redresse, triomphante, brandissant sa petite croix de baptême (en argent) qu'elle lui oppose, telle Jeanne d'Arc. Mais Guevara ne se départit pas de son air amusé.

— « Cette croix entre vos mains ? » dit-il doucement. Emily sent ses doigts se desserrer, et son visage prendre une expression piteuse.

« C'est la foi qui compte, ma chère. La foi, et non le symbole. Vous prétendez vous servir de cette croix comme d'une aiguille hypodermique. Je ne dis pas qu'entre les mains de votre père... »

— « Elle est tombée... » Sa voix est à peine audible. Il se baisse, ramasse la petite croix et la lui rend. Emily semble sur le point de fondre en larmes. « Vous... vous pouvez la toucher... »

— « Vous voyez bien. »

— « Oh ! mon Dieu ! » s'écrie-t-elle. Et elle sent le désespoir l'envahir.

— « Ma chérie... » Il l'enlace, la tient serrée contre lui, de toute sa force — et il est très fort, car tous les efforts désespérés qu'elle fait pour lui échapper restent vains. « Combien de fois déjà ne m'a-t-il pas fallu répondre la même chose ! Mais je saurai bien t'initier. Est-ce que je ressemble à tes jeunes sots d'Andover ? » Emily le regarde fixement. Sa gorge contractée ne laisse passer aucun mot. Lentement, irrésistiblement, il lui courbe la tête entre les genoux. « A te voir agir, tu sembles me considérer comme ton mauvais génie. »

— « Moi... je... »

— « Toi, oui, qui n'as même pas l'excuse d'une cervelle vide — comme c'est si joliment le cas pour ton amie. En voilà une dont quelqu'un n'aura guère de peine à se débarrasser. Et je crois savoir qui. »

Emily pâlit de nouveau.

— « Après, je l'enverrai rôder autour de toi. Tudieu ! N'as-tu pas quelque idée de ce qui va lui arriver ? »

— « Elle va mourir, » répond Emily sans hésiter. Alors il l'empoigne aux épaules, et la satisfaction éclate dans ses paroles. « Ah ! et ensuite ? A qui est-il donné, ensuite, de vivre éternellement ? Le sais-tu ? »

— « Oui, » murmure-t-elle. « Les hommes de votre espèce ne meurent pas. Mais vous n'êtes pas des hommes... »

— « Non, » reprend-il avec force. « Non, nous ne sommes plus des hommes. Nous n'avons plus rien d'humain. » Il oblige Emily à se redresser. « Nous sommes passion ! » Il rit. Il exulte. Il lui serre la tête à deux mains. Ses doigts caressent les boucles légères, s'enfoncent dans la masse des cheveux, et elle se trouve prise dans leur étreinte comme dans un étau.

« Nous sommes passion ! » répète-t-il. « La vie n'est que passion, la vie n'est qu'amour, et c'est le désir qui fait la vie ! »

— « Ah laissez-moi partir, » supplie-t-elle encore.

Mais il n'a qu'un sourire d'extase pour celle qui se débat et qui souffre.

— « Le désir... » répète-t-il comme dans un songe. « C'est le désir qui continue à vivre avec nous, alors que tout le reste n'est plus. Nous sommes, nous, le désir à l'état pur. C'est lui qui rôde avec nous par toute la Terre. Est-ce qu'un mort peut marcher ? Ah ! si seulement tu voulais... Tu n'as qu'à vouloir, vouloir, vouloir... »

Ses bras se referment sur elle. Il l'oblige à appuyer sa tête contre sa poitrine. Il l'étouffe presque, et la chevelure d'Emily retombe en désordre, et son col de dentelle est tout froissé. Elle, cependant, ressent l'impression d'immatérialité qui émane de lui — cette étrange absence de toute odeur, de toute chaleur humaine, de toute consistance physique. Ses lèvres s'écrasent contre le drap du veston — un veston à la dernière mode et un drap coûteux, obtenus par... Mais ses mains sont assez puissantes pour qu'il obtienne tout ce qu'il veut.

« Vois-tu... (sa voix se fait très douce), j'aime avoir devant moi quelqu'un d'intelligent. Même quelqu'un qui a le sens moral. Cela ajoute un certain... Et du reste... » Tout en parlant il relâche son étreinte et maintient Emily devant lui, les yeux dans les yeux. « Du reste, nous aimons les âmes qui viennent à nous. Ces incursions nocturnes que nous faisons dans les chambres où dorment des étrangers inconscients — tout cela laisse trop l'impression d'aller aux maisons closes de la ville. »

Emily lutte encore. « Je vous hais, » parvient-elle à dire. Mais il ne fait qu'en rire. Il est au comble du bonheur.

— « Mais oui, mais oui, ma chérie. Pourtant, ne va pas croire que nous sommes des parasites au cœur endurci. Disciples du divin Marquis de Sade, peut-être (comme tu le vois, les salles de lecture de Frisco ont leurs heures d'ouverture pour nous, la nuit !). Mais nous n'en avons pas moins notre sensibilité. Nous savons désirer. Nous savons apprécier une partenaire consciente de l'abandon qu'elle nous accorde. » Emily ferme les yeux. La voix de Guevara se fait plus dure. « Je suis un déducteur sincère. Je te l'ai dit et je le répète. Je me targue de ne pas être une brute. »

— « Vous êtes un monstre, » affirme Emily. Alors il recule d'un pas en gardant une main sur son épaule.

— « Va-t-en, » dit-il. Elle reste une seconde sans bouger. Elle n'en croit pas ses oreilles. Puis elle ne fait qu'un bond vers la porte. Elle l'a cru, du moins, car ce bond l'a jetée dans ses bras.

« Tu vois ? » Il est satisfait. Il l'a mise à l'épreuve, et la preuve est faite.

— « Je ne puis pas... » dit-elle encore, tandis que ses yeux s'agrandissent.

— « Si, tu peux. » Il ouvre les bras — et elle perd conscience de toute chose.

⁂

Au plus profond des ténèbres, là où se cachent l'amour et d'autres choses encore, Emily se laisse aller à la dérive. Elle est seule, seule et glacée comme une morte, l'âme vide de tout sentiment qui pourrait la rappeler à la vie.

Enfin elle ouvre les yeux, et son regard trouve immédiatement le visage de Guevara dans la nuit — comme si l'homme portait avec lui sa propre lumière.

— « Je vais mourir... »

— « Pas tout de suite. » Il chuchote ces mots lentement, d'une voix ronronnante, satisfaite.

— « Vous m'avez tuée. »

— « Je t'ai aimée. »

— « Aimée ! »

— « Dis « prise », alors, si tu tiens aux mots. »

— « Oui ! Oui ! » s'écrie-t-elle, et l'amertume fait trembler ses mots.

— « C'est toi qui as choisi de t'évanouir. »

— « Puissiez-vous aller en Enfer ! »

— « Bien dit ! » Et comme elle s'effondre entre ses bras, secouée de sanglots spasmodiques, il reprend plus doucement : « Là, là, mon amour, viens plus près, viens... » Il enfouit son visage contre le frêle cou qu'il vient de stigmatiser. Il le baise avec la plus grande tendresse et en poussant un soupir moqueur. Elle cherche à lui échapper, mais il l'attire de plus en plus près. Ses lèvres s'entrouvent, montrant ses dents pointues en un rictus de désir inhumain — et sa victime s'aperçoit alors avec surprise que cela ne fait aucun mal. Elle se crispe et soudain, sans qu'elle s'y soit attendu, frissonne de tout son être.

— « Arrête ! » Sa voix n'est plus qu'un souffle horrifié. « Arrête ! Arrête ! »

Mais un vampire qui a trouvé l'âme-sœur (même si ce n'est que pour un temps) ne connaît plus de limites à son désir. Rien ne peut l'arrêter.

Les livres de Charlotte, du moins, n'avaient pas préparé Emily à cela.

⁂

— « Tu es malade, ma chère enfant. Il faut rester bien au chaud à la maison. »

— « Mais je ne suis pas malade ! » proteste Emily en tirant les couvertures du lit jusqu'à son menton.

— « Bien sûr que si. » Le Révérend sourit à sa fille. Il est debout sous le portrait de sa défunte épouse, pendu au mur dans la chambre d'Emily. « Tu as pris un sérieux refroidissement. »

— « Mais il faut que je sorte ! » insiste Emily en se redressant sur son oreiller. « Vous comprenez, père, j'ai un rendez-vous. »

— « Impossible pour aujourd'hui. »

— « Mais enfin, je ne peux pas avoir eu un refroidissement en plein été, tout de même ? »

— « Tout le portrait de ta chère maman, » soupire le Révérend d'une voix songeuse. Il sort sur ces mots, et Charlotte entre à son tour.

« Et me voilà claquemurée de force dans cette maudite chambre ! » vitupère Emily en donnant des coups de pied à ses draps sous les couvertures.

Charlotte, qui apporte le plateau à thé avec un bouquet de fleurs, laisse tout tomber sur le lavabo :

— « Eh bien, quoi donc, Emily ? »

— « Toute une maudite journée à rester enfermée dans cette maudite chambre ! » réitère la malade.

— « Ma chérie ! Qu'est-ce qui te prend d'employer des mots pareils ? »

— « Il me prend... Il me prend que tout est maudit, oui ! »



Ce mercredi soir, ayant fini son travail à 18 heures comme de coutume, William se présenta chez le père d'Emily accompagné d'un médecin. Il fallait attendre une heure encore avant que les rues ne fussent éclairées, mais le soleil était déjà très bas à l'horizon. Les présentations faites, le petit groupe se retrouva au jardin sous les vestiges des lanternes japonaises. Lucy apporta le thé (car la maison du Révérend était une des rares, à Frisco, où l'on faisait preuve de mœurs civilisées), et l'on engagea la conversation au milieu d'un accompagnement (très musical) de pinces à sucre et de crème tombant dans les tasses.

Le Révérend ne cache pas son inquiétude. « Pensez-vous que ce soit de la consomption ? » demande-t-il.

— « Il se peut que les poumons soient atteints, » acquiesce le docteur.

— « Elle a poutant toujours joui jusqu'à présent d'une santé excellente ! » C'est William qui parle ainsi, en reposant la théière dont l'anse est doublée d'un tube isolant.

Quant à Charlotte, elle remue le sucre dans sa tasse sans mot dire.

— « C'est très curieux, » articule le docteur d'une voix posée. Et tandis que l'ombre du crépuscule gagne peu à peu sur le jardin, il répète : « C'est très curieux... Mais chacun sait que les jeunes personnes (surtout quand elles n'ont que vingt ans) se mettent souvent des idées bizarres dans la tête. Oui, très souvent. Elles languissent. Un rien les inquiète... » Le regard du docteur se fait bienveillant. Il se tasse confortablement contre le dossier de sa chaise. Il entend avec plaisir le glouglou du thé qu'on lui verse pour la seconde fois. Une consultation

de tout repos, des gens de tout repos, une maladie bénigne — rien de grave...

— « Non, » déclare Charlotte. Mais personne ne l'a entendue.

— « Il me souvient précisément d'une jeune personne... » reprend le docteur.

— « Non, » répète Charlotte — et cette fois, d'un ton plus élevé. Tous les regards convergent vers elle, et Lucy en profite pour glisser devant la jeune fille une assiette de petits gâteaux secs.

« Je peux vous dire ce qui est arrivé à Emily, » murmure Charlotte. « Mais vous allez vous moquer de moi. »

— « Voyons, ma chère enfant... » (Le Révérend.)

— « Voyons, mademoiselle... » (Le docteur).

— « En tant qu'ami de... » (William.)

Et Charlotte éclate en sanglots. « Oh ! je... je vais tout vous dire ! »



A sept heures ce même soir, Emily va rejoindre Martin Guevara devant les grilles ouvertes du Palais du Gouverneur. Elle a retrouvé une apparence de santé (à force d'abnégation) et fourni la preuve de nombreuses soirées passées à la maison (et de maîtrise d'elle-même). Elle s'arrête près des battants de fer forgé. Elle se tient raide. Elle chiffonne nerveusement ses gants blancs. Martin surgit à ses côtés, émergeant soudain de l'ombre crépusculaire. Il lui prend le bras.

— « J'aimerais vivre éternellement, » chuchote Emily avec âme.

— « Dieu me garde des puritains. »

— « Pardon ? »

— « Tu es une dame bien élevée. Tu me reprendras quand il le faudra. »

— « Je ferai tout ce qu'il me plaira, » rétorque sévèrement Emily — et ses dents un moment découvertes jettent un bref éclat.

— « Ah. »

— « Parfaitement. » Ils franchissent ensemble la grille du parc. « En réalité, tu ne te soucies absolument pas de moi. »

Il lui adresse une profonde révérence : « Malheureusement. »

— « Non, pas tant que je m'en soucie, moi, » reprend-elle avec énergie. « Qu'ils aillent tous au diable ! »

— « Vous autres, jeunes filles bien élevées, vous seriez capables de soulever les montagnes. » Ils vont sans hâte, côte à côte dans la nuit tombante, escortés d'un frou-frou de jupe en tout point respectable. Ils sont à mi-chemin du restaurant quand Emily s'arrête soudain et, tout d'une traite :

— « Partons d'ici... Allons ailleurs, n'importe où ! »

— « Mais, ma chérie, tu vas t'abîmer la santé ! »

— « Tu sais bien que non. Il y a trois semaines j'ai été très mala-

de et tu as été très prudent. A présent cela fait des jours que je ne puis fermer l'œil, et je me sens très bien. »

— « Tu es merveilleuse. »

— « Ah ! tu veux dire que je commence à te ressembler — que je ressemble déjà à une morte. » Elle serre davantage le bras de Guevara pour être encore plus près de lui.

— « Une morte ? » répète-t-il en la prenant par la taille.

— « Regard fixe. Yeux brillants. Température toujours fiévreuse et pas un seul instant de repos. »

— « Ce qui te réussit fort bien. »

— « Je t'adore, » chuchote-t-elle dans un souffle.



Lorsque Emily rentre à la maison, elle trouve tout le monde en grand conseil de guerre. Le Révérend est debout tel la statue du Commandeur dans l'encadrement de la porte du salon. William — un Willliam très triste — se tient à ses côtés. Mais pas Charlotte. Charlotte gît sur le canapé, où elle vient d'avoir une crise de nerfs. Le Révérend prend la parole :

— « Ma chère enfant, je ne sais comment... »

— « Mais qu'y a -t-il, papa, qu'y a-t-il donc ? » s'écrie-t-elle. Et ses yeux s'agrandissent en regardant fixement son père.

— « Ton amie nous a mis au courant... »

— « C'est Charlotte ! Il est arrivé quelque chose à Charlotte, n'est-ce pas ? Je vous en supplie, dites-moi tout ! Que lui est-il arrivé ? » Et avant qu'aucun des deux hommes puisse intervenir elle traverse d'un bond le salon et tombe à genoux près de son amie. Elle hésite encore à la pincer (en dissimulant ce geste sous le pan de son châle). Mais déjà, plus prompt que l'éclair, William l'a rejointe. C'est ensuite le tour de papa, qui s'agenouille lui aussi à côté du canapé.

— « Chère Emily ! » Et dans ce cri, William a mis toute sa ferveur.

— « Ma chérie... » soupire Charlotte. Elle tend un bras et le passe autour du cou de son amie.

— « Tu es saine et sauve ! » balbutie Emily au milieu de ses larmes. L'idée lui vient peut-être alors de la mordre — mais le Révérend oblige sa fille à se relever.

— « Ma chère enfant, je constate que tu rentres sans personne pour t'accompagner. Tu n'étais donc pas à la salle paroissiale ? »

— « Bien sûr... » Tout en répondant elle adresse à son père un sourire ensorcelant. « Deux de nos compagnes avaient emmené mon travail de couture chez elles, et il a fallu que nous terminions d'urgence ces bavettes pour l'hôpital. Si bien que je n'ai pas... »

— « Tu nous as menti... » poursuit le Révérend, inexorable. *Du coup,* songe Emily, *le cher William va se voiler la face.* Quant à Charlotte, elle éclate en sanglots.

— « Ce n'est pas sa faute, » affirme-t-elle. « Elle est sous l'effet du maléfice ! »

— « Ma foi, j'ai l'impression que vous êtes tous en train de divaguer, » répond Emily en prenant une mine effarée. Puis le cher William l'écarte doucement de Papa — de façon aussi à l'éloigner de Charlotte. Il lui demande d'un ton sévère :

— « N'étiez-vous pas ce soir en compagnie d'un certain monsieur ? »

Elle se rejette en arrière d'un bloc. « Vous devriez avoir honte ! »

— « Elle ne se souvient de rien, » intervient Charlotte. « C'est encore un effet du maléfice ! »

— « Je pense que c'est elle qui a besoin d'un docteur ! » fait remarquer Emily.

— « Vous étiez en compagnie d'un homme, » insiste William avec moins de douceur qu'elle n'espérait. « En compagnie d'un homme qui s'appelle Guevara, n'est-ce pas ? Alors... qu'avez-vous à répondre ? »

— « Eh bien, si c'est vrai, malheur à vous ! » Emily vient de cracher cette imprécation dont elle reste la première étonnée. Ses trois interlocuteurs restent sans voix. « Je ne souffrirai aucune question, » continue-t-elle, « ni aucun espionnage de votre part. Et vous feriez beaucoup mieux d'empêcher Charlotte de lire ses fameux romans : ils sont en train de la rendre complètement folle ! »

William parvient quand même à lui saisir la main. « Vous êtes bien trop rouge. Vous êtes malade, mais vous ne dormez plus du tout. Vous ne fermez pas l'œil de la nuit, vous ne prenez plus aucune nourriture. Regardez-vous donc ! »

— « Vraiment, je ne comprends pas. » Tout en parlant, Emily s'efforce de prendre un air pitoyable. « Préféreriez-vous me voir laide ? » La résistance de William fléchit — elle s'en aperçoit tout de suite.

— « Emily chérie, » reprend-il d'une voix émue. « Il faut vous mettre à notre place... Nous avons tellement peur pour vous ! »

— « Pour moi ? » questionne Emily qui s'amuse beaucoup intérieurement.

— « Je crois qu'il serait préférable que nous te conduisions dans ta chambre, » suggère doucement le Révérend.

— « Vous êtes si bons pour moi, tous... » Et elle cligne des paupières comme si elle luttait contre les larmes.

— « Voilà qui est plus raisonnable, » approuve le bon William. « Il y a des choses que vous ne pouvez pas comprendre, nous le savons. Mais nous veillerons sur vous cette nuit. »

— « Vous tous ? »

— « Vous tous, ma chérie. Vous avez échappé de peu à un danger terrible, mais grâce au Ciel nous nous en sommes aperçu à temps, et nous avons trouvé le bon remède. Nous vous aiderons à guérir, nous veillerons sur vous, nous... »

— « Ah ! non, pas avec cela ! Pas cette chose ! » Emily se cabre soudain en voyant ce que William extrait soigneusement de sa poche intérieure (la poche où d'habitude il met sa montre). Car il s'agit d'une touffe de feuilles d'aconit. Il est désespérant pour un vampire de bon sens de se sentir à ce point l'esclave d'une pure superstition. Mais esclave ou non, les faits sont là.

« Non, non ! » supplie-t-elle d'une voix rauque. « C'est complètement absurde ! »

Mais le Révérend prend gravement la parole : « Dans un cas aussi désespéré, il faut faire abstraction de tout sens commun. »

— « Chien ! Fils de chien ! » hurle Emily, rouge de fureur. Elle se rue sur William pour tenter de lui arracher l'aconit et piétiner les feuilles. Mais le Révérend et Charlotte la maintiennent solidement chacun par un bras. Ils lui écartent les doigts de force et William replace soigneusement l'aconit dans sa poche.

— « Elle est très atteinte, » profère le Révérend qui regarde sa fille déchaînée avec épouvante, tandis que Charlotte caresse doucement les cheveux de son amie.

William est le seul à garder son sang-froid : « Chut... » murmure-t-il. « Il faut la mettre au lit sans tarder. » A eux trois ils entraînent Emily hors du salon et lui font monter presque de force les escaliers jusqu'à sa chambre. Sans même prendre le temps de la déshabiller ils l'installent dans le vaste lit à deux places qu'elle a partagé jusqu'alors avec Charlotte. Après quoi, les deux hommes vont conférer dans la pièce qui fait face à la chambre de l'autre côté du couloir. Charlotte reste seule au chevet de la révoltée et tente de lui prendre la main.

— « Je ne supporterai pas qu'on me traite ainsi ! » suffoque Emily. « Et toi, tu n'es qu'une imbécile ! »

— « Oh ! Emmy ! »

— « Toi et ton fatras d'absurdités ! »

— « Mais tout cela est vrai, Emily ! »

— « Vrai ? » Emily se retourne d'un bond vers son amie. « Et qu'est-ce que tu en sais ? »

— « C'est horrible, je le sais, mais... »

— « Que tu es sotte ! » Elle tend les bras d'un geste enjoué pour prendre Charlotte aux épaules. Ses prunelles ont rapetissé, ses narines palpitent et ses lèvres s'entrouvent en une moue ironique. « Tu n'en sais rien du tout, oui ! »

— « Je vais appeler ton père, » dit Charlotte très vite.

Emily lui jette les bras autour du cou.

— « Non ! Non, pas tout de suite ! »

— « Nous voulons te guérir. » La voix de Charlotte manque de conviction.

— « Chère Lottie... Tu es mon amie, n'est-ce pas ? »

Charlotte se remet à sangloter.

— « Donne-moi ces horribles feuilles. »

— « Non, Emily ! Pas cela ! Je ne dois pas ! »

— « Si ! C'est pour moi qu'il va venir. Il faut donc bien que je sois protégée contre lui, n'est-ce pas ? »

— « Je vais appeler ton père, » insiste Charlotte.

— « Non... Non, j'ai peur ! »

— « Ecoute, je... »

— « Parfois, je... je... » chevrotte Emily. « C'est comme si je ne pouvais plus bouger... comme si je n'arrivais pas à fuir — et alors, tout semble affreux... si tu savais comme c'est horrible... »

— « Tais-toi. Tiens, les voilà ! » Charlotte se cache le visage d'une main. De l'autre, elle tend les feuilles d'aconit à son amie.

— « Oh ! merci ! Merci, ma chérie ! N'aie pas peur. Ce n'est pas après toi qu'il en a. »

— « Je l'espère, » souhaite Charlotte.

— « Non, ce n'est pas toi qui l'intéresse. Il me l'a dit. C'est moi seule. »

— « Quelle horreur... » profère Charlotte, sincèrement épouvantée.

— « Oui, » continue Emily. « Tiens, vois. » Elle échancre le col de son corsage, montrant ainsi les deux affreuses petites marques — deux points blancs minuscules qui se sont cicatrisés de façon surnaturelle. On dirait de ces grélures qu'on voit sur certains visages de drogués.

— « Non ! » proteste Charlotte d'une voix étranglée.

Emily esquisse un pauvre sourire. « Tu sais, » dit-elle, « je crois que nous devrions éteindre. »

— « Eteindre ! »

— « Oui, comme cela nous pourrons mieux le voir quand il arrivera. Si le gaz reste allumé, il pourra s'introduire ici en demeurant invisible. Tu sais bien qu'il n'a pas peur de la lumière. »

— « Mais je n'en sais rien, ma chérie... »

— « Moi, je le sais. » (Tout en discutant, Emily a reculé jusqu'au lavabo. Les mains cachées par sa jupe, elle jette les feuilles d'aconit dans la cuvette remplie d'eau). « Je t'en supplie, Charlotte. Vite ! J'ai peur ! »

— « Ecoute, je... »

— « Il le faut, il le faut ! » D'un bond Emily atteint le bec fixé en applique contre le mur. Elle tourne la molette. La flamme diminue. Il n'y a plus qu'une faible lueur tremblotante sous le verre, et le visage de Charlotte disparaît presque maintenant dans l'ombre.

— « Et voilà, » dit Emily, très calme. « Tout est éteint. »

Charlotte insiste encore : « Je vais demander à William... » commence-t-elle.

— « Non, ma chérie. »

— « Mais enfin... »

— « Tais-toi. Le voici qui vient. »

— « Qui ? William ? »

— « Non, ce n'est pas William. »

— « Emily, tu es... »

— « Je suis une Sainte-Nitouche ! » ricane Emily. « Chut... » La terreur paralyse Charlotte — et tout à coup une des fenêtres s'ouvre avec fracas, livrant passage au vent de la nuit. Une fenêtre ancienne, munie de vitraux et qui tourne sur des gonds, car le Révérend est épris d'architecture gothique. La gorge de Charlotte laisse filtrer un son à peine audible. Alors — avec la soudaineté d'une détonation d'arme à feu — le bec de gaz explose, ses débris volent par toute la chambre et l'obscurité devient totale. Le gaz se répand doucement, avec un petit sifflement, et l'on dirait que ce bruit continu cherche à expliquer, à expliquer encore et toujours la même chose. Charlotte hurle de toutes ses forces. Puis, dans la nuit, une main se referme comme un étau sur le poignet d'Emily. Plusieurs minutes s'écoulent.

« Charlotte ? »

— « Morte, » répond Martin Guevara.



Emily a dormi toute la journée à même la maçonnerie du sépulcre. Sa tête repose sur la veste de Martin Guevara roulée en guise d'oreiller — à l'endroit même où il l'a jetée une minute avant l'aube, juste avant de regagner en titubant son repaire pour s'y enfoncer dans le sommeil. Elle a regardé le soleil poindre derrière la vieille grille mangée de rouille. Puis elle a sombré elle-même dans le noir sommeil, gardant devant les yeux le visage de Martin — un visage où brûle le feu d'une vitalité dévorante. A présent elle s'éveille, brisée, moulue des pieds à la tête, et les ultimes rayons du soleil couchant l'effleurent encore. Elle se redresse, s'assied contre le mur du sépulcre. Elle éternue par deux fois et essaie sans succès de secouer la poussière de sa jupe.

Quel gâchis... songe-t-elle vaguement. Elle réussit à se lever. *Il y a quelque chose que je dois faire...* Une légère poussée suffit à ouvrir la grille rouillée. *Des arbres... des tombes partout, des tombes à demi effondrées. Que m'a-t-il dit de faire ?.... Nul ne peut venir le déranger ici, sinon une société de recherches historiques...*

Elle remet de l'ordre du mieux qu'elle peut dans ses vêtements. Elle s'assure que l'adresse du tailleur — de son tailleur — est bien dans sa poche. Puis, la veste pliée sous son bras, elle s'achemine lentement

parmi les pierres tombales dont les inclinaisons fantastiques donnent une impression de tremblement de terre. Du sang... Le sang de Charlotte, à qui elle ne veut pas penser... De petites gouttes de sang ont jailli sur ses cheveux et sur l'ourlet de sa robe. Mais elle s'est recoiffée avec soin (malgré l'absence de miroir) et la robe est d'un gris sombre sur lequel le sang n'apparaît plus que comme une tache de boue. Elle a plié la veste de Martin de manière à en faire un paquet présentable. Elle s'en sert néanmoins pour dépoussiérer ses bottines. Elle atteint la grille d'entrée du vieux cimetière et s'efforce alors de prendre un pas plus léger. Elle s'efforce d'avoir une allure normale de femme en bonne santé. Mais tout son corps endolori se ressent d'une journée passée à même le ciment d'un sépulcre.

Une fois en ville, son premier soin est de s'inspecter dans une vitrine pour s'assurer qu'elle passera inaperçue au milieu de la foule. Mais il faut maintenant traverser tout San Francisco, colline après colline, pour se rendre chez le tailleur. Elle marche péniblement, s'arrête à d'autres vitrines pour regarder les étalages ou s'admirer. Elle se complait à penser que ses couleurs lui reviennent, pose son paquet par terre pour mieux mettre en valeur la finesse de sa taille. Elle s'arrête encore devant un magasin de piété — croix, chapelets, missels dont les pages s'ouvrent sur des signets dorés, chromos de la Vierge à l'Enfant. Elle s'admire.

— « Mon Dieu ! Mais c'est Emily ! »

Une certaine Mrs. L... surgit à côté d'elle. Mrs. L... donne la main à sa fille Constantia, âgée de douze ans.

« Eh bien, ma chère enfant ! Que vous arrive-t-il donc ? » s'exclame Mrs. L... qui a tout de suite remarqué l'absence de chapeau, de gants et de châle.

— « Mais rien. Et vous, que vous arrive-t-il ? » L'insolence de la riposte fait ouvrir de grands yeux à Constantia qui n'en revient pas d'une telle audace à l'égard de sa mère.

— « Mais enfin, on dirait que vous venez... »

— « ...d'un pique-nique, » s'empresse de couper Emily. « Un de ces messieurs a renversé de la bière sur sa veste. » Sur ces mots elle s'engouffre littéralement dans le magasin. Rouge de confusion elle se penche sur les écrins ouverts.

Mrs. L... ne sait quelle contenance prendre. Elle frappe timidement à la vitrine du dehors. Emily se retourne et lui fait signe de la main en souriant.

— « Votre père... » Elle devine les mots qu'elle n'entend pas d'après le mouvement des lèvres de Mrs. L... De la tête elle fait signe qu'elle a compris et agite encore une fois la main.

Enfin, les voilà parties pour de bon.



— « Un bel homme, » opine chaleureusement le vieux tailleur. « Un très bel homme. » Il zézaie un peu en parlant.

— « Oh ! oui, très beau. » Emily heurte du pied les barreaux de sa chaise. « Terriblement beau. »

— « Mais vraiment sans soin, » continue le vieil homme d'un ton affairé. Il se rapproche de sa vitre pour mieux examiner la veste. Sa boutique n'est guère qu'un renfoncement du mur de l'immeuble, et il y fait très sombre. « Il n'aurait pas dû envoyer une dame comme vous dans ce quartier. »

— « Je ne suis plus une dame, » répondit Emily.

— « Hmmmm... »

— « Ce sont des taches de fruit... Un désastre, n'est-ce pas ? »

— « Impossible à nettoyer pour ce soir, » soupire le tailleur en levant les yeux.

— « Il le faut pourtant, » dit-elle sans changer de ton. « Il a toujours fait grand cas de vous, vous le savez bien. Mais il serait très mécontent s'il apprenait la chose. »

— « S'il apprenait quoi ? »

— « Que vous n'avez pas pu faire ce travail en temps voulu. »

Le tailleur semble réfléchir.

« Je ne bougerai pas de votre boutique tant que vous n'aurez pas fini, » ajoute Emily d'une voix persuasive.



— « Oui, mon Révérend, je l'ai vue dans King Street. Et dans quel état ! Sale comme une bohémienne, toute dépeignée — et si vous aviez pu voir ses yeux ! J'ai essayé de lui parler, mais elle est entrée en coup de vent dans un magasin, et... »



Le soleil descend au milieu d'une large ceinture d'or. Il descend sur l'océan, sur les collines, sur les plages. Il allonge les ombres dans la rue étroite toute proche du port où un vieillard zézayant s'efforce de faire disparaître des macules en luttant de vitesse contre le soleil, surveillé par deux yeux qui ne cillent pas — deux yeux qui brillent dans la pénombre étouffante de la boutique. (*Je crois que j'ai changé,* songe Emily).

Enfin, voici le nettoyage terminé. Le vieillard se rassied avec un soupir de satisfaction. Il lui tend la veste remise à neuf, la belle veste qui sera toute prête à porter lorsque son excentrique propriétaire sortira ce soir pour profiter de la brise nocturne. Ce sera dans une heure d'ici, (Emily parle sans réfléchir) devant le Palais du Gouverneur, quand les derniers rayons du soleil auront disparu à l'horizon.

— « En ce cas, ma chère demoiselle, » insinue le tailleur d'une voix onctueuse, « je pense que la petite note... »

— « Non, » répond doucement Emily. « Ou alors, il ne fallait pas accepter l'inconvénient d'être le tailleur d'un monsieur aussi excentrique. » Et elle part sur ces mots.

A présent, nul ne pourra plus remarquer les taches sur sa jupe et sur ses cheveux. Les rues s'allument. Aucun attelage ne passe plus et la foule se fait de plus en plus dense sur les trottoirs, car San Francisco profite au maximum du bref réconfort des nuits d'été. Il faut compter environ quinze minutes à pied pour se retrouver dans le quartier élégant de la ville. Sans chapeau ni châle, Emily y sera toisée avec mépris. Mais ici, nul ne fait attention à elle. Elle prend son temps, flâne au hasard des rues, porte la main à sa gorge, bâille, regarde le ciel, se répète à satiété : j'aime, j'aime, j'aime...

Bien qu'elle n'ait rien mangé de la journée, elle se sent en parfaite condition. Un besoin d'activité débordante fermente en elle, comme si sa vie s'épanouissait, se multipliait en elle à l'infini. Elle se souvient...

Je t'aime. Je te hais. Enchantement, nécessité avilissante, vie immonde, promesse d'amour san fin, promesse d'éternité...

Quels mots ! Et ces mots, elle les a prononcés pendant que Charlotte dormait dans la même chambre qu'elle — bien mieux : dans le même lit qu'elle. Elle les a prononcés les mains jointes contre sa gorge. Charlotte... pauvre chérie innocente, qui doit maintenant connaître un tout autre sort...

Emily va toujours, droit devant elle. Par les hauteurs de la ville, d'où l'on embrasse un panorama sans cesse élargi, semé de lumières comme les bougies d'un gigantesque gâteau de fête. Par les rues plus larges où des matelots en bordée cherchent à lier conversation en lui collant aux talons ou en lui prenant d'autorité le bras. Elle se dégage avec une force irrésistible et se renfonce dans l'ombre d'où elle rit au nez des importuns : « J'ai déjà ce qu'il me faut ! »

— « Oui, mais pas un comme moi ! »

— « Oh ! si. Et beaucoup mieux ! »

Voici maintenant Barbary Coast, qui n'en est encore qu'à ses débuts de grand centre d'attractions pour touristes. Voici les aboyeurs, chacun vantant les régals de son restaurant et les mérites de jolies serveuses propres à allécher le client. Voici les bals, et les affiches géantes, des affiches bariolées qui font deux fois la hauteur d'un homme. Voici du monde, et du monde encore, toujours davantage de monde. Une cohue. Voici un ou deux guides avec des billets plein leurs chapeaux. Et voici Emily, qui se tient systématiquement dans l'ombre. Elle s'étouffe presque de rire : *Quel beau champ de blé mûr !* Mais tout à coup un aboyeur la saisit par la taille et la hisse de force sur le trottoir de bois à côté de lui.

— « Voyez-vous cette petite dame, messieurs ? La voyez-vous, cette... »

Elle se cabre, furieuse : « Lâchez-moi ! Allez au diable ! »

Il n'en reprend que de plus belle et tout en improvisant, il l'oblige à lever le menton de façon qu'elle regarde la foule de badauds : « Eh bien, messieurs, cette petite dame qui a l'air si en colère... » Mais il s'interrompt. Emily vient de lui mordre la paume à pleines dents. Elle en éprouve du plaisir — mais aussi un peu de surprise, car l'aboyeur tenait sa main en forme de coupe sous le menton d'Emily, et c'est à croire que la chose s'est faite malgré elle. Elle se dégage, plonge dans la foule. Elle continue jusqu'à l'autre bout de l'immense fête nocturne. Elle traverse Tenderloin, le vieux quartier malfamé, ivre de confiance en elle-même, ivre de se sentir si forte. Voici maintenant le quartier résidentiel dont elle longe les élégantes avenues en se glissant comme une ombre. Elle atteint enfin le Palais du Gouverneur. Elle n'a pas rencontré un seul espion familial, et nul (elle en est certaine) n'a fait attention à elle en cours de route.

Mais devant le Palais du Gouverneur, il n'y a personne.



Dix heures à l'horloge — et personne. Onze heures. Toujours personne. *Ah ! Pourquoi n'ai-je pas fui cette vie dès que j'en ai eu l'occasion !* Une seule chose la console : par quelque alchimie inconnu — ou simplement du fait qu'elle est maintenant très proche de l'état si ardemment désiré — pas un noctambule ne remarque sa présence insolite devant le Palais. Les policemen vont et viennent sans broncher, exactement comme si, dans ce petit coin de grille, tout n'était qu'ombre. Minuit. Personne. La demie de minuit. Elle s'est assoupie... Trois heures plus tard — ou quatre qui sait ? — un bruit de pas la réveille en sursaut. Elle ouvre les yeux. Rien. Elle se rendort. Elle rêve, et dans ce rêve les bruits de pas reviennent. Elle se réveille encore. Cette fois, elle distingue une dame élégamment vêtue, debout devant elle. Une femme dont le visage est voilé.

— « Quoi ! »

La femme voilée esquisse un geste vague. On croirait qu'elle essaie de dire quelque chose.

— « Qu'y a-t-il ? » chuchote Emily.

— « Ne rentrez... » L'inconnue s'exprime d'une voix émue — mais aussi, semble-t-il, avec quelque difficulté. « Ne rentrez pas chez vous. »

— « Chez moi ? » répète Emily sans comprendre. La dame hoche la tête et ajoute :

— « En danger. »

— « Mais qui ? » Emily sent l'horreur la gagner.

— « Il est en danger. » Une faible lumière passe à travers le voile — et cette lueur semble provenir du visage lui-même.

— « Vous êtes une des leurs, n'est-ce pas ? » demande Emily. Et lorsque la réponse lui est donnée par un nouveau signe de tête, elle insiste d'une voix désespérée : « Alors, il faut que vous le sauviez ! »

La dame sourit. Un sourire de pitié — tout ce que la faible brise nocturne, jouant avec le voile, laisse deviner du visage de l'inconnue.

« Mais il le faut ! » s'écrie Emily. « Vous savez comment faire, vous. Moi pas ! Il le faut ! »

— « Je n'ose pas. » La femme voilée a dit ces mots d'une voix très basse. Déjà elle se détourne pour s'en aller, mais Emily à bout de nerfs la retient encore par la main :

— « Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? »

La dame secoue la tête.

« Qui êtes-vous ? » insiste Emily avec une véhémence accrue. « Vous me le direz, entendez-vous ? »

Alors, d'un geste sombre, la femme lève lentement son voile. Son regard plonge fixement dans celui de son amie. Un regard tragique, empreint de noblesse et d'une pitié infinie. Et dans la nuit, le visage brûle d'un éclat surnaturel et très beau.

C'est Charlotte.



Le jour se lève. Une aube transparente, vitreuse, fantômale. Des silhouettes émergent peu à peu de l'ombre, à mesure que le bleu du ciel se déverse de nouveau sur la terre. Crépuscule à rebours. Ordre naturel inversé. La destruction, qui est si simple, si logique, si facile, trouve une sorte de parodie grotesque dans cette création qu'apporte l'aube. La lumière n'a pas le droit de revenir. Pourtant, elle revient.

Emily pénètre dans le vieux cimetière au moment même où le chaudron étincelant émerge à l'Est, et où les oiseaux (les imbéciles ! songe-t-elle) commencent à échanger de timides pépiements. Elle s'arrête un instant à la grille. Elle s'assied pour reprendre des forces, car son épuisante randonnée nocturne et l'angoisse l'ont sérieusement éprouvée. Devant elles, les pierres tombales attendent que le soleil levant, en leur apportant une dernière touche, fassent d'elles des chefs-d'œuvres.

Elle se relève enfin. Elle grimpe péniblement à flanc de colline, de plus en plus lentement à mesure que la pente se fait plus raide vers le sommet. C'est là, tout en haut du cimetière, que trois siècles de paisibles Guevara font de leur mieux pour désavouer le seul de la lignée toujours en vie — la seule brebis galeuse de la famille. Emily peine toujours, pleurant un peu sur son propre sort. Chaque pas lui coûte un effort. Elle doit relever ses jupes pour les protéger des ronces. Le chant joyeux des oiseaux dans la lumière sans cesse

grandissante, attise en elle une haine féroce. Enfin voici le dernier monticule. Elle le contourne. Elle relève la tête, cherchant la demeure éternelle des Guevara. Elle s'attend là encore à ne trouver personne. L'angle du mur, la grille rouillée...

Et là, devant le sépulcre, elle voit Martin Guevara. Debout, immobile entre son père et le cher William qui le tiennent chacun solidement par un bras. Il est là — et entre les deux croix d'or que le soleil levant commence seulement à faire briller, son visage est très pâle et très beau.

— « Nous sommes pris. » Il a vu Emily. Il lui adresse un sourire figé, glacé, sans joie...

— « Lâchez-le, » dit Emily d'une voix posée.

— « Ma chérie ! » s'écrie le cher William. « Vous êtes sauvée ! »

— « Lâchez-le ! » Elle se rue sur eux — et s'arrête. Elle les regarde sans comprendre ce qui lui arrive.

« Lâchez-le, » répète-t-elle. « Lâchez-le, lâchez-le ! »

Entre les deux croix, tout ce qui était la raison d'être d'Emily — toute sa vie, tout son espoir, toute sa joie — esquisse un sourire douloureux. Son visage n'a plus aucune couleur. Ses yeux regardent désespérément vers l'est.

« Vous ne comprenez pas... » Elle parle toujours, inventant n'importe quoi. « En ce moment il n'est pas dangereux. Si vous le laissez il va rentrer tout de suite dans son tombeau. Vous n'aurez qu'à revenir plus tard dans la journée pour en finir avec lui. Je suis malade. Vous... »

Les mots s'étranglent dans sa gorge. Tout autour d'elle ; tout autour d'eux, de chaque arbre, de chaque buisson, de chacune de ces branches qui étendent leur ombre depuis des siècles sur le cimetière — de partout, les oiseaux entament leur concert du matin. Un immense alleluia : après tout, les oiseaux ignorent la douleur.

Clouée au sol, Emily voit un rayon de soleil effleurer le faite du sépulcre, glisser le long de la façade, glisser encore jusqu'à toucher celui qui est là, debout...

— « Je t'adore, » lui dit une dernière fois Martin Guevara. Son buste s'affaisse lentement. Puis tout son corps se plie en deux, comme un homme frappé à mort d'un coup de poignard. Il se plie, tombe...

Emily jette un grand cri. Mais quel cri atroce ! Un cri de tout son être, comme si c'était son âme qui lui sortait par la gorge. Elle s'enfuit, maintenant. Elle prend par le flanc opposé de la colline, qu'elle dévale en courant pour se réfugier là où le soleil n'atteint pas encore. Elle court, et le même cri d'angoisse revient à ses oreilles : *Au secours ! Au secours ! Au secours !* Ce refuge, elle sait où le trouver. Dans cette vallée au pied de la colline, à cent mètres à peine. Dans cette vallée que protège un boqueteau. Dans cette vallée enfoncée, bien à l'abri du

soleil levant. C'est vers elle qu'Emily court. Elle court sous les arbres, elle franchit en courant la clôture qui sépare le vieux cimetière de la partie neuve, qui sépare les anciennes tombes des mausolées au granit superbe...

Charlotte est son amie. Elle l'aime. Charlotte lui fera de la place dans son nouveau logis.

Traduit par René Lathière.
Titre original : My dear Emily.

DERNIER NUMÉRO
de votre abonnement

ABONNÉS !

Si l'étiquette portant la mention ci-contre est apposée sur la bande d'expédition du numéro que vous venez de recevoir, envoyez-nous dès maintenant votre renouvellement pour éviter toute interruption dans la réception de votre revue, car vous ne recevrez pas d'autre rappel.

CHANGEMENT D'ADRESSE

Il ne pourra être tenu compte des changements d'adresse que s'ils sont accompagnés de la somme de 0 F 50 en timbres, ou en coupons-réponses internationaux pour nos abonnés résidant hors de France.

ODETTE RAVEL

La boîte à musique

Après Christine Renard (n° 114) et Suzanne Malaval (n° 115), voici une troisième débutante de notre Banc d'Essai qui le quitte, pour figurer parmi les récits normaux de la revue. (Au fait, voici bien des représentants du sexe faible. Messieurs, vous êtes battus !) Toutes ces dames ont pour point commun d'être jeunes et de ne pas manquer de talent. Nous donnons rendez-vous prochainement à une quatrième : Juliette Raabe, lancée dans le n° 113 par le curieux « *Gare ton doigt de l'ondoing* ».

« Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, à moi, un soir de Noël. Non, j'étais pas saoul. Ce soir oui. Comme tous les soirs maintenant. Faites pas cette tête du type qui comprend tout. Je me saoûle pas pour oublier. Au contraire, c'est pour mieux me souvenir. J'espère toujours qu'à force d'y penser j'arriverai à trouver un jour la solution. C'est pas une histoire d'amour. Vous êtes déçu, hein ? C'est un conte de Noël. Ou plutôt c'est comme ça que je vais vous le présenter. Pour que vous m'écoutiez sans chercher à me prendre en flagrand délit de mensonge. A cette époque je buvais pas, j'étais frais comme un nourrisson. Par contre, ce soir-là, la moitié de Paris se préparait à faire le plein pour toute l'année. Moi, les festivités, j'aime pas ça. Par contre j'aime les vitrines à Noël. Comme les gosses. Alors je suis descendu dans la rue quand la famille a commencé à se mettre à table. J'avais jamais eu le temps de les regarder, les vitrines, quand j'étais gosse, parce que mes parents voulaient pas me donner des tentations au-dessus de leurs moyens. Je suis descendu dans la rue et je suis tombé pile devant la vitrine d'un antiquaire. J'aime bien les antiquaires : c'est les plus grands menteurs du monde. Dans un coin il y avait un théâtre grand comme... tenez, comme ce truc là-bas sur le zinc. Et ça marchait. Un robot, que je me suis dit. Mais quelque chose de perfectionné alors. Les personnages avaient l'air drôlement vivants. J'ai traversé la rue pour aller voir ça de plus près, mais quand je suis arrivé le rideau est tombé. J'ai attendu un moment, espérant que ça allait se remettre en route. Mais rien. Ça doit se remonter comme une boîte à

© 1963, *Fiction et Odette Ravel.*

musique, je me suis dit, et quand le ressort est au bout ça s'arrête. Peut-être bien que c'est un machin dans ce goût-là, avec en plus des personnages de ballet. Qu'est-ce qu'on faisait pas dans le temps ! Garçon, remettez-nous ça. »

⁂

Oui, c'était certainement une boîte à musique. Il faudra que je passe demain chez cet antiquaire pour lui en demander le prix. Ce sera un merveilleux cadeau pour Jennie. Je parie qu'elle l'apprécierait plus que la télévision du parrain, parce qu'elle pourrait faire fonctionner la mécanique elle-même. Et puis c'est plus décoratif. Oui, tiens, et si ce n'est pas trop cher...

⁂

Non, je crois décidément que c'est un théâtre. J'y suis encore retourné ce soir et je n'arrive pas à comprendre comment ça fonctionne, ni surtout comment il se fait que ça s'arrête dès que je traverse la rue. Je passe devant ce maudit antiquaire tous les jours depuis que je l'ai remarqué et chaque fois les choses se déroulent de la même façon : j'arrive, je m'arrête sur le trottoir d'en face et je regarde bouger les petits personnages. Je suis trop loin pour distinguer leurs traits et deviner ce qu'ils sont en train de jouer (aujourd'hui pourtant j'ai cru reconnaître certaines scènes du « *Marchand de Venise* »), mais ils sont tellement agiles qu'ils paraissent plus vrais que nature. Quand je traverse la rue pour m'approcher de la vitrine, il se passe une chose extraordinaire : les petits acteurs se mettent à s'agiter, de plus en plus vite à mesure que j'avance, jusqu'au moment où je suis assez près pour les voir saluer tous ensemble, à toute vitesse, comme dans un film de Charlot. Puis aussitôt le rideau tombe en se déroulant par vagues rapides. On dirait qu'il ne s'est rien passé. Simplement une impression fugitive... un peu comme si je venais de fixer les ondes produites par une pierre qu'on jette dans l'eau. Cela fait huit jours que j'assiste à ce manège et je commence à croire qu'il y a quelqu'un derrière la boîte qui tire les ficelles et qui se moque de moi. Mais pourquoi de moi en particulier ? Et puis je vois mal un antiquaire passer son temps à faire marcher des marionnettes pour le seul plaisir de mystifier un passant. Et, qui plus est, un client éventuel. Bizarre.



— « La boîte qui est en vitrine ? Mais certainement, monsieur. C'est une boîte à musique. Le mécanisme est en parfait état et le bois en est très beau, comme vous avez pu le constater. J'ai vu qu'elle vous intéressait, vous êtes connaisseur, n'est-ce pas ? Si c'est le prix qui vous

fait hésiter, je peux rabattre jusqu'à... mettons six mille cinq. C'est un grand sacrifice, mais je ferai cela pour vous, parce que je vous vois, depuis quelque temps déjà, écartelé entre le désir et... Pardon ? Je crois que nous ne parlons pas de la même chose. Non, non, ceci n'a jamais été un théâtre, monsieur. Une boîte à musique, splendide, et d'époque, monsieur. Six mille cinq, c'est une affaire pour vous. Je vais vous montrer l'intérieur. Voyez, le peigne est absolument intact et il ne manque pas une aiguille au rouleau. Comment ? Vous devez confondre, monsieur, je n'ai jamais possédé de théâtre. Je regrette, monsieur, croyez bien. Mais je vous en prie ! Au revoir, monsieur. Encore un doux cinglé. Un théâtre !... Je leur ficherai, moi, des boîtes à musique à ce prix-là, en bois de violette, et d'époque encore. Enfin, presque. Et depuis le temps qu'elle est là, elle a encore pris de la bouteille. »



Cet antiquaire se moque de moi. Mais pourquoi ? Pourquoi ? J'étais tout disposé à le lui acheter, son théâtre. Même au prix étiqueté. J'y suis encore retourné ce matin, mais cette fois je n'ai pas osé m'approcher, à cause de l'antiquaire, et aussi de peur que le rideau rouge ne se dépêche de dégringoler. Je suis resté sur le trottoir d'en face pour regarder les petits personnages qui s'agitaient si gracieusement. Plus je les vois, moins je parviens à les considérer comme des marionnettes ou des robots. Ils ont la souplesse et l'agilité d'êtres vivants. Je me suis dit que j'étais victime d'une illusion d'optique et que ce que je voyais était tout simplement de la télévision en relief dans un meuble ancien, pour clients distingués. Mais, à la réflexion, les images en relief ne donnent pas tout à fait cette impression de réalité ; les bords de l'écran altèrent toujours plus ou moins les formes. A moins qu'il ne s'agisse d'un système de projection spécial, sur écran plat. Et puis les antiquaires ne vendent pas de téléviseurs, que je sache, surtout à ce prix-là. D'ailleurs celui-ci s'obstine à affirmer que cette chose est une boîte à musique. J'ai observé les passants : personne n'est attiré par l'objet, pourtant remarquable. Ils jettent un regard indifférent sur les meubles et les bibelots, et vont s'agglutiner plus loin, devant le magasin d'appareils électriques pour regarder les actualités ou un match de boxe que diffuse un énorme téléviseur, non équivoque celui-là. Les commerçants du coin commencent à me connaître. La petite vendeuse du pâtissier me fait même des sourires derrière ses rangées de gâteaux chaque fois qu'elle vient en cueillir un du bout de ses pincettes. L'antiquaire, lui, rigole au fond de sa boutique quand il tourne la tête vers moi. Il doit penser que je ne peux pas me décider à lâcher les six mille cinq. Qui sont du reste montés à neuf mille. Le bandit !

Ils ont raison. Je suis cinglé. Je ne dors plus. Je ne prends même plus la peine d'aller accrocher mon chapeau au bureau, comme je le faisais encore ces derniers jours, pour donner le change. D'ailleurs j'en ai besoin : il neige. Quand la nuit tombe j'ai la tête et les épaules toutes lourdes. Les lumières s'allument à quatre heures et toute la rue se met à monter vers le ciel et à étinceler derrière les flocons. Les petits enfants qui rentrent des écoles me saluent au passage : « Bonjour, Bonhomme de Neige ! » Il y en a même qui visent mon chapeau où s'édifie lentement un pain-de-sucre. Quand je rentre à la maison je vais embrasser ma fille. Elle se retourne dans son petit lit et me demande à travers son sommeil si je lui ai enfin rapporté le beau cadeau que je lui avais promis la nuit de Noël. Je lui dis : demain, et elle se rendort en souriant. Elle est comme moi, elle sait attendre. C'est comme cela que les événements se transforment peu à peu en miracles : quelque chose est arrivé dans le passé et se reproduira dans l'avenir, mais nous qui sommes ici présents, nous n'avons que la chance d'y croire et d'attendre.

⁂

Je commence à craindre qu'on ne me signale à la police. Les commerçants me jettent de drôles de regards. Les habitants du quartier chuchotent en me dépassant. Ça ne fait rien, je n'ai pas de temps à perdre. Depuis que je me suis procuré ces jumelles, j'ai pu assister successivement aux représentations du « *Roi Lear* », de « *Timon d'Athènes* », de « *Périclès* », d' « *Antoine et Cléopatre* » et de « *Coriolan* ». J'ai consulté une vieille Littérature Anglaise qui date de mes années de collège, et j'ai pu vérifier une intuition que j'avais eue : ces pièces se succèdent par ordre chronologique de 1606 à 1608, et si mes soupçons sont fondés, il ne me reste plus que quatre pièces à voir avant la mort de Shakespeare. Quel dommage de n'avoir pas eu plus tôt l'idée des jumelles ! J'ai manqué toute l'œuvre antérieure à 1606. Cette nuit, Jennie m'a soufflé dans son sommeil qu'elle n'y croyait plus à mon cadeau. Je me suis couché tout triste.



« *Et voilà. Le lendemain le rideau est tombé et y s'est jamais plus relevé. Après je me suis souvent arrêté devant la vitrine, mais pour des prunes. Alors comme ça je picole, je picole... et je fais des maths. Mais je vous raconte des trucs... Non, je vous ai pas tout dit. Ça sert à rien. Dans le fond, mon histoire, elle pourrait bien s'arrêter là, non ? Quand je suis pas complètement saoul, j'ai un grain de mélancolie. Alors si vous voulez la vraie vérité et la fin de mon histoire, vous avez qu'à me payer un autre verre. Bon, je vois que vous savez vivre. La même chose.* »

⁂

J'ai vu hier « *Cymbeline* » et « *Le Conte d'hiver* ». Aujourd'hui, « *La Tempête* » et « *Henry VIII* », les deux dernières. Les petits personnages sont venus me saluer comme chaque soir, à plusieurs reprises. Je savais que je ne les reverrais plus. J'ai lâché mes jumelles et j'ai applaudi. Il faisait si froid que j'ai dû m'évanouir, car ce qui s'est passé ensuite me semble trop extraordinaire. J'ai voulu tout raconter à Jennie en rentrant, mais elle dormait si bien que je me suis contenté de lui chuchoter la bonne nouvelle : cette fois elle l'aurait son cadeau. Mais maintenant que je suis bien au chaud dans mon lit, avec la tête reposée, je n'en suis plus aussi sûr.

⁂

Le vieil homme tourna le coin de la rue. Il était vêtu d'un manteau sombre et coiffé d'un chapeau à bord roulé comme on n'en faisait plus. Il s'arrêta quand il aperçut l'autre, planté sur le trottoir avec ses jumelles et son paquet de neige sur les épaules. Brusquement l'énergumène se mit à applaudir frénétiquement. Les quelques passants attardés à cette heure et par cette température se retournèrent tandis que l'individu s'abattait de tout son poids dans la neige, en criant : « Bravo ! ». Les gens s'attroupèrent ; une femme lui tapa dans les mains ; un homme réclama un verre d'alcool. Un agent survint qui empoigna le malheureux sous les aisselles et le remit sur ses jambes. Il se laissait secouer comme un pantin dont il avait la raideur. Alors le vieil homme s'approcha du groupe, dit : « C'est un ami, » et prit le bras de l'autre qu'il entraîna loin des badauds.

Ils marchèrent quelque temps en silence, puis le vieil homme se mit à parler :

— « Vous êtes des nôtres. Vous êtes le seul à avoir vu ce qui se passait dans la vitrine de l'antiquaire. Comme j'étais le seul de ma génération, après d'autres qui sont morts depuis longtemps, je vais vous dire le secret de la boîte à musique et peut-être aurez-vous plus de chance que nous. »

Ils enfilèrent les Champs-Elysées. Le vieil homme avançait d'un pas vif en s'arrêtant de temps à autre pour essuyer ses lorgnons.

« Je suis le dernier propriétaire de cet objet. Je l'ai acheté à un antiquaire de province qui vint lui-même me le proposer après m'avoir observé pendant plusieurs jours tandis que j'assistais, fasciné, aux représentations du théâtre de Shakespeare devant sa vitrine. Il me l'offrit pour une somme modique, disant m'avoir reconnu comme étant semblable à lui-même sous ce rapport, et il me narra son histoire. »

Le vieil homme fit une pause, remit ses lorgnons en place et tendit un immense cache-nez à son compagnon qui claquait des dents et trébuchait à chaque pas. Puis il poursuivit :

« Il l'avait acquis d'un illusionniste qui était entré un jour dans sa

boutique, entre deux représentations qu'il donnait au théâtre municipal, tenant sous son bras l'objet enroulé dans du papier gaufré de couleur vive. Il disait vouloir se défaire de ce bijou parce qu'on lui avait volé la clé qui allait avec et sans laquelle la chose n'était plus qu'une vulgaire boîte à musique. Aux questions de l'antiquaire, le comédien répondit que le voleur lui avait dérobé cette clé au cours d'une séance d'hypnotisme. »

Les deux hommes débouchèrent sur la place de la Concorde où la neige avait tout recouvert d'un seul et onduleux tapis étincelant sous les globes des lampadaires. Le vieil homme entraîna son compagnon dans un manège infernal autour de la fontaine. Leurs pas dessinaient deux sillons parallèles, seules traces humaines dans cet univers immobile et blanc.

« Ensuite, l'illusionniste expliqua à mon antiquaire que ce qu'il lui proposait était, malgré les apparences, un théâtre : il suffisait de se tenir à une distance convenable pour le « voir ». Mais que ce théâtre n'était que l'image réelle d'un objet, non moins réel, situé dans le temps, image obtenue au moyen d'un système optique, lui-même situé dans l'espace, mais Dieu savait où. Il ajouta que ses dons de clairvoyance lui avaient signalé mon antiquaire comme étant celui à qui devait échoir le théâtre et qu'il lui appartenait désormais de retrouver lui-même le système optique disparu. Bien entendu, mon antiquaire ne crut pas un mot de cette fable, mais il accepta la boîte à musique parce qu'elle avait de la valeur. »

Ils faisaient maintenant le trajet inverse et remontaient les Champs-Elysées. Ils arrivèrent bientôt en vue de la rue La Boétie. Le vieil homme se tourna vers son compagnon et dit :

« Vous voilà presque rendu. Je vais bientôt vous laisser à votre porte. Mais n'oubliez pas ce que je vais vous dire. Quand l'illusionniste fut sorti, mon antiquaire s'aperçut après quelques pas dans sa boutique qu'il « voyait » effectivement le théâtre. Etant sceptique de nature, il ne se mit jamais en quête de l'appareil soi-disant volé par un hypnotiseur à un autre hypnotiseur, il profita simplement de l'aubaine et quand le charme fut épuisé, mit l'objet en vente, et je lui succédai. Mais moi qui vous parle, j'ai cherché, cherché jusqu'à ce que je me résigne en étant arrivé à cette conclusion que l'appareil, si appareil il y avait, devait être mental, et n'avoir existé que dans le cerveau de l'illusionniste ; c'était dire qu'il m'apparaissait aussi insaisissable que la pensée. »

A ce moment, l'homme, qui semblait se remettre à mesure qu'ils approchaient de l'immeuble où il habitait, saisit le vieillard par le revers de son col de loutre et s'écria :

— « Ne me laissez pas tomber maintenant. Juste une question, s'il vous plaît. L'objet réel ?

— « Ceci est resté un mystère pour moi. En effet, quel procédé,

optique ou autre, permettait d'obtenir non seulement une image réelle d'un objet absent, mais encore une projection condensée d'un processus mental échelonné sur vingt-quatre années de la vie d'un génie créateur ? Je vous passe la main. Adieu. »



« Ouais. Ça c'était un fichu problème, hein ? Notez bien que je finirai par le mettre en équation un de ces jours. Quoi ? Pourquoi les petits bonshommes se dépêchaient comme ça quand on les zyeutait de près ? Mais puisque je vous dis que c'est un conte de Noël ! Vous êtes pas obligés de me croire, après tout. Y a un gars qui s'appelle Einstein et qui, s'il vivait encore, vous baratinerait un laïus compliqué à propos d'une expérience faite par deux autres potes, Michelson et Morley. La relativité restreinte, qu'il appellerait ça. Mais moi, j'suis qu'un ivrogne, comprenez. J'vois plus les choses avec la même optique. Mon système, à moi, c'est un verre de whisky ; quand je regarde au travers, j'vois des choses... »

LE SPECTACLE EN LIVRE DE POCHE

Un annuaire — très complet malgré son format réduit — vient d'être publié par la Sté d'Editions Radioélectriques et Phonographiques, 5 rue d'Artois — Paris (8e). Il s'agit du « *Guide Professionnel du Spectacle* ». (Guide du Show Business). Son format de poche en fait un instrument de travail très pratique pour les metteurs en scène de cinéma, les producteurs et les réalisateurs de T. V. et de Radio et d'une façon générale pour tous les artisans et animateurs du spectacle. Il contient en effet les adresses et numéros de téléphone de la plupart des comédiens, chansonniers, chanteurs, musiciens, danseurs, studios d'enregistrement, éditeurs de musique, de disques, etc... et une quantité d'autres renseignements concernant le spectacle, présentés alphabétiquement et classés de façon très pratique pour en faciliter la consultation rapide. En vente chez tous les libraires de luxe, les disquaires, les spécialistes familiers du monde du spectacle et chez l'éditeur.

LISE DEHARME

Premier étage, rue des Templiers

Avec une désarmante aisance, Lise Deharme continue d'écrire des romans fantasques et poétiques, propres à favoriser la rêverie. Le dernier en date, « *Pierre de la Mermorte* » (Julliard), fut critiqué dans notre dernier numéro. Le court conte allusif, au sujet à peine effleuré, dérivant en sourdine vers le fantastique, est un autre genre où elle s'est illustrée. Celui que nous vous présentons est inédit.

AVEC sa maniaquerie habituelle et sa terreur de l'obscurité, elle avait fourré dans son petit sac deux boîtes d'allumettes, une petite bougie, une minuscule lampe électrique. « Vraiment, » fit-il, « pour aller dîner chez des amis au premier étage, rue des Templiers, je ne vois pas très bien ce qu'il pourrait t'arriver... Tu devrais prendre sur toi : c'est grotesque ! »

— « Sait-on jamais ? » répondit-elle. « Tu crois à la sécurité des choses... Moi, pas, voilà tout. »

— « Les pannes d'électricité... l'écroulement d'une maison... Pourquoi pas l'arrivée soudaine de la Seine, pour nous submerger ? »

— « Pourquoi pas ? » dit-elle doucement en rangeant son très joli sac, qui contenait des choses ignorées de l'homme qui vivait avec elle, telles que sels, eau de Mélisse, cachets, pilules, couteau pour se frayer un passage parmi les gravats, une grande tablette de chocolat, des biscottes, et un petit flacon d'éther.

— « N'oublie pas ton scaphandre ! » fit l'homme en descendant l'escalier.

— « Je n'ai malheureusement pas la place. » Et son rire résonna, ravissant.

L'homme acceptait toutes les exaspérations qu'elle lui causait en regardant son merveilleux visage.

Le dîner était extrêmement mauvais ; les hôtes parfaitement bêtes. Deux ou trois garçons supportables, le premier grâce à un physique excitant la curiosité, le second, parce qu'il était écrivain chez Grasset,

 © 1963, *Fiction et Lise Deharme.*

le troisième... non... il n'y avait pas de troisième ; seule une odeur de tabac abject émanait d'un veston invisible.

« Et tia tia tia... Et pring pring pring... Et krala kroul kroul... zona kil... »

La conversation s'animait nettement.

Quelque part, la Creuse montait, et, dans les taudis parisiens, un enfant tomba brusquement de sa chaise — gelé. C'était une petite fille blonde extrêmement fine et jolie. Avec un peu de chance, elle aurait les honneurs de la première page et les parents seraient photographiés.

On parla charité : « Prouchna... prounchna... »

La cousine de la sœur d'une belle-sœur de la bonne avait pris feu, tant elle était imbibée d'alcool. Une vraie torche ; en une seconde, de la cendre, un petit paquet de cendre.

La dame au sac regarda le monceau de cigarettes qui mouraient dans un cendrier et frissonna.

De la cendre... de la cendre... « Bouri... boura... bouro... bouré... bourti... bourti... bourti... »

Minuit sonna. Un déménagement en miniature se forma.

— « Restez encore une seconde, voyons... »

— « Une seconde, ça ne se refuse pas ! »

Seule, la dame au sac maintint ses positions et déménagea froidement en se dirigeant vers l'escalier glacé.

L'homme était furieux (le whisky était bon, la bonne aussi). Il la suivit en bougonnant.

La voiture devait se trouver exactement devant la porte. Elle n'était point fermée ; quelques vitres étaient brisées : du verre si épais ? Mais le froid était si anormal, si intense, qu'il ne fallait s'étonner de rien.

Impossible de distinguer la voiture. Impossible d'apercevoir le trottoir ou les passants. D'ailleurs, il n'y avait pas de passants. La noirceur totale qui avait submergé l'avenue n'avait rien d'engageant.

Pas trace d'électricité... pas une lueur... un vent à faire tomber les maisons. Quelques maisons solides, affreuses, 1916, s'écroulèrent. Elle et Lui n'eurent pas à se frayer un passage... Ils se prirent par la main. Leurs pieds ne touchaient plus le sol.

Demain... demain... Y aurait-il un « demain » ?

Ils montaient vers on ne sait quoi avec une rapidité effrayante, le mot « rapidité » ayant perdu son usage humain. Comme le mot « amour », il n'avait pas de sens pour eux. Ils ouvrirent leurs mains et partirent, chacun de son côté, vers une chose où les lendemains ne chantent pas, dans un état de solitude qui eut la gentillesse de la rendre folle.

Alors, tournoyant dans tous les sens, elle chanta.

TOMMASO LANDOLFI

Lettres de province

Tommaso Landolfi est né dans un petit bourg du Latium, à Pico, en 1908. *Après avoir longtemps habité Florence, il est revenu vivre dans son pays natal, totalement et volontairement à l'écart du monde littéraire. C'est l'un des auteurs italiens contemporains les plus personnels et, surtout, l'un des plus discutés. On l'a dit précieux, on l'a dit baroque ; mais cela n'est pas très exact, car son œuvre, quoique souvent étrange et d'un ton peu commun, est d'une surprenante varité. Commencée en* 1937, *elle comprend à ce jour une douzaine de volumes — romans, contes et nouvelles, impressions de voyage, — tous généralement assez courts. Et, comme Tommaso Landolfi a beaucoup voyagé et qu'il connaît et pratique presque toutes les langues d'Europe, on lui doit encore des traductions italiennes de l'allemand (Novalis et Hofmannsthal) et du russe (Pouchkine, Gogol, Tourguéniev, Dostoïevski, Tolstoï, Tchékhov et Bounine). On lui doit aussi, dans un tout autre ordre d'idées, un étonnant récit de science-fiction d'une soixantaine de pages, paru en* 1950, « Cancroregina » *(Reine-Cancer) : c'est là le nom symbolique d'une capricieuse fusée interplanétaire qui, après que l'un de ses deux occupants aura été tué par l'autre, changera brusquement de cap et deviendra, ce faisant, une sorte de satellite de la Terre, avec à son bord le « survivant » qui continuera, par-delà sa propre mort, à vivre mentalement — jusques à quand ? — dans cette implacable prison. Cela dit, on ne connaît en France presque rien de l'œuvre de Tommaso Landolfi, sauf son tout premier roman :* « La pierre de lune » (1939), *dont Gallimard a donné une traduction en* 1957 *et dont nous avons rendu compte, cette même année, dans notre n°* 47. *Sauf aussi une bien curieuse nouvelle,* « La femme de Gogol », *publiée par « La Nouvelle Revue Française » en octobre* 1957, *et enfin six autres de ses récits qu'on trouve dans l'*« Italie magique » *de Giafranco Contini, anthologie collective de* « contes surréels modernes » *comme le dit le sous-titre de la version française,*

 © 1961, *Vallecchi Editore, Firenze.*

parue en 1946, aux « Portes de France », maison d'édition aujourd'hui défunte. Le texte qu'on va lire, et dans lequel une très remarquable absence d'effets et, même, une pointe d'humour ne nuisent en rien à l'efficacité d'une épouvante singulièrement insidieuse, est extrait d'« Ombre » *(Ombres), recueil publié en* 1954, *et a été repris en* 1961 *dans les* « Racconti » (Récits) *qui réunissent la presque totalité des contes et nouvelles de l'auteur.*

A Alberto Carnevale.

I

Très chère Solange,

Tu avais tort, absolument tort. J'ai attendu jusqu'à présent pour te le dire afin d'être sûre de mon fait ; et maintenant je te le dis en pleine connaissance de cause : « Je te le déclare tout net », comme dirait cette bonne Madame de Caulaincourt. Quoi ! tu pensais que je ne saurais supporter ma nouvelle vie plus d'une semaine ? Mais ici, Solange, c'est le paradis terrestre ! Au reste, juge un peu : il y aura bientôt deux mois que je suis ici. Si tu savais, ma chérie, combien de fois j'ai béni l'inspiration qui m'a conduite en ces lieux... et celle, aussi, de mon oncle qui, devant mourir un jour, a su du moins le faire en temps voulu. Que veux-tu, les bals de l'Impératrice et, plus encore, mes fréquentes visites au Palais-Royal, n'étaient certes point faits pour raffermir mon vacillant budget, non plus que pour donner quelque satisfaction à mon pauvre médecin. Alors qu'ici... Ici, d'abord, je joins l'utile à l'agréable. Je goûte, par exemple, les plaisirs de la possession, je veux dire de la propriété. Des plaisirs qui ne se rencontrent guère dans la compagnie des banquiers parisiens, lesquels jonglent avec votre propre argent comme s'il était le leur dès l'instant qu'ils découvrent que vous n'entendez rien à la finance et, aussi, que ledit argent se monte à si peu de chose qu'ils ne le peuvent faire fructifier à leur bénéfice. A propos, je ne sais trop comment iraient les choses si je les laissais toutes aux mains de cet intendant — non que je veuille médire de l'administration de mon défunt oncle, — de cet intendant, disais-je, qui a déjà acquis deux maisons au pays et un bout de terre dans le voisinage. Mais ce n'est pas de cela que je voulais t'entretenir, et ce n'est point là le motif qui me fait bénir ma résolution. Oh ! pauvre Solange, comment pourrions-nous, toi,

connaître et, moi, chanter les joies pures de la vie champêtre, de ce monde nouveau et plein de délices ? Pour ma part, je ne puis que te renvoyer à l'autorité poétique de Messieurs Maynard et Parny ; et c'est ce que je fais.

Bref, me voici l'heureuse propriétaire d'un vrai château et d'une vaste terre dont je me suis instituée la diligente administratrice. Et il m'arrive souvent de me promener, dans mon landau de campagne, à travers mes bois que l'automne commence déjà à dorer. Souvent aussi je pousse jusqu'au village, dont je puis également dire qu'il m'appartient avec ses humbles habitants (exception faite, évidemment, des biens de l'intendant). Mon Dieu ! le landau brinqueballe bien un peu, et ni le cocher ni le valet n'ont cet air absorbé et ces moustaches conquérantes qu'on voit à leurs collègues parisiens ; au surplus, on ne comprend goutte à ce qu'ils racontent, mais, en revanche, leurs livrées sont de très loin plus flatteuses.

Paris ! J'y reviendrai quelquefois, bien sûr ; j'y reviendrai même souvent d'ici quelque temps. Mais, dois-je te le confesser ? Paris et son train me font présentement l'effet d'un mauvais rêve...

Maintenant ne va surtout pas t'imaginer qu'on souffre ici d'isolement. D'entre les nobles d'alentour, qui peu ou prou se sont empressés de venir me présenter leurs hommages, beaucoup, cela s'entend, sont gens insupportables, provinciaux, balourds et bigots ; pourtant il y en a quelques-uns... il y en a un... Oui, il vaut mieux que je te le dise tout de suite. Il est jeune ; il est beau ; il est romantique ; il monte à cheval comme un Anglais ; il lit nos poètes préférés et les déclame d'une voix ardente... Eh bien ! pourquoi pas ? C'est un des plus beaux noms de la région, après tout. Il est libre et indépendant comme je le suis moi-même. Mais déjà je t'entends demander : « Pourquoi pas, quoi ? » Hé ! ma chère, je ne puis guère t'en dire plus pour l'instant, et je passe.

Cette lettre est bien assez longue comme cela : auras-tu seulement — j'entends au sein de tes plaisirs et de tes bals — le temps de la lire ? Car tu n'auras certes point celui de la méditer ; et je n'espère pas davantage que tu saches t'arracher pour quelques jours au tourbillon de la vie parisienne, et me procurer ainsi la joie de t'embrasser. Adieu donc pour aujourd'hui. Je te donnerai sous peu d'autres nouvelles.

Anne.

2

Me voici de nouveau à toi, Solange chérie. Il a passé bien du temps depuis que nous nous sommes quittées, et même depuis notre dernier

échange de lettres ; mais j'ai eu tant de choses intéressantes à faire.

Donc tu veux savoir ce que font les gens d'ici pour tomber en léthargie à l'entrée de l'hiver (et nous y sommes presque) ? Ce sera vite dit : ils ne font rien de particulier ou, mieux encore, ne se préparent d'aucune manière à l'événement ; car on ne saurait parler de préparatifs à propos de la solennelle ripaille et de l'habituelle beuverie qui l'accompagne, lesquelles ont lieu le jour précédant celui qui a été convenu. Ainsi point de lits embaumés, point d'onguents, point de purgation du sang ou des humeurs, point d'injection ni de clystère, point de quarantaine pour les hypocondres, ni aucune des nombreuses autres opérations — dont j'ignore les noms — auxquelles on procède dans nos (je devrais écrire dans « vos ») maisons de léthargie. Et malgré cela, vois-tu, il paraît que tout se passe néanmoins à merveille ; mais essaie un peu de le raconter aux praticiens parisiens... Et sais-tu où ils tombent en léthargie ? Non point en des « chambres spécialement aménagées », ni même enveloppés dans cette « moelleuse matière réchauffante qui... » *et caetera et caetera,* mais tout bonnement là où ils se trouvent, là où ils veulent, dans leur cuisine, que sais-je ? ou leur fenil. Et dans une quelconque peau de bouc, de celles dont on fait des outres ou des cornemuses. Plus exactement, il semble qu'ils se fassent suspendre ou se suspendent eux-mêmes à une poutre... et bonne nuit ! Le fait est que j'ai vu quelques-uns de ces poils ou, plutôt, quelques-unes de ces poches de poils (une seule peau ne saurait suffire, même pour un enfant). J'en ai vu quelques-unes et suspendues justement à une poutre, il y a à peine quelques jours, quand je suis allée porter des secours à une famille nécessiteuse et chargée de marmaille. Elles étaient vides, bien sûr, mais on m'a dit à quoi on les destinait. Elles ont le poil en dedans et montrent d'un côté comme une sorte de long tuyau, pour les jambes. En fait, ces gens-là ont coutume de rester assis ou à peu près, de sorte que, faisant peser leur postérieur sur le fond de la poche, je puis t'assurer qu'ils ressemblent fort, le moment venu, à autant de chaudrons suspendus. Je t'en dirai bientôt davantage car il ne s'écoulera guère longtemps, je le présume, avant que ne commencent les léthargies. Autre chose : je sais qu'à Paris le nombre de ceux qui vont en léthargie est passablement restreint, on pourrait même dire négligeable. Au vrai, chez nous, ou plutôt chez vous, il n'y a jamais que les pauvres qui s'endorment, les vrais, ceux qui n'ont même pas un quignon de pain à se mettre sous la dent ; ou bien quelque vieux général en retraite, quelque dame hystérique qui a horreur du froid, et certaines autres personnes de ce genre. Ici, par contre, il semble bien que cette coutume soit infiniment plus répandue, et qu'elle le soit même parmi les jeunes gens, même parmi les enfants.

Bah ! nous verrons bien. Comme je te l'ai déjà dit, je te tiendrai au courant ; et je ne vois plus rien d'intéressant pour aujourd'hui. Ne m'oublie pas.

A.

3

Chère Solange,

L'hiver approche à grands pas. Il a même déjà fait son apparition dans notre région ; et les gens d'ici ont en fait déjà commencé à tomber en léthargie : désormais les poches pleines ne se comptent plus, que je vois suspendues aux poutres durant mes visites aux indigents. Il en suinte — j'entends, des poches — un liquide aussi nauséabond que si c'étaient des vessies de saindoux ; et la suie les enfume, car elles sont presque toujours dans les cuisines. Quoique répugnant, le spectacle est à première vue surprenant ! De plus, je t'avoue avec confusion que je n'avais encore jamais vu de créature humaine en état de léthargie. Oui, oui, je sais bien que tu vas te moquer de moi. Tant il est vrai qu'après avoir fait la maline dans ma dernière lettre, je me suis tout juste souvenu qu'une telle coutume avait été presque de mode à Paris, à une certaine époque, parmi les amants malheureux (lesquels s'efforçaient même de prolonger indéfiniment la durée de leur léthargie). Et c'est bien pourquoi il est quasiment honteux pour une femme du monde, ou qui fut telle, de ne point être amplement informée de la chose. Mais je te le répète humblement : je n'avais encore jamais vu de créature humaine en état de léthargie. Celles-ci, à vrai dire, ne sont guère gênantes : elles restent là comme des bûches et on ne les entend pas même respirer. Curieuse race, vraiment ; et qui ne craint point de soustraire au temps de la vie un hiver tout entier. Curieuse et peut-être sage ; mais laissons là la philosophie.

Voici plutôt ce que je me demande, une fois mon ignorance reconnue : cette coutume est-elle vraiment une coutume, c'est-à-dire une habitude, ou bien quelque chose qui se rapporte à la nature particulière de ces gens-ci et, en général, de tous ceux qui tombent en léthargie, ou bien encore cette habitude est-elle devenue pour eux une seconde nature ? Je ne sais trop que penser de tout cela, ni même — tu l'as vu — poser la question comme il le faudrait. Certes, à s'en référer aux amoureux déçus de Paris, on pourrait croire que le fait de tomber en léthargie est une chose qui se peut faire ou ne point faire à volonté ; et pourtant... Qui sait du reste pourquoi je me reprends à ressasser de telles pensées, à moins qu'il ne s'agisse là d'un autre effet de la vie d'ici ? Bref, écoute la suite.

Il y avait ces temps-ci, dans l'une des masures du village, un charmant et délicat bambin que je connaissais bien ; il était mon petit ami. On s'affairait à le préparer à la léthargie. Quant à lui, il bâillait et frottait ses petits poings sur ses yeux, mais il ne semblait aucunement affligé. Cependant il me déplaisait de le savoir contraint à gâcher de la sorte quatre ou cinq mois de sa jeune vie ; et je m'en ouvris à ses parents, disant que j'étais disposée à le prendre chez moi pour l'hiver. J'entendais non seulement les soulager d'une bouche à nourrir mais aussi, leur dis-je, m'efforcer de le tenir éveillé, de le faire s'intéresser à l'existence, que diable ! Ils ne me comprirent qu'à demi. Le marmot consulté bredouilla quelque chose de confus, mais ne parut point en somme opposé à mon dessein. En conclusion, je l'emmenai avec moi au château. Et maintenant il serait vain de te narrer tout ce que j'ai dû faire ou inventer pour le voir sourire et s'amuser ou tout simplement demeurer éveillé — je dis bien « éveillé », — sans y parvenir jamais. Rien ne paraissait le distraire ; il ne s'intéressait à rien ; il bâillait sans répit et semblait n'avoir d'autre désir que celui de dormir. Au point qu'il s'endormait positivement çà et là dans la maison ; dans mes bras même, tandis que je lui parlais, tandis qu'il mangeait les plus exquises friandises. Et pourtant il est loin d'être sot, ainsi que j'ai pu le constater naguère, c'est-à-dire avant que cette langueur ne le prenne. Pour conclure une nouvelle fois, j'ai dû le ramener profondément endormi à ses parents, lesquels, avec un sourire entendu, l'ont sans plus de façon remis dans sa poche de poils, en ajoutant : « Et maintenant on en reparlera en avril, et encore... »

Eh bien ! qu'en dis-tu ? Oh ! mais pourquoi m'écris-tu si rarement, pourquoi ne me parles-tu jamais sérieusement de Paris et de la vie que vous y menez? Me crois-tu donc vraiment devenue une sauvagesse ? Adieu. Ecris-moi vite.

A.

4

Solange chérie,

Je commence à être un peu inquiète, et il serait inutile de le dissimuler plus longtemps. Il est à peine croyable que tant de gens d'ici se soient déjà endormis : où que j'aille, je ne vois plus que ces fétides et horribles poches qui pendent des poutres. Bref, je t'ai parlé dans ma première lettre — tu te souviens ? — de certain jeune gentilhomme romantique qui... oui, qui enfin me faisait la cour. Eh bien ! il... lui aussi... Oh ! Solange ! Oui, il était chez moi hier, au salon ; j'avais fait un peu de musique, et il m'avait en retour récité une poésie dont

il était l'auteur — vraiment l'auteur, crois-tu ! — et dont la pudeur seule m'interdit de nommer l'inspiratrice. L'instant était propice aux élans du cœur. Et j'étais justement en train de penser que j'aurais bien pu, après tout, lui donner dorénavant quelque espérance manifeste, qu'il n'y avait guère de raison, ni personnelle ni publique, pour que je ne le fasse point. Cela étant, je lui ai abandonné la main qu'il m'avait prise avec passion, quand... Ah ! mon amie, comment t'expliquer cela ? J'ai vu soudainement, avec épouvante, au fond de son regard comme une langueur, mais non point de l'espèce à laquelle tu penses ; non c'était plutôt une sorte d'hébétude ; une indifférence même, l'indifférence dernière de l'homme qui va sombrer dans le sommeil. Comprends-moi, Solange, dès cette minute il commençait à s'endormir ! Pendant un moment, il a gardé ma main dans les siennes sans rien faire, me regardant toujours plus alangui, oublieux de l'instant unique et de tout le reste. Puis il a en partie repris ses esprits ; il a lâché ma pauvre petite main moite ; il a bâillé (quoique fort civilement) ; il s'est approché de la fenêtre et en a tambouriné les vitres ; il a prétexté je ne sais quel mal de tête ; il a marmonné de surcroît quelque chose d'incompréhensible ; et, sans même attendre que je lui donne congé (j'étais bien trop interdite pour dire quoi que ce soit), il a tourné les talons. C'est tout. On me dit aujourd'hui qu'il vient à son tour de tomber en léthargie. Oh ! bien sûr, sa poche à lui doit être de zibeline. Mon Dieu ! Que veux-tu que je dise si ce n'est : « Mon Dieu » ?

Et les autres ? Je ne me souviens pas si je t'ai jamais parlé de quelques-uns de mes parents ou, mieux, de quelques-uns des parents de mon oncle. Je me suis présentée chez eux dès hier soir, un peu pour oublier mes craintes et mon effroi. Et je les ai trouvés assis tous ensemble autour d'une table, graves et taciturnes. L'un d'eux jetait de temps à autre un coup d'œil à une gazette qu'on avait lancée sur ladite table ; mais non point exactement à la gazette : aux petites annonces de la gazette. Un autre fumait une moitié de cigare en se regardant les ongles ; mais il ne le fumait pas vraiment, il se bornait à le rallumer de temps en temps. Un troisième, enfin, s'appuyait des avant-bras à la table et ne faisait proprement rien.

Tous se taisaient ou ne parlaient avec effort que de la pluie et du beau temps ; et tous avaient au fond de l'œil cette somnolence que j'avais si bien appris à reconnaître. Il n'est guère difficile de prévoir qu'ils ne vont point tarder à s'endormir pour tout de bon, eux aussi.

En attendant, ce matin toute une procession de villageois (qui avaient insisté pour me voir) a défilé devant mes yeux effarés, m'apportant des présents en nature. On m'a confusément expliqué que lesdits présents, faits traditionnellement en ce jour de l'année, étaient dits « pour la léthargie », laquelle toutefois s'appelle ici d'un tout autre nom. Ciel !

un atroce soupçon me traverse l'esprit : mon oncle s'endormait-il aussi ? Il me semble bien me souvenir maintenant que lui qui était si scrupuleux en toute chose, ne répondait toujours qu'au printemps à mes lettres de l'hiver... Mais non ! mais non ! que vais-je encore imaginer là ? Pourtant, il n'y a guère, m'étant glissée je ne sais trop pourquoi dans la cave, où je n'étais jamais descendue, j'y ai découvert une entière réserve de poches infâmes, et beaucoup étaient déjà pleines ! Il me semblait bien aussi, et cela depuis plusieurs jours, que certains de mes domestiques ne se montraient plus. En revanche, l'intendant a toujours bon pied bon œil, comme si de rien n'était ; et même le vieux majordome tient bon, sauf qu'il est toujours un peu abruti ; j'en pourrais dire autant de la première femme de chambre. Alors que la cuisinière, depuis un certain temps...

Mais dis-moi, Solange, crois-tu vraiment qu'il y ait quelque risque de les voir s'endormir ainsi jusqu'au dernier ? Tout le monde ici, c'est-à-dire ceux qui restent, m'assure du contraire et soutient que ceux qui ont une occupation quelconque demeurent éveillés. Diable ! comment m'en tirerais-je dans le cas contraire ?

Le neige est tombée en abondance, et un épais tapis blanc recouvre désormais les champs aussi loin que le regard peut porter. C'est beau ; c'est un peu triste aussi.

Que faites-vous à Paris ? Vas-tu enfin te décider à m'écrire sérieusement une bonne fois ? A Paris, au contraire d'ici, et justement à cette même heure, les voitures commencent à arriver à l'Opéra : les dames, parées de leurs plus beaux bijoux, lancent de tous côtés des œillades assassines, cependant que leurs soupirants les lorgnent du perron. Et tout vit, tout s'agite, tout vibre, jusqu'à l'air même de Paris. Oh ! tu t'imagines peut-être que je souffre, que je regrette tout cela ? Détrompe-toi : ce sont seulement mes nerfs qui me jouent parfois de mauvais tours. Et puis il faut que je réagisse ; je me le suis promis. Adieu pour aujourd'hui.

A.

5

Solange,

Ma Solange, ma seule, mon unique amie, écoute-moi, il faut que tu me sauves, maintenant, tout de suite : il faut que, dans l'instant que tu recevras cette lettre, tu prennes une chaise de poste et voles ici pour me sauver. Solange ! tu m'as bien comprise ? Mon Dieu ! je perds le fil de mon discours ; j'entends son cheval qui piaffe et s'ébroue dans la cour, le cheval du hussard, bien sûr. Oui, oui, oui,

ils se sont tous endormis jusqu'au dernier, ici au château, au village, partout, tous, tous ! Même l'intendant ; même le vieux majordome il y a à peine quelques heures. Il était le seul qui fût encore debout et, quoi que j'aie tenté, je n'ai point réussi à le tenir éveillé, pas même avec de l'armagnac, pas même en lui offrant de l'argent. On voyait bien qu'il faisait des efforts, mais à la fin cela a été plus fort que lui. Je n'ai pas le temps de te raconter. Je me suis précipitée au dehors : neige, silence, solitude. Il m'a semblé vivre un conte de fées, mais non, dans les contes de fées, il y a toujours quelque chose d'innocent, de naïf... Un cauchemar terrible... Voilà que je perds un temps précieux, et son cheval piaffe toujours de plus belle... Enfin, après un temps qui m'a paru interminable, j'ai aperçu, loin, bien loin sur la neige, un tout petit point noir qui grossissait à vue d'œil. C'était lui, lui, le bel et jeune hussard, lui que, quelles que fussent les circonstances, le Seigneur m'envoyait. Il galopait furieusement. Il s'est arrêté de mauvaise grâce. Je l'ai prié, supplié de m'emporter avec lui en travers de sa selle. Il m'a répondu : « Je suis estafette, mademoiselle. » Si tu savais tout ce que j'ai dû dire et faire pour le convaincre au moins d'attendre dix minutes (il a tiré sa montre), le temps de t'écrire cette missive désespérée, qu'il m'a juré sur l'honneur de te faire parvenir dans les délais les plus brefs. Maintenant, il ne me reste plus que deux minutes. Maintenant, écoute-moi bien, ma Solange : je ne sais pas faire la cuisine, je ne sais rien faire, et du reste il n'y a plus rien à manger dans cette maison ; j'ai peur des chevaux, je serais bien en peine de les conduire s'il me fallait m'enfuir, et puis ils se sont peut-être endormis, eux aussi ; alors, en fin de compte, je vais mourir ici si tu ne me sauves pas. Solange, oh ! Solange, tu me détestes, n'est-ce pas ? Oui, oui, c'est toi qui avais raison ; mais maintenant il n'y a plus une minute à perdre... Et s'il... et s'il lui arrivait malheur en route ?... Ciel ! j'entends sa voix qui m'appelle... Solange, mon cœur, que puis-je encore te dire ? Sauve ta pauvre

A.

Traduit par Roland Stragliati.
Titre original : Lettere dalla provincia.

ROLAND TOPOR

Le sacrifice d'un père

Roland Topor n'est pas un nouveau venu : six nouvelles de lui ont déjà paru dans « *Fiction* ». Pourtant la littérature n'est que l'une des branches de son activité, car il est surtout caricaturiste et illustrateur.

« *Fiction* » comportant maintenant des dessins, nous pouvons, pour la première fois, présenter simultanément les deux facettes de Topor. Voici un nouveau texte de lui, sur un de ces thèmes à l'humour féroce qu'il affectionne ; et vous trouverez, à la suite, quelques spécimens de ses dessins.

NOUS *étions quelques-uns à espérer la fureur des flots, sur cette côte bretonne où les derniers estivants de la saison se contentaient, eux, du morne beau temps. Par esprit de contradiction ? Par snobisme ? Non, pour une raison plus profonde, plus authentique, venue tout droit de notre atavisme de pilleurs d'épaves : pour la joie de recueillir les débris, de pouvoir trier parmi les présents laissés par la vague brocanteuse ceux qui parleraient à nos cœurs.*

Depuis une semaine le temps était au beau fixe. Je pestais contre la grève devenue plage, où une horde de bourgeois enbikinisés régnaient en maîtres. Je ne savais plus vers quel but diriger mes promenades. J'appelais de tout mon être la tempête.

Elle vint. Pendant la nuit qui suivit, tous les habitants de la petite pension de famille eurent l'impression qu'une bande de loups affamés parcourait le bord de mer. Les stores claquaient comme des mâchoires, et le vent rageait et hurlait parmi les chaises de fer de l'Hôtel « Albatros ». Cette nuit-là, je dormis comme jamais je ne l'avais rêvé. Dès six heures du matin j'arpentais la grève, heureux comme un amateur dans une foire d'antiquités gratuites. Le vent n'était pas tout à fait tombé, et les embruns qui venaient me saler les lèvres y mettaient une saveur d'aventure dangereuse. J'avais re-

© 1963, *Fiction* et Roland Topor.

tourné ma pipe, sens dessus dessous, afin que le foyer ne se trouvât pas mouillé. L'âpre fumée de tabac gris que je rejetais sans desserrer les dents était comme la vapeur d'un petit steamer sorti victorieux d'un mauvais grain.

Tous les cinq à dix mètres, un lot de planches pourries, de boules de pêcheurs, de morceaux de liège poisseux, de vieilles boîtes de conserves enveloppées précieusement d'algues décomposées, s'offrait à ma cupidité. Je fouillais sans hâte dans les tas, les retournais du pied, revenais examiner un débris suspect, rêvais devant un chiffon, et, en fin de compte, n'emportais rien.

Parfois, les cris aigres des mouettes me tiraient de mes recherches, et alors quand je relevais la tête, c'était un ciel gris sur une mer blanche qui accaparait mon regard. D'autres mouettes, de l'intérieur des terres, me rappelaient à ma quête et j'avançais de nouveau, sans crainte de me mouiller les pieds, grâce à mes bottes.

Tout d'un coup je faillis tomber. Je venais de me heurter à un petit baril, à moitié enseveli sous une masse de varechs. Je cognai de l'index replié contre sa paroi : il sonna d'un son clair de brave petit baril bien étanche. Qu'y avait-il à l'intérieur ?

Je le transportai dans un endroit plus sec, et là, sans remords, j'entrepris de le défoncer à l'aide d'un gros galet. J'y parvins, mais la puanteur qui envahit alors mes narines me donna la nausée. Je courus vomir dans la mer car une pudeur étrange m'empêchait de souiller les galets blancs. Je retournai pourtant au tonneau, irrésistiblement attiré par la bouteille verte que j'avais eu le temps d'apercevoir à l'intérieur par l'interstice de deux planches courbes. Une bouteille verte dans laquelle se trouvait, j'étais sûr d'avoir bien vu, plusieurs feuillets roulés et pas la moindre goutte d'eau.

Surmontant ma répugnance, en évitant de respirer, j'eus tôt fait d'extraire la bouteille des matières rosâtres où elle était fichée, puis d'aller la rincer. Je m'installai à distance respectueuse du baril, cassai le goulot d'un coup sec contre un rocher et me saisis des précieux feuillets. Ils étaient en parfait état, entièrement recouverts de cette petite écriture serrée que l'imagination populaire prête aux médecins et que seuls les pharmaciens sont censés pouvoir comprendre. Mais je n'eus pas besoin d'avoir recours à un membre de cette honorable profession. Avec difficulté au début, puis avec une facilité croissante à mesure que la lecture avançait, je réussis à déchiffrer le manuscrit. Je certifie que rien de ce qui suit n'est de mon cru. Tout dans cet invraisemblable mélo est de provenance authentique.

Voici donc ce que je pus lire par cette froide matinée de septembre, à l'abri du vent, derrière des rochers propices, la pipe fonctionnant à plein rendement, et les sourcils continuellement relevés en signe d'étonnement. Il y avait de quoi. Qu'on en juge plutôt.

Mon nom est Martin Hertisse. Je suis né dans cette affreuse ville, sale et fausse, que l'on a coutume d'appeler ville-lumière, Paris, dont le souvenir seul me lève le cœur dans ce petit îlot où je suis en train de pourrir lentement au son du bourdonnement des mouches. Ma mère, je ne pourrai rien en dire puisqu'elle est morte en me mettant au monde, sacrifice dont je ne lui suis en rien reconnaissant. Mon père m'adora. Je ne sais pas si je lui rappelais son épouse, car il ne prononça plus jamais son nom, mais je suppose qu'il reporta sur moi toute la passion primitivement destinée à celle que je venais de tuer. Dès mon plus jeune âge mon père s'occupa de moi, sacrifia ses jours aux miens malgré une situation qui lui aurait largement permis de me mettre dans un de ces luxueux établissements spécialisés. En effet, mon père était riche. Il le resta jusqu'à ma dix-huitième année, dix-huit ans dont je n'ai cessé de chérir le souvenir dans ma mémoire. Certains êtres privilégiés commencent leur existence par l'enfer et la finissent dans un Eden longtemps espéré, obtenu à la force de leurs poignets. Mais d'autres moins chanceux, dont je suis, débouchent après quelques jours de bonheur sur cet enfer. Ceux-là n'ont plus rien à espérer car jamais ils ne peuvent souhaiter atteindre un paradis comparable à celui de leur enfance. Mon père, pendant ces dix-huit ans que dura sa fortune, me combla de tout. Je ne me souviens pas d'un seul refus opposé à un de mes désirs les plus fous. Je me souviens de ce lion qu'il m'acheta après une visite au zoo au cours de laquelle j'avais manifesté un plaisir tout à fait banal au spectacle de cet animal. C'était un vieux lion tout râpé, gentil comme un épagneul, édenté comme une poule, mais formidable pour l'enfant que j'étais. Je pourrais multiplier ces exemples à l'infini.

Et puis ce fut la catastrophe. En un tour de main mon père ne possédait plus rien. Dire que je me rendis tout de suite compte de mon infortune serait exagéré. J'eus l'impression d'une tuile passagère qui serait vite surmontée, d'un incident. Mais je ne mis pas longtemps à prendre conscience de la réalité, car désormais tout était changé. Nous ne mangions plus que quelques croûtons de pain, avec du pâté parfois, quand un ancien ami de mon père, pris de pitié, nous en faisait envoyer un échantillonnage. Le biais de la publicité était en effet le seul moyen de faire accepter quelque chose à mon père. C'est à cette époque que je m'aperçus que ce n'était plus un jeune homme. Les rides envahissaient à vue d'œil son visage, son échine se courbait un peu plus à chaque tour de cadran. Naturellement, il chercha du travail. Mais on n'embauche pas un vieil homme qui ne sait rien faire, encore moins si ce vieil homme a été riche. Ah ! vieillesse, jeunesse, quelle foutaise ! Richesse, pauvreté, voilà les véritables critères de la misérable vie humaine. Mon père

n'était plus riche. Sa jeunesse s'enfuyait, remplacée par la sénilité de la pauvreté.

A ce moment de ma vie, j'étais étudiant en première année de médecine. Je m'étais dirigé vers cette profession qui me fascinait, encouragé, comme pour tout ce que je faisais, par mon père. J'étudiais avec ardeur, sacrifiant de bon gré les passe-temps insipides de l'adolescence pour me lancer à corps perdu dans les livres. Quand je compris que je serais obligé d'interrompre mes études, un terrible désespoir me prit. En l'espace d'une semaine, je maigris de plusieurs kilos, non tellement à cause de mon manque d'appétit, puisque de toute façon il n'y avait plus rien à manger, que de la dépression nerveuse engendrée par cette perspective. Mon père qui sentait tout cela en souffrait encore plus que moi, ce qui n'est pas peu dire. C'était au point que j'aurais voulu le réconforter, mais je ne pus trouver les mots qui m'auraient permis de le faire.

C'était à la fin des vacances de Noël. Nous devions prendre une décision avant la rentrée. Chaque jour qui me rapprochait de cette échéance fatale en était un deuxième retiré de ma vie. Je crois que j'aurais tout fait pour me procurer de l'argent, si je l'avais osé.

Deux jours avant la fin des vacances, mon père rentra tard à la maison. Inutile de dire que « à la maison » ne signifiait plus notre maison, puisqu'elle aussi nous l'avions perdue, et que nous vivions lamentablement dans une petite chambre de bonne prêtée par un ami. Un triste sourire essayait de s'accrocher sur ses lèvres tremblotantes. Il s'assit lourdement.

— « Mon petit... »

Il haletait après les six étages d'escalier de service qui onduisaient à notre taudis.

« Mon petit... tu pourras continuer ta médecine. J'ai trouvé de l'argent. »

Une joie immense m'envahit. Je sautai au cou de mon père pour le couvrir de baisers. Je pleurais et je riais en même temps, lui aussi je crois bien.

Je sais qu'à ce moment-là, j'aurais dû lui demander comment il s'était procuré l'argent. Je reconnais qu'il peut paraître à peine vraisemblable que je ne l'eusse pas fait, mais en vérité j'étais trop lâche. J'avais tellement l'habitude de ne jamais me préoccuper des questions matérielles qu'encore une fois je fermai les yeux, bien fort, comme font les autruches qui enfouissent leur tête dans le sable pour ne pas voir le danger. Une sorte de statu quo s'établit entre nous. Jamais je ne reparlai de cette affaire, je m'efforçais de n'y plus penser.

Je retournai donc en Faculté. Je m'abrutissais dans le travail pour me distraire, et j'y réussissais presque. Je fus pourtant obligé de remarquer que le petit afflux de billets de banque diminuait, diminuait

au point de devenir inexistant. Le temps d'une après-midi, la grande angoisse me reprit. N'était-ce qu'un sursis ? Mais le soir mon père sortit de sa poche de veston une nouvelle liasse, sinon imposante, du moins respectable. Et la vie continua ainsi, cahin-caha, avec des alternances de richesse relative. Cela dura deux mois puis mon père mourut.

Je ne puis pas parler de ce malheur plus longuement. Déjà... (*Ici des mots semblaient effacés par une humidité qui n'était pas celle de l'eau de mer, puisque pas une goutte n'avait pénétré à l'intérieur de la bouteille.*)... Je crois que je serais devenu fou si j'avais eu à m'occuper de tous les détails de l'enterrement. Mais mon père avait tout prévu. Peu avant sa mort, il avait fait lui-même les démarches néecssaires afin de m'en éviter le tracas. Si bien que, ses yeux à peine refermés, l'homme des pompes funèbres frappait à la porte. Il était là depuis quelques instants à peine lorsque le premier se présenta.

C'était l'homme de la Banque des Yeux. Il repartit avec un petit bocal précieusement serré contre sa poitrine. Et les uns après les autres, ils vinrent tous. Celui de la Banque des Nez, celui de la Banque des Cheveux, celui de la Banque des Ongles, celui de la Banque des Cœurs, du Sang, des Foies, des Reins, des Rates... Je m'enfuis en hurlant de cette chambre de cauchemar.

Je comprenais tout maintenant. La redoutable question que je n'avais osé poser se trouvait résolue d'elle-même. Et moi, pauvre idiot qui avais cru à des larcins ! J'en rougissais, j'en défaillais de honte et de chagrin. Je n'ai du reste pas encore compris pourquoi je ne me suis pas suicidé ce jour-là. Cette bonne action m'aurait au moins évité de voir la suite !

L'enterrement se passa très vite, très simplement. Mais comme il paraissait léger, le pauvre cercueil porté sans ménagement par deux ivrognes vêtus de noir. Mon cœur saignait tellement qu'une traînée devait suivre le cortège ! J'étais ivre de douleur.

Le lendemain, j'étais avisé dès la première heure que mon père, assuré sur la vie, me faisait par ce moyen son ultime cadeau. Mes études étaient désormais assurées. J'accueillis la nouvelle dans un tel état d'hébétude qu'elle ne me fit ni chaud ni froid. Pourtant il fallait réagir. Pour oublier, un seul dérivatif : le travail. Je courus à la Faculté, comme on court sur le quai d'une gare attraper le train qui va à l'autre bout du monde.

A côté de ma sinistre réalité, même la salle de dissection me paraissait enviable. La matinée était entièrement consacrée à cet exercice. Je me précipitai sur le corps qui m'était octroyé, et, sans lever les yeux, en serrant les dents, je me livrai à cette répugnante occupation. Le corps avait dû être commencé par un de mes camarades pendant mon absence, car il était déjà fortement entamé. Une plaie,

une cicatrice plutôt sur le haut de la cuisse, m'intrigua. Je tâtai de ma main gantée de caoutchouc, une grosseur roula sous mon doigt. D'un coup de scalpel, j'incisai. Je découvris une petite boule de cuivre creuse, à l'intérieur de laquelle se trouvait un feuillet en papier de soie, léger comme une aile de papillon. Il était froissé en une boulette. Je la dépliai et lus :

« *Mon cher fils, quand tu liras ces lignes, tout sera fini. Mon vœu le plus cher est que tu puisses finir tes études, que tu deviennes un grand médecin, et que plus tard, devenu riche et célèbre, tu te souviennes encore un peu de ton pauvre père qui t'aimait tant. Je t'embrasse.* »

J'étais effondré. Mon père ! Là ! Sur cette table atroce ! C'était une bière vide que nous avions ensevelie la veille. Je fus pris d'une crise de folie furieuse. Brandissant mon scalpel, je me ruai sur mes voisins. A coups de pieds, je renversai tout ce qui se trouvait sur mon passage. On ne me maîtrisa qu'avec peine.

L'histoire se sut. Le scandale fut évité de justesse. On me rendit le cadavre qu'avec l'argent de l'assurance je pus racheter. Il alla enfin reposer en paix dans le caveau de famille du Père Lachaise.

Puisque telles étaient ses dernières volontés, je finis donc ma médecine, mais le jour où j'obtins mon dernier diplôme, je m'embarquai pour ne plus jamais revenir à bord d'un petit caboteur de la Ligne Commerciale Atlantique.

Naviguer, je n'ai fait que ça depuis plus de vingt ans, j'ai parcouru toutes les mers et tous les océans de la planète. Voilà ce que j'ai fait de ma vie, voilà tout ce qui mérite d'en être dit. Cela aurait pu durer encore dix, vingt ou trente ans, qui peut savoir ? Mais le destin n'en a pas décidé ainsi. Il y a près d'un mois, le vaisseau vénézuélien qui m'avait à son bord a fait naufrage. Seul survivant, j'ai pu atteindre un petit îlot, où je vais mourir maintenant. Je suis arrivé au bout de mon rouleau et c'est le moment de payer ma dette. Alors, dans un baril que j'ai repêché lors du naufrage, je mets (*là, il y avait des taches de sang sur le manuscrit*) mes yeux, mes reins, mon foie, ma rate... (*l'écriture était de plus en plus i   ble et balbutiante*) et je prie instamment celui qui trouvera ce précieux colis d'aller l'enfouir au Père Lachaise au caveau 18 de l'allée 45, dans le corps de mon père, Nicolas Hertisse, à qui tous ces viscères font défaut. Son fils qui l'aime et l'aimera toujours. Signé : Mart...

Lorsque je relevai les yeux de l'incroyable document, je fus tout étonné de me retrouver sur la côte bretonne. J'étais trempé car la marée avait monté, et l'endroit sec tout à l'heure ne l'était plus. Je

retournai par acquis de conscience au tonneau, mais tout cela sentait vraiment trop mauvais, et j'avais un peu l'impression d'être la victime d'une mauvaise plaisanterie.

Je déchirai donc la lettre en menus morceaux, vidai le baril dans la mer, puis retournai à la pension de famille, une boule de verre verte dans chaque main, pour les offrir à la jeune demoiselle venue de Paris, qui en était folle.

Au prochain sommaire :

JACQUES STERNBERG

Le reste est silence

WILLIAM F. HARVEY

La bête à cinq doigts

BRIAN W. ALDISS

Echardes

FREDERIK POHL

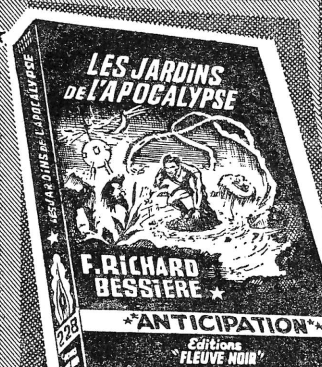
Pour des canards sauvages !

MARIO SOLDATI

La balle de tennis

Dans la
COLLECTION
ANTICIPATION

A PARAÎTRE
JUILLET



LA FIÈVRE ROUGE
M.A. RAYJEAN
ANTICIPATION
Editions "FLEUVE NOIR"
229

EN VENTE
TOUTES
LIBRAIRIES
2.50 Fr.

LE PLUS FORT
TIRAGE
DU ROMAN
ANTICIPATION

ATTENTION
EXIGEZ LA SIGNATURE
★ UNE GARANTIE DE QUALITÉ ★

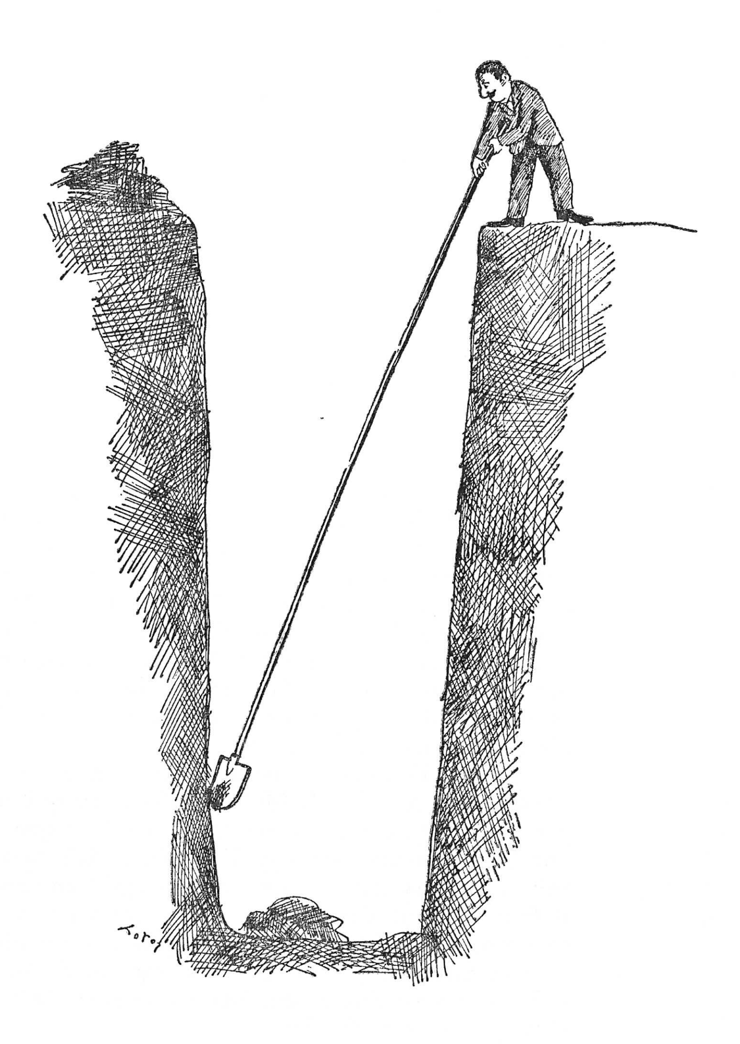
Editions FLEUVE NOIR
★ 69, BOULEVARD SAINT-MARCEL ★ PARIS (13e) ★
Tél. : KEL. 01-82

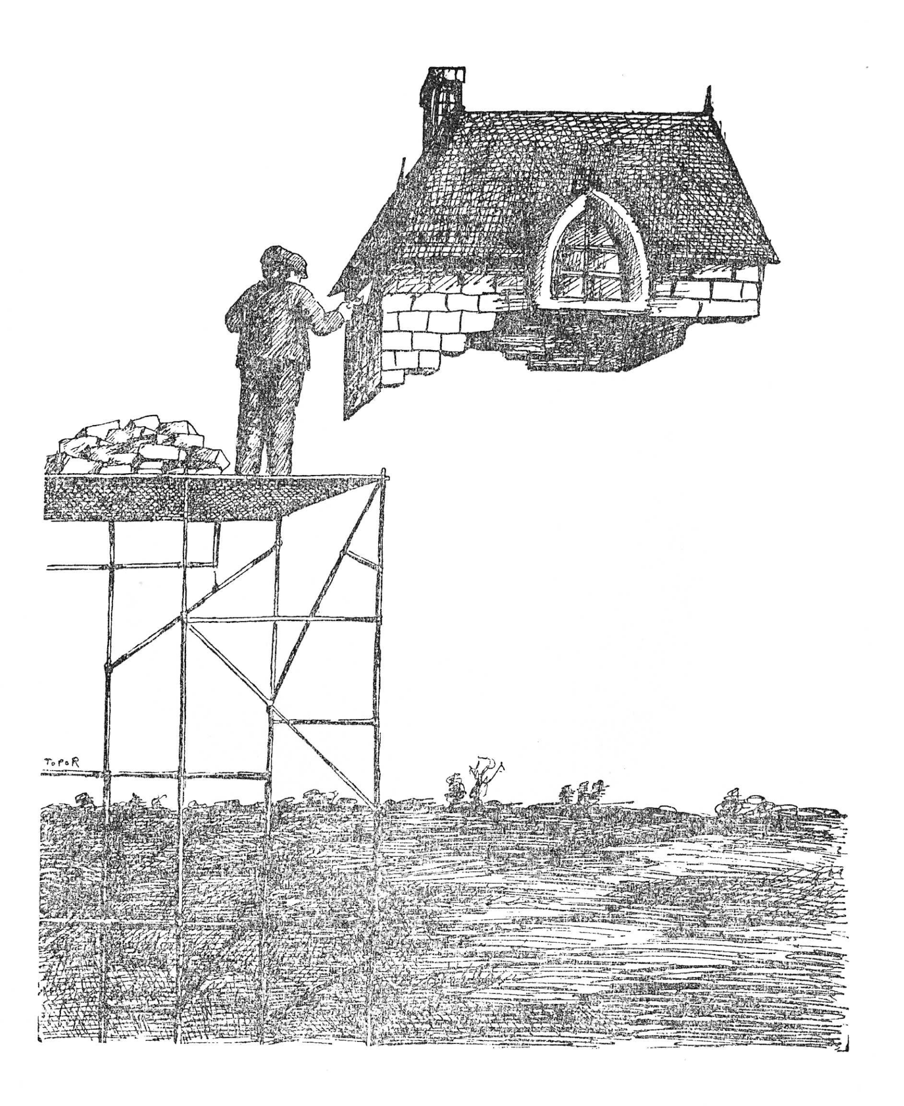
Humour : Topor

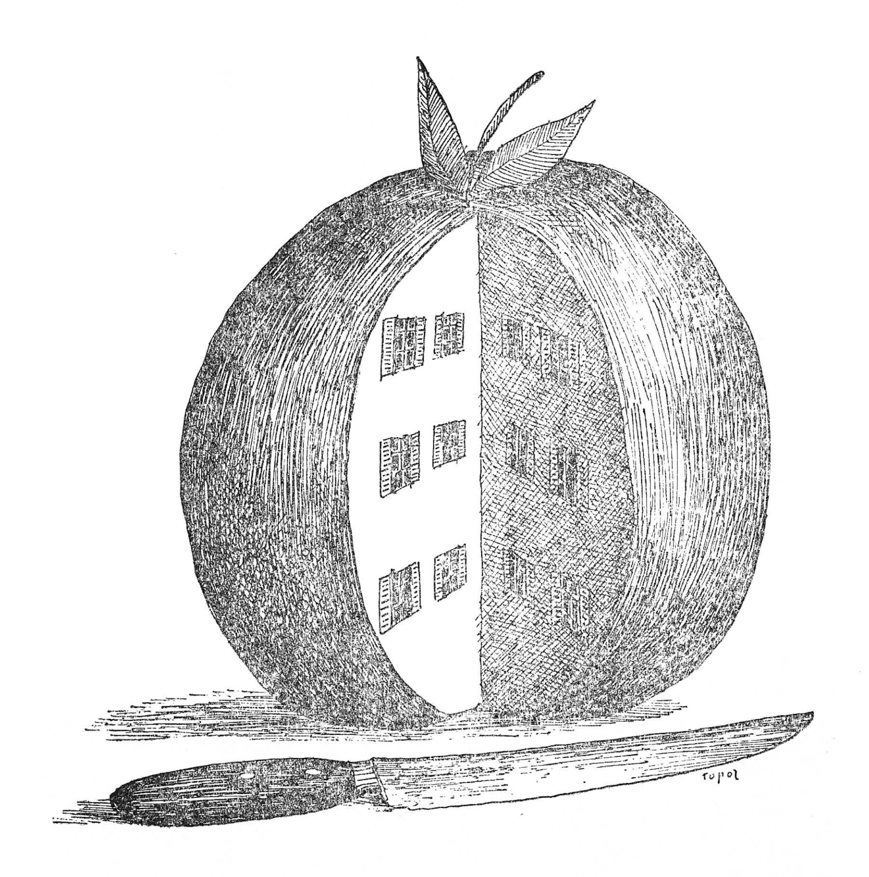
Sur la carte de l'humour, Topor commence là où le rire finit. Sans doute quelques éclats restent-ils pendus aux angles du dessin, mais ce n'est pas le but à atteindre : seulement une trace qui s'évapore en laissant apparaître un univers nouveau. On se déplace alors dans un vent d'inquiétude qui vous met d'emblée sur le qui-vive. Chacun des gags proposés fait un trou dans la muraille du jour, et donne accès à des régions crépusculaires où l'impossible devient un outil familier.

Il s'agit là d'une forme de création analogue au poème, une sorte de haï-kaï plastique, ce qui n'est pas pour surprendre quand on se souvient que Topor écrit presque autant qu'il dessine. Mais pour le suivre sans danger sur les escaliers qu'il emprunte, il faut d'abord s'armer jusqu'aux dents et assurer son propre équilibre : tout étrangère que semble la contrée atteinte, elle est faite des racines de la réalité. Leur sève donne un élixir qu'on ne boit pas sans que la tête chavire.

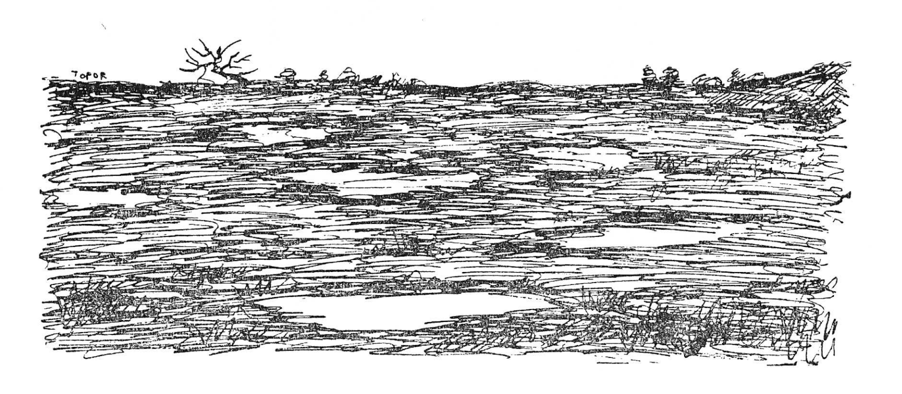
André Ruellan

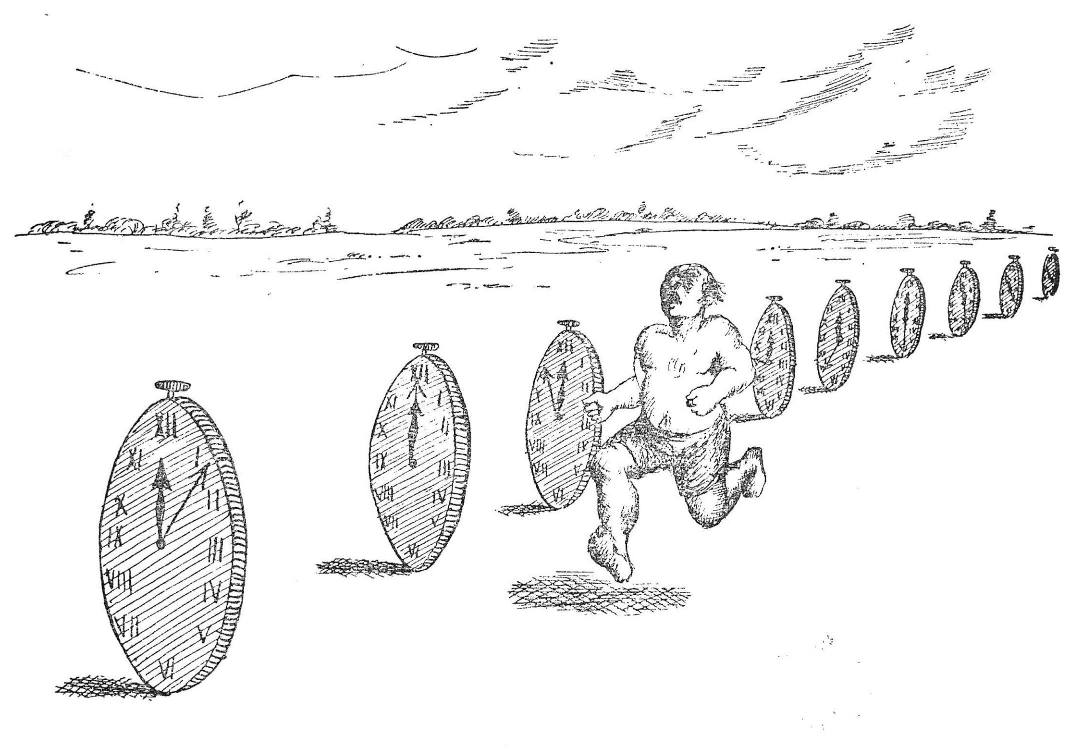


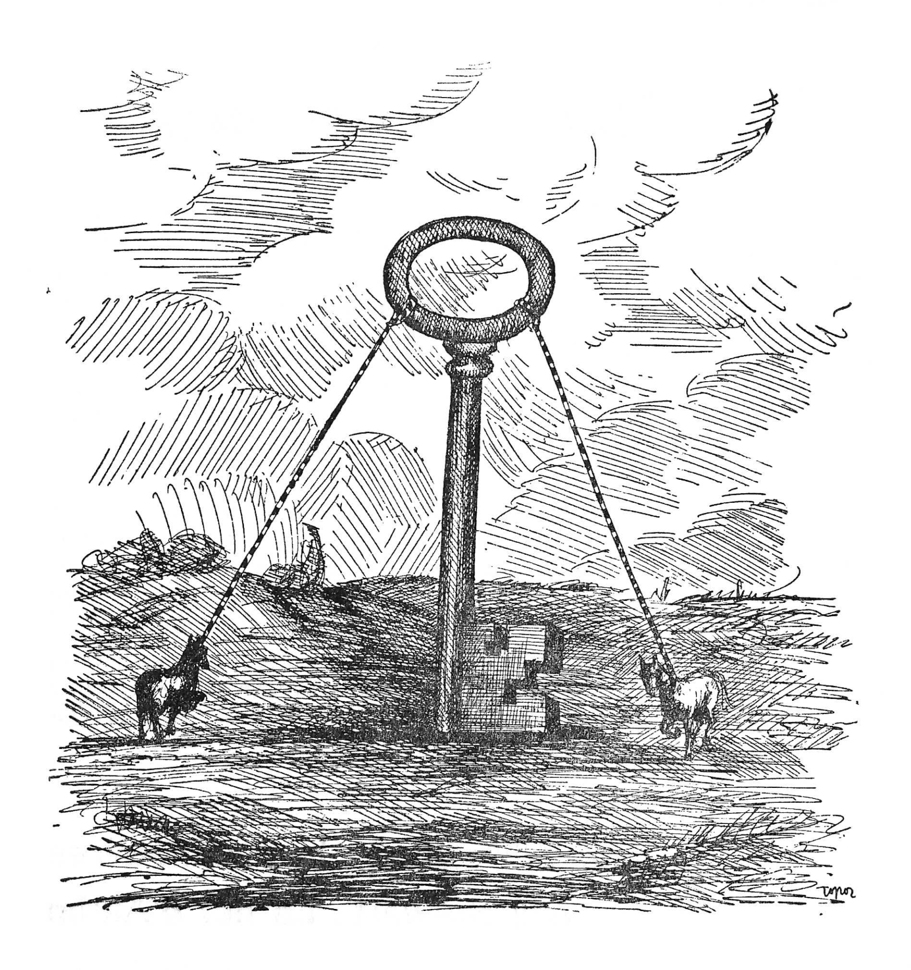

TOPOR


topor




TOPOR


Topor


Topor

Ici, on désintègre !

Quatre ouvrages particulièrement dignes d'intérêt ce mois-ci : deux S. F. et deux fantastiques.

Signé Will Stewart, « La nef d'Antim » *est un roman dû en réalité à Jack Williamson, dont nous pouvons en même temps lire la suite très attendue de* « La légion de l'espace », *suite intitulée* « Les cométaires ». *Williamson, un des grands vétérans de la science-fiction américaine, est à l'honneur. Les amateurs de space-opera ne pourront que s'en féliciter.*

Après Jean Ray, son compatriote Thomas Owen est enfin publié à son tour en France, avec la réédition de ses deux plus importants recueils, sous le titre de « La cave aux crapauds ». *Une grande date pour les amateurs de fantastique.*

Enfin, grâce au recueil « Les armes secrètes », *nous découvrons un nouvel auteur sud-américain : Julio Cortazar, l'une des plus importantes révélations de ces derniers temps.*

Jack Williamson : **Les cométaires**
Will Stewart : **La nef d'Antim**

Depuis un an ou deux, le « Rayon Fantastique », après avoir connu des hauts et des bas, semble avoir repris sa place de première collection française de science-fiction. La période héroïque est terminée, peu de grands noms de la S. F. américaine sont mainte-

nant ignorés du public français. Mais parmi les ténors que nous connaissons déjà, que d'œuvres restent à découvrir ! C'est la tâche que s'est assigné le « Rayon Fantastique » nouvelle formule, avec une série d'efforts dont la convergence est peut-être un hasard, mais qui donne en tout cas, de l'extérieur, une impression de cohérence : c'est ainsi que nous avons eu droit, en un peu plus d'un an, à un récital van Vogt, un récital Kuttner, un récital Clarke et un récital Simak. Aujourd'hui, en attendant les indispensables offensives sur Asimov, Heinlein et Sturgeon, c'est le grand Williamson qui est pris pour cible : à un mois d'intervalle, Hachette sort sa « *Nef d'Antim* » (signée du pseudonyme de Will Stewart) et ses « *Cométaires* ».

Williamson constitue un paradoxe au milieu de l'univers de la science-fiction. C'est un ancien (il a commencé à publier dans « *Amazing* » en 1928) et il a pas mal bourlingué au cours de sa carrière, ce qui s'est traduit dans son œuvre par un certain manque d'homogénéité, au moins en apparence : dans ses cinq romans traduits en français jusqu'ici, il aborde tour à tour le space-opera, la S. F. philosophique, le fantastique et les aventures policières. Mes deux préférés, « *Les humanoïdes* » (1) et « *La légion de l'espace* » (2) m'ont toujours laissé perplexe : il est difficile de comprendre qu'un seul homme ait pu ainsi abandonner, avec la même rigueur, à l'intellectualisme le plus austère et au space-opera le plus poétique.

L'explication réside peut-être dans ce tournant que prit la S. F. américaine lorsque John W. Campbell Jr. s'assit dans le fauteuil du rédacteur en chef d' « *Astounding* », un beau jour de 1937. Autour de ce novateur, partisan à la fois de la rigueur scientifique, de la sophistication intellectuelle et de la qualité littéraire, la plupart des jeunes auteurs s'agglomérèrent, suivis de... Williamson, qui opéra en cette occasion une reconversion spectaculaire, découvrant en lui des possibilités que jusqu'alors il n'avait pas voulu ou su exploiter. Faut-il le dire ? « *La légion de l'espace* » vient avant ce grand événement, « *Les humanoïdes* » après.

L'intérêt des deux livres offerts par le « Rayon Fantastique », c'est qu'ils permettent peut-être de découvrir la clé du retournement, en même temps d'ailleurs que le *Sésame, ouvre-toi* de l'œuvre de Williamson. En effet leur publication se situe de part et d'autre de l'événement de 1937, et ils sont écrits dans des registres diamétralement opposés. Pourtant ils sont moins éloignés l'un de l'autre que « *Les humanoïdes* » de « *La légion de l'espace* » : tous deux sont des space-operas, situés dans un cadre assez voisin d'astéroïdes et de planètes artificielles, et se prêtent à certains rapprochements. Leur sortie groupée en France permet donc de réfléchir sur le « cas Williamson » — sans prétendre, bien entendu, à en donner une image complète au simple vu de deux romans.

« *La légion de l'espace* », publiée dans « *Astounding* » en 1934, remporta un tel succès que Williamson n'avait plus qu'à écrire une suite : ainsi fit-il, à deux reprises, avec « *Les cométaires* » (1936) et « *Seul contre la légion* »

(1) Stock (épuisé).
(2) Hachette, « Rayon Fantastique ».

(1939). Ce sont ces deux romans qui nous sont aujourd'hui présentés en un seul volume double. Le second, en dépit de quelques morceaux de bravoure, est nettement inférieur au premier, et des esprits chagrins ne manqueraient pas d'en déduire qu'on a utilisé l'amalgame pour pousser le client à la consommation : remarque que nous nous garderons bien de faire, car nous avons attendu trop longtemps la suite de « *La légion de l'espace* » (1) pour nous plaindre d'un souci d'exhaustivité que nous souhaiterions plus répandu chez les directeurs de collections.

« *Les cométaires* » sont une manière de chef-d'œuvre du space-opera : à ce titre, ils ont d'ores et déjà été mal accueillis, à l'heure où j'écris, par un certain nombre d'amateurs français de S. F., qui se sont empressés de taxer le roman de simplisme. Vieille querelle ! Soucieux de ne pas m'épuiser à la ranimer, je m'adresserai uniquement ci-dessous à ceux pour qui James Joyce ne vaut pas Homère. Les autres peuvent immédiatement se reporter à la critique de « *La nef d'Antim* », ouvrage qui seul a quelque chance de les intéresser. Après tout, les montagnes ont bien le droit de ne pas se rencontrer.

Le premier charme des suites, c'est l'exercice du souvenir, avec ce qu'il a de savoureux et de mélancolique. Quel lecteur de « *La légion de l'espace* » n'éprouvera un peu d'émotion en retrouvant Jay Kalam, Hal Samdu et Giles Habibula ? Mais la belle Aladoree a maintenant un fils de vingt ans, elle sait qu'elle transmettra un jour le terrible secret de l'Akka et ensuite devra mourir, et elle n'en reste pas moins sereine. Dans le roman suivant, le déchirement s'accentue : Hal Samdu, le bon géant, est devenu amiral de la légion de l'espace ; Giles Habibula n'est plus qu'un vieillard guetté par les infirmités, qui heureusement ne l'ont pas encore tout à fait désamorcé ; Jay Kalam, cependant, est contraint de le tuer, et revoit in extremis le temps joyeux où ils étaient simples soldats ensemble : « *Il lui semblait qu'un vent froid soufflait autour de lui, emportant le navire et les années écoulées* » (p. 424). Williamson excelle, au milieu d'une floraison d'aventures plus ou moins irréelles, à suggérer un peu sournoisement cette lente marche à la mort.

Le space-opera, c'est l'épopée moderne. Autrefois les poètes demandaient l'aide des dieux au moment d'en écrire une. Cette pratique de l'évocation initiale n'est plus possible aujourd'hui, mais il faut bien, par quelque artifice, convaincre le lecteur qu'il est sur le point de pénétrer dans un univers exceptionnel ; à cet égard, l'ouverture des « *Cométaires* » est si cosmique, si exemplaire que je ne résiste pas au plaisir de la citer : « *Phobos tournait au rythme de la Terre — car les anciens conquérants de cette petite lune de Mars avaient réglé son mouvement selon leur impériale convenance. Ils avaient couvert ses roches stériles de verdure, l'avaient enveloppée d'un air artificiel, et, de ses palais, ils avaient gouverné les planètes telles des îles captives.*

Mais leurs orgueilleuses flottes spatiales avaient été vaincues et étaient tombées dans l'oubli bien avant le milieu de ce trentième siècle. Autour du soleil, les îles humaines étaient de nouveau libres,

(1) Et nous attendons toujours, entre autres, la suite de « **Fondation** ».

et dans le Hall Pourpre humilié, le plus jeune héritier de cet empire perdu n'était plus qu'un prisonnier impatient. La nuit se dissipait lentement en une menaçante aurore, tandis que le long croissant de Mars se levait contre le soleil, tel un cimeterre rouillé de sang. Sous sa lumière rougeâtre, une porte de verre glissa et il sortit de l'immense tour centrale sur le vaste jardin suspendu » (*p.* 5).

Le procédé le plus couramment employé au cours du roman est naturellement celui de l'amplification, et d'abord sous sa forme quantitative. Qu'est-ce que le géofracteur ? « *Une grosse cacahuète de vingt millions de tonnes* » (p. 464). Qu'est-ce que la Comète ? Un vaisseau de l'espace long de douze millions de kilomètres, et qui attire Pluton dans une sorte de chaudière-étoile afin de l'utiliser comme carburant. Le paradoxe peut aussi être une question de définition, comme ce point d'appui situé en dehors de l'espace et du temps, ou cette planète blindée qui reste immobile au milieu de l'espace — avec, en son centre, un espace vide de plusieurs centaines de kilomètres peut-être (comment savoir), où règnent l'apesanteur et l'obscurité.

Ce pourrait être une suite d'histoires marseillaises. Il n'en est rien, parce que l'auteur attribue à ces menaces une signification cosmogonique (« *Ce papier est l'arrêt de mort de l'humanité* », p. 40) et surtout parce qu'il éprouve lui-même, profondément, ce malaise devant l'inconnu, ou plus exactement devant l'impossible. L'horreur est une de ses cordes favorites, et l'on comprend qu'il ait pu écrire « *Plus noir que vous ne pensez* » : qu'il décrive la torture d'un homme par le « confesseur de fer » qui annihile à jamais sa volonté, ou les reliefs du repas des Cométaires, ces êtres humains littéralement vidés par l'intérieur, qui ont perdu la moitié de leur poids et agonisent pendant des heures, il le fait, chaque fois, en homme qui tient la rencontre des monstres pour une expérience fondamentale.

Dans plus d'un passage, Williamson se comporte un peu comme son héroïne Kay Nymidee (« *A part la fraîcheur de l'herbe et la douceur du vin, toute abstraction lui était étrangère* » : p. 161). Sa sensibilité se déploie à l'état brut, sans concession à une pudeur hors de propos. L'angoisse devant les monstres, qui culmine dans les deux portraits successifs du « prisonnier nommé Merrin », cet étranger à forme humaine, n'a d'égale que l'angoisse devant les humains chers que l'on a peur de perdre. Et le chapitre sur l'astéroïde assassiné, tout plein encore de la présence de celui qui l'habita, est sans doute à la fois le plus tendre et le plus tragique du volume.

Cette descente aux abîmes, au bord desquels souvent Williamson se complaît, finit par engendrer une réaction non moins viscérale — dont la violence dépasse encore, si c'est possible, la profondeur de l'accablement précédent. A cet égard, l'enthousiasme épique va très loin, lors de l'évasion des hommes prisonniers, quand l'auteur explique que quelque chose de surnaturel les poussait contre leur monstrueux gardien : « *C'est une force qui, transfigurant ces êtres de chair, fracassa à coups répétés la sphère hululante contre le mur de métal rouge, jusqu'à ce que ses yeux à facettes soient pulvérisés, que son corps soit cabos-*

sé, que ses tentacules soient inertes, et que son hululement cesse. Alors, les hommes la mirent en pièces pour s'en faire des armes » (p. 210).

Il y a chez Williamson quelque chose de shakespearien — non seulement dans l'évocation tremblante et ouatée d'un cauchemar nocturne, mais encore dans la galerie de grotesques dont il parsème cet univers. Le personnage le plus remarquable de la trilogie, c'est le vieux Giles Habibula, petit et gras, uniquement obsédé par la bonne chère et extraordinairement couard. Comme il ne cesse de bavarder de ses envies et de ses terreurs, et ceci dans un style inimaginablement poétique et apprêté, il n'est que trop facile de l'identifier comme un personnage de comédie insolite : « *Si vous tenez à voir la face horrible de la mort, le pauvre vieux Giles vous attendra ici. Il n'est plus bon qu'à rôtir ses os endoloris au soleil* » (p. 20). Certaines de ses répliques le classent comme l'archétype du personnage faible, uniquement préoccupé de se plaindre et de s'idéaliser lui-même : « *Quelle épouvantable époque ! A quoi sert le génie maintenant ?* » (p. 164).

Ce qui change tout, c'est que Giles Habibula est effectivement un génie. Grâce à une petite mutation, il est capable... d'ouvrir n'importe quelle serrure, si bien que l'auteur parsème de serrures l'itinéraire de ses héros, pour lui permettre de sauver la situation dans les cas critiques. En fait, presque toutes les interventions décisives lui sont dues. En outre, ses motivations ne sont pas si simples qu'elles en ont l'air. Très réticent à l'idée de se dévouer ou de se sacrifier, passionné avant tout par le plaisir et l'escroquerie, il restera simple soldat toute sa vie, sauf pendant les périodes où sa turbulente nature préférera la condition de déserteur ; mais en fin de compte, quand on a vraiment besoin de lui, il finit toujours par répondre à l'appel : il suffit de lui dire qu'Aladoree est en danger. En fait, c'est le bon génie de cette histoire, un peu comme le perroquet dans « *Le pont sur les étoiles* » ou Rob Mc Gee dans « *La nef d'Antim* », et quand les autres pensent que tout est perdu et qu'il n'y a plus rien à faire, c'est lui qui trouve le joint et relance l'action.

Tout se passe comme si, en créant ce personnage aux terreurs parodiques, Williamson avait cherché à crever ses propres baudruches, en montrant que les hommes dans leur ensemble pensent et parlent avec un certain laisser-aller mais sont capables, si la chose devient nécessaire (c'est-à-dire quand tout va très mal), d'agir avec réalisme et sang-froid. Il n'en est que plus impressionnant de constater qu'à certains moments le lyrisme l'emporte en Giles Habibula lui-même, qui n'est plus alors que l'interprète de la panique générale : « *Ce n'est pas ce que j'ai vu qui m'a glacé le sang dans les veines. C'est ce que j'ai senti — le souffle infect et froid du mal* » (p. 128).

En fin de compte, ce personnage est inhabituellement séduisant et complexe pour un space-opera, et même pour une épopée. Le public américain l'a si bien senti qu'il lui a fait un véritable triomphe, et que Williamson, pris à son propre jeu, a été amené à développer son rôle de plus en plus dans les suites successives de « *La légion de l'espace* ». C'est lui qui, pour une grande part, fait l'inté-

rêt de « *Seul contre la légion* », dont il est à peu de choses près le personnage central : au début, il est presque impossible de l'arracher à ses plaisirs quand on a besoin de lui, et il se livre alors à un récital insolite où se mêlent de façon ambiguë le cabotinage et l'élégie ; mais quand il arrive à la maison de jeu, ce vieillard égrotant se transforme tout à coup en tourbillon agile, vole tout le monde, étanche largement sa soif, raconte intarissablement ses picaresques filouteries sur Vénus — et, bien entendu, accomplit sa mission comme en se jouant. Un tel personnage n'est évidemment pas une silhouette de commande, mais l'expression d'un problème de l'auteur, en même temps qu'un instrument de solution de ce problème : mais il est clair que la solution n'est pas encore trouvée, et que les prochains romans de Williamson seront de nouveaux champs de bataille entre l'imagination pathétique et la raison moqueuse.

Un mot sur la traduction de A. Tranchant, qui est d'une qualité exceptionnelle. Les amateurs de stylistique remarqueront entre autres comment le traducteur a su faire respirer son texte par l'emplacement des virgules et surtout par l'usage des rythmes pairs, le meilleur équivalent possible de l'anglais poétique de Williamson. En voici un exemple, que je trouve particulièrement évocateur : « *Nous approchâmes de Callisto sans rencontrer d'opposition et je fis parvenir aux rebelles un message les sommant de se rendre. La réponse fut quelque chose comme un soleil lancé sur nous d'une forteresse dominant la cité de Lel* » (p. 65). Que dire de plus ? Pour ma part, j'ajouterai un vœu : lorsque Georges H. Gallet publiera les grands Burroughs, qu'ils soient traduits par A. Tranchant.

« *La nef d'Antim* » (1) parut pour la première fois dans « *Astounding* » en 1942. La revue était alors à son apogée, et il n'était pas rare de voir un numéro entièrement rédigé par van Vogt, Heinlein et Williamson sous divers pseudonymes. Il ne faut donc pas attribuer à la signature de Will Stewart la valeur d'une réserve : on changeait de nom simplement parce que le sommaire de la revue, sans cela, aurait pu avoir l'air un peu monotone. De fait, ce roman n'est pas le chef-d'œuvre de l'auteur ; mais c'est tout de même un grand Williamson.

Le fossé qui sépare ce livre du précédent a les proportions d'un gouffre. D'abord, c'est un livre à sujet, et non une combinaison d'ingrédients étiquetés une fois pour toutes : l'Antim, c'est l'antimatière, formée d'atomes dont les noyaux sont négatifs et les électrons positifs. Tout contact entre la matière et l'Antim provoque une réaction d'une puissance telle que la fission nucléaire n'est qu'une amusette en comparaison : c'est dire qu'à l'état naturel, l'Antim est intouchable sous peine de mort ; mais si l'on parvient à contrôler la réaction, l'humanité disposera d'une source d'énergie pratiquement infinie, et les plus grands espoirs lui sont permis. Le problème central du livre est donc celui d'une invention à réaliser, et ses héros

(1) La traduction de Christine Renard est loin de valoir celle de A. Tranchant, mais il faut la féliciter pour avoir trouvé ce titre superbe — qui est en même temps un équivalent exact du titre original.

sont des ingénieurs : nous sommes en pleine science-fiction technique, pour nous en tenir aux genres définis par Asimov.

Cependant l'auteur a posé que la transmartienne, la cinquième planète disparue du système solaire, avait explosé au contact d'un corps d'Antim : ce qui revient à situer l'action dans la région des astéroïdes, cadre propice à l'aventure, surtout si l'on admet que des météores d'Antim y errent au milieu des météores de matière ! En outre, il a imaginé une compétition entre différents groupes désireux de s'assurer l'exploitation de l'Antim : ressort de space-opera tout à fait classique.

C'est donc bien d'un space-opera qu'il s'agit, et pourtant le traitement le situe aux antipodes des « *Cométaires* ». Ici Williamson s'est rallié à l'esthétique de Campbell, qu'il faut bien appeler une esthétique réaliste. Il ne s'agit plus d'emmener le lecteur dans un monde paré des prestiges de l'imaginaire, mais dans un univers que l'on s'efforcera, jusqu'à la limite du possible, de rendre tangible et vivant. On ne trouvera donc ni plus ni moins d'allusions scientifiques que dans « *Les Cométaires* », mais le style est bien différent : la culture du paradoxe a disparu, cédant la place à de longues discussions de chercheurs au cerveau fertile explorant tous les moyens concevables de poser des pièces d'Antim sur des châssis terrestres. Les personnages eux-mêmes sont plausibles, et l'auteur s'efforce, par une foule de détails concrets, de leur donner une certaine consistance humaine : Anne O'Banion et Rick Drake sont camarades d'enfance et ont joué ensemble aux pirates de l'espace (ce qui d'ailleurs n'est plus de la science-fiction, surtout aux Etats-Unis — mais le livre est de 1942) ; le père de Rick est pauvre, il aura donc un scaphandre acheté d'occasion qui lui est trop grand, etc. Nous avons même droit, grâce aux scaphandres, à une pointe d'érotisme intersidéral : « *Pour le moment, elle n'était qu'un robot aux mouvements gauches, pourtant, il se sentait ému en pensant à elle* » (p. 151) — après quoi il imagine... les vêtements qu'elle porte sous son scaphandre ! Enfin la promenade de Rick sur l'astéroïde est un bon exemple d'une situation insolite rendue parfaitement plausible à force de détails précis : ce qui illustre très valablement la doctrine alors en vigueur à « *Astounding* ».

Pourtant le génie de Williamson est ailleurs, et une certaine mélancolie plane sur le livre, comme s'il s'y trouvait moins à l'aise que dans un bon vieux space-opera bien flamboyant. Il y a certainement beaucoup de l'auteur derrière cette remarque du capitaine Mc Gee : « *J'aime les énigmes mathématiques, mais je ne sais pas plaisanter comme le font les autres gens* » (p. 96). Tous ses personnages sont des timides, un peu atterrés par l'existence d'autrui : l'instinct rapproche toujours Karen et Rick, ou Anne et Anders, avec une sorte de fatalité ; mais ils résistent avec un acharnement gauche, si bien que chaque impulsion se dissout aussitôt dans l'attitude contraire. Tantôt ils accèdent à une « précaire camaraderie » (p. 133) qui se dissipe très vite, tantôt ils se querellent avec des phrases toutes faites aussitôt désamorcées. La situation est d'autant plus trouble que les uns et les autres se barricadent derrière des personnages conventionnels de militaires fidèles ou de révoltés intransigeants ; mais leurs triomphes sur autrui

ne suscitent en eux que honte et chagrin, alors que leurs défaites ne vont pas sans délectation.

Il est clair que tous ces personnages n'ont d'autre vocation que de trahir leur cause quelle qu'elle soit, et qu'au-delà de la mission qu'ils se sont assignée, ils aspirent à un grand retournement qui les réconciliera avec les autres et avec eux-mêmes. Ce retournement, c'est l'Antim seul qui peut l'assurer, l'Antim en qui les Astérites placent tous leurs espoirs : « *L'abondance sans restriction aucune, c'était cela la plus belle des émancipations, c'était la liberté sans prix de l'énergie* » (p. 61). Mais cette promesse paraît bien lointaine, et en attendant, l'Antim représente un danger mortel : la description du marteau d'Antim sur Libertia, ou celle du vaisseau d'Antim, sont imprégnées par l'horreur de l'anéantissement tout proche.

L'Antim est donc un symbole parfaitement ambigu, et on s'explique la fascination qu'il exerce sur les Astérites (comme la Comète sur Bob Star), car il représente un Ailleurs absolu qui est une promesse autant qu'une menace. Tous ces gens vivent sans le comprendre clairement dans l'attente du grand renversement du pour et du contre, bref, dans l'attente de l'événement dialectique — celui qui unira les contraires et causera une mort qui sera la vie. « *Je n'ai rien d'un philosophe* », s'écrie quelque part Anders. Pourtant il souligne un peu partout, et jusque dans le même passage, cette signification symbolique du moteur d'Antim.

Et quand survient l'événement, Williamson l'attend dans une espèce d'état de grâce : « *Il vit les étoiles familières de la Croix du Sud, il vit une ombre s'interposer entre elles et l'Orion.* Il y avait quelque folie dans l'air, *car cette ombre noire continua à avancer dans la direction de l'Orion* » (p. 190 ; c'est moi qui souligne). Une fois franchi le cap décisif, ils comprennent bien des choses : les signes mystérieux qu'ils avaient reçus, c'étaient des hommes — c'étaient eux-mêmes qui les avaient envoyés , simplement, ces hommes vivaient et pensaient à l'envers. Le paradoxe temporel final, un peu compliqué sur le plan scénaristique (peu de lecteurs arriveront à en comprendre tous les détails en première lecture), est un symbole métaphysique éblouissant, et la dernière page du livre évoque irrésistiblement le mythe platonicien des Fils de la Terre : « *De l'endroit où nous sommes, le film passe à l'envers. La nef vient de ressortir miraculeusement intacte de l'enfer de la collision, et vient de commencer un voyage insensé dans les espaces intersidéraux et les billions d'années, et tout cela finira quand ses constructeurs morts reviendront à la vie pour la détruire* » (p. 253). A ce stade le problème est résolu — transposé sur le plan philosophilosophique, mais résolu : l'auteur s'est beaucoup rapproché des « *Cométaires* », et en tout cas il a pris son parti des mutations indispensables, fussent-elles déchirantes.

Au total, Williamson apparaît comme le grand transcendantalisme de la science-fiction américaine : dans « *La nef d'Antim* » comme dans « *Les humanoïdes* », il nous fait vivre dans la contemplation d'une monstruosité insoutenable dont finalement va sortir la vie et la joie. Les sentiments de terreur nocturne et d'espérance conjointe sont plus sensibles dans les space-operas, où l'idée du retournement n'est pas encore ac-

couchée complètement ; mais le problème est le même, et l'invasion du cauchemar qui arrache ses personnages à leur confort finit par leur rendre, au bout de la crise, la paix intérieure.

Jacques Goimard

« *Les cométaires* » (The cometeers), suivi de « *Seul contre la légion* » (One against the legion), par Jack Williamson, et « *La nef d'Antim* » (Seetee ship), signé Will Stewart : Hachette, « Rayon Fantastique » — 3 F. 89 chaque volume.

Julio Cortazar
Les armes secrètes

Ce recueil de dix nouvelles est le deuxième ouvrage à paraître en France de l'écrivain argentin Julio Cortazar, le premier ayant été son roman « *Les gagnants* » (Fayard, 1961). Mais plusieurs d'entre elles ont été publiées séparément, dans les anthologies de Roger Caillois et, récemment, dans « *Fiction* ». Pour le lecteur non prévenu — spécialement s'il n'a jamais rien lu de Cortazar — c'est un livre qui risque fort d'apparaître déroutant. Cortazar est en effet de ces auteurs qui répugnent à la chose toute faite, aux déroulements tout entiers inscrits dans les faits exposés, aux significations valables une fois pour toutes. Il ne donne pas à ses récits des définitions strictes, ne les emprisonne pas dans un cadre rigide. Leur caractéristique principale est au contraire une certaine fluidité, une indétermination, qui les rendent analogues à ces mobiles suspendus que le moindre mouvement d'air anime, et qui n'offrent jamais tout à fait le même aspect à l'œil de l'observateur. En ce sens, Cortazar s'inscrit dans la voie la plus moderne du fantastique, celle qui rejette l'arsenal des effets hérités du passé, celle qui à l'inquiétude concrète fait succéder le malaise mental, et qui substitue à la description de l'irréel son évocation tout allusive.

Cette voie, Cortazar l'explore à fond. Il suffit de lire un récit comme « *La lointaine* » (1) — un des plus beaux du volume — pour s'en convaincre. Que se passe-t-il à la surface ? En apparence, rien. Rien même d'inquiétant, sinon cette obsession en sourdine qui pousse Alina Reyes à se rendre à Budapest, qui lui impose la vision d'un pont, précise comme dans les rêves, et sur ce pont l'image d'une femme en haillons, qui a froid et faim, et qui est *elle-même*. Cette trame mentale se mêle insensiblement à la trame matérielle de sa vie de tous les jours, jusqu'au moment où Alina part à Budapest pour remonter le fil, trouve le pont

(1) Précédemment paru dans « **Puissances du rêve** » (Club Français du Livre, 1962).

de sa vision, rencontre la femme en train de l'attendre. Ce qui se produit alors est raconté en un seul paragraphe final, qui suscite brutalement l'univers du rêve, un rêve aux contours flous, à l'horreur sourde, et dont on a l'impression qu'il n'aura pas de fin.

Les rapports entre le rêve et le réel, entre la vie nocturne et la vie diurne, et la façon dont la première déborde sur la seconde et l'absorbe, sont un des thèmes favoris de Cortazar. « *La nuit face au ciel* » (1) en apporte un autre exemple, également admirable. Le jeune motocycliste transporté à l'hôpital à la suite d'un accident est suspendu entre la vie et la mort — dans un univers intermédiaire, celui d'avant le coma, celui du délire. Au sein de ce délire, sa personnalité se dédouble : il se voit tantôt lui-même, dans le cocon rassurant de son lit d'hôpital, tantôt projeté dans un imaginaire Mexique antique, où il est un fugitif poursuivi par les Aztèques, puis un prisonnier promis au couteau du sacrificateur. La fin de l'histoire ne nous renseigne pas sur les intentions de Cortazar. A-t-il cherché à faire la simple description d'un délire ? A-t-il au contraire voulu écrire un récit fantastique ? Mais cela n'importe pas. Ce qui compte, c'est qu'il parvienne à nous communiquer l'angoisse même de son héros, englué dans son rêve et cherchant à renouer avec le réel qui lui échappe. Comme dans le dénouement de « *La lointaine* », cette angoisse est interne, elle n'est pas inscrite dans l'anecdote mais enfouie dans l'âme du personnage. Elle n'en est pas moins aussi terrible que dans une histoire où se déchaînent les monstres et les forces occultes.

Autre témoignage de cette terreur purement sous-jacente : le conte intitulé « *Circé* », renouvellement du thème de la femme-mante religieuse. Le récit est narré avec un réalisme poétique à la Pavese, dans une perspective quotidienne excluant tout recours au surnaturel. Rien ne rend extraordinaire le personnage de Délia, sinon le fait que ses deux précédents fiancés sont morts : mais après tout, ne sont-ce pas là des choses qui arrivent ? La conclusion ne nous apportera aucune révélation, aucun coup de théâtre, simplement la relation d'un petit épisode anodin quoique répugnant — et qui pourtant suffit à donner à la nouvelle un éclairage magique impressionnant.

Les deux récits les plus déconcertants, ceux dont l'échafaudage est le plus complexe, sont sans doute « *Les fils de la Vierge* » et « *Les armes secrètes* » (ce dernier donnant son titre au livre).

Dans « *Les fils de la Vierge* » (1), un simple sujet fantastique dévoilé de façon implicite : celui de l'agrandissement photographique qui se met à devenir vivant. Cortazar rend fascinante cette donnée banale en l'insérant dans tout un système de rouages, en mettant l'accent sur l'évocation muette d'une scène étrange aux protagonistes anonymes, en usant d'une technique de narration anticonformiste (images se déroulant au ralenti, ou en une succession d'instantanés (2), mélange de la première et de la troisième personnes pour identifier le narrateur-acteur,

(1) Précédemment paru dans l' « **Anthologie du fantastique** » (Club Français du Livre, 1958).

(1) Paru dans « **Fiction** » n° 115.
(2) Ce récit basé sur la photo est raconté dans une optique elle-même très photographique !

leitmotiv des nuages intercalant des références à un temps indépendant de celui de l'action racontée, etc).

Dans « *Les armes secrètes* », la volonté d'innovation est encore plus évidente. Ce récit très achevé est aussi, de tous, le plus évasif, le plus fuyant. Le présent et le passé s'y juxtaposent de façon obscure, non par un procédé gratuit mais eu égard à l'idée même de l'histoire, qui est l'absence de séparation entre présent et passé, leur jonction secrète, comme dans les autres récits celle du réel et du rêve. Le héros ici est pareil à un insecte épinglé à une planche ; prisonnier d'intuitions, de fausses réminiscences et de craintes obscures qui sont comme autant d'allusions à une réalité cachée, il semble n'être plus maître de son destin, ni libre de se mouvoir à sa guise dans ce flot du temps qui l'entoure d'un réseau de symboles.

Les autres nouvelles reflètent chacune dans son genre la personnalité de l'auteur, sous ses divers aspects. « *Axolotl* » (1) aborde de façon plus linéaire mais plus pittoresque un thème similaire à celui de « *La lointaine* ». « *Les portes du ciel* » est une histoire si belle, sous ses dehors apparemment un peu sordides, et en même temps d'une beauté si fragile que ce serait la déflorer que d'en parler ; contentons-nous de dire que Cortazar a peut-être voulu prouver qu'on pouvait, encore aujourd'hui, écrire une histoire de fantôme qui rende un son nouveau. « *Fin d'un jeu* » et « *Bons et loyaux services* » nous montrent en revanche un Cortazar exclusivement réaliste, le premier dans une veine à la cruauté tendre, le second en déployant une férocité et un humour à la Bunuel.

Il faut enfin réserver une mention spéciale à « *L'homme à l'affût* », récit également réaliste, et le plus long du recueil. D'abord, c'est une nouvelle à clés, qui passionnera les amateurs de jazz. L'auteur y raconte la dramatique fin de carrière d'un jazzman génial nommé Johnny Carter (silhouette derrière laquelle se profile, sans équivoque, le visage authentique de Charlie Parker, le créateur du jazz moderne). Cette lutte d'un génie avec la drogue et la folie qui le terrassent, telle que la relatent les biographies du musicien, est exposée dans chaque détail — jusqu'à cette fameuse séance d'enregistrement où Parker, épuisé et malade, improvisa sur « *Lover man* » (le morceau, ici, est intitulé « *Amorous* »). C'est aussi un texte qui côtoie le fantastique, car les hallucinations lucides de Johnny Carter servent de prétexte à l'évocation du monde « d'à côté », ce monde surréel qu'il cherche à atteindre à travers sa musique, sans y parvenir. Il est « l'homme à l'affût » derrière la porte qui donne sur ce monde, porte toujours close dont il attend avec rage qu'elle s'entrouvre. Pour finir, c'est une dissection des rapports entre l'art et la critique. Le narrateur est un critique de jazz qui a écrit une étude sur Johnny Carter et qui assiste aux derniers épisodes de sa vie. Lui aussi est « à l'affût » à l'affût du secret que lui livrerait Carter et qui jetterait une lumière décisive sur sa musique, alors que, de ce secret, Carter lui-même n'a aucune conscience. Et, tandis que le récit s'achève, on se rend compte que l'attente du critique était en quelque sorte celle du vautour, qu'il est à sa manière, tout autant que la drogue

(1) Paru dans « **Fiction** » n° 114.

ou la schizophrénie, le dévoreur de Carter (1).

Dans l'ensemble, la souplesse de la traduction de Laure Guille s'adapte avec aisance à la prose mobile de Cortazar. Voici donc un ouvrage sans faille, où brille avec éclat le talent de cet écrivain singulier, parfois disparate, mais prodigue en richesses. Contrairement à d'autres auteurs argentins de sa génération (tels que Bioy Casares), Cortazar n'est pas un disciple ni même un continuateur de Borges. Il se contente d'être lui-même, et c'est ce qui fait le prix de son œuvre. Il faut souhaiter que de nombreux lecteurs français découvrent, grâce au présent recueil, ce nouveau grand maître sud-américain de l'insolite.

(1) Allusion aux flots de littérature inutile qui ont coulé, dans la réalité, sur Charlie Parker. « **If Charlie Parker were a gunslinging bird, there would be a lot of dead copycats** », comme le dit tout au long le titre d'un morceau de Charlie Mingus !

Alain Dorémieux

« *Les armes secrètes* » (Las armas secretas), par Julio Cortazar : Gallimard, collection « La Croix du Sud » — 13 F.

Thomas Owen
La cave aux crapauds

Le public lettré français a toujours été comblé par ses éditeurs. Surtout dans le domaine de la littérature fantastique ! Jugez-en : il aura fallu attendre 36 ans avant de pouvoir se procurer un choix de contes de Jean Ray, 22 avant de lire ceux de Michel de Ghelderode, et 20 avant de pouvoir prendre connaissance du premier recueil de Thomas Owen. Si nous voulons bien remarquer, d'une part, que ces maisons d'édition nous ont offert, dans le même temps, une quantité invraisemblable de navets et d'inepties (y compris dans les genres qui nous occupent), et d'autre part, que ces trois rééditions sont l'œuvre d'une maison belge, nous serons presque tentés de croire que nos éditeurs, ou du moins leurs conseillers littéraires, sont, soit timorés, soit aveugles et sourds, soit lamentablement chauvinistes !

Quoi qu'il en soit, et pour ne pas s'attarder plus longuement sur un sujet aussi affligeant, on ne saurait trop féliciter et encourager les rarissimes exceptions que constituent Robert Laffont (éditeur d'André Pieyre de Mandiargues, de George Langelaan, de Saki, de quelques récentes et intéressantes anthologies, et enfin futur rééditeur des « *Aventures d'Harry Dickson* », de Jean Ray) et les éditions Marabout (qui, ces derniers temps, sont décidément la providence des amateurs de littérature fantastique, puisque, outre les réalisations évoquées plus haut, et outre « *Malpertuis* » et « *Les derniers contes de Canterbury* » de Ray, elles se

proposent de publier un recueil inédit de celui-ci, d'en rééditer un autre, et peut-être aussi — mais ce n'est encore qu'un lointain projet — de s'intéresser à des auteurs comme Maurice Renard, Jean-Louis Bouquet et Hanns-Heinz Ewers).

Mais revenons-en à Thomas Owen et à « *La cave aux crapauds* » que nous proposent aujourd'hui les éditions Marabout. On mesurera immédiatement toute l'importance de cet ouvrage lorsqu'on saura qu'il s'agit, en fait, de la réédition des deux premiers recueils d'Owen : « *Les chemins étranges* », paru en 1943, et « *La cave aux crapauds* », paru deux ans plus tard (tous deux à Bruxelles). Du premier de ces recueils, nos lecteurs connaissent déjà quelques contes : « *Le péril* » (« Fiction » n° 12), « 15.12.38 » (n° 24), « *Le manteau bleu* » (n° 75), « *L'épervier* » (n° 87). Du second ils ont lu « *La présence désolée* » (n° 68), « *La princesse vous demande* » (n° 85), et « *Père et fille* » (n° 100).

Au total, vingt contes fantastiques ou insolites, généralement assez courts (10 à 12 pages des éditions originales), et parmi lesquels figurent cinq ou six authentiques chefs d'œuvre, et un grand nombre de morceaux excellents.

Commençons par les moins bons : « *Le serpent bleu* » et « *Une aile de papillon mort* » sont assez anodins voire insignifiants. « *Le destin des mains* » reprend un thème déjà traité maintes fois dans la littérature fantastique : celui de l'homme dont les mains, douées d'une vie propre, se mettent à agir malgré lui ; le conte n'est pas mauvais, mais je lui reproche une insistance trop lourde sur le thème initial. « *Ma cousine* » rappelle « *Le péril* » mais en plus assourdi et en moins expressif. « *Le manteau bleu* » avec sa « *diabolique fonte des images* » (Ray dixit) brode assez maladroitement, me semble-t-il, sur le thème du passage dans un monde intercalaire. Quant à « *Elfriede* », qui nous conte le suicide d'un mari trompé et sa vengeance post-mortem, c'est une « ghost-story » à la mode anglo-saxonne (assez classique donc). Sa principale originalité est dans sa brièveté et sa concision.

Mais quelle que soit leur valeur — et il est certain qu'ils n'en sont pas dépourvus — ces six contes sont assez inférieurs aux autres. A « *Non-lieu* » et à « *La princesse vous demande* », par exemple, qui décrivent deux cas d'hallucinations névrotiques ou démentielles. Le premier rappelle, autant par le style que la construction, le célébrissime « *Horla* » de Guy de Maupassant ; le second les visions cauchemardesques de Kafka. On aura tout dit, je crois, quand on aura précisé qu'ils ne sont nullement inférieurs à leurs modèles.

On ne peut pas réellement parler de fantastique à propos de « *Tu es poussière* », effrayante histoire d'enterré vif, qui aurait pu être signée Edgar Allan Poe (1). Ou alors il s'agirait très proprement de ce fantastique intérieur où Owen excelle, et dont il nous a donné d'autres exemples avec « *Les Espalard* » et « *Pitié pour les ombres* ». Un court extrait permettra d'en juger : « *Merveilleux ! cria-t-il d'une voix chavirée. Merveilleux ! Mon rêve s'accomplit...*

(1) On sait que le génial poète et conteur américain était hanté par la peur d'être emmuré ou enterré vif. Il a traité ce thème, entre autres, dans les contes « **La barrique d'Amontillado** », « **L'enterrement prématuré** » et « **Le cœur révélateur** », ainsi que de deux manières différentes dans « **Arthur Gordon Pym** ».

(*Il pleurait de joie.*) *Enfin, un enterré vivant... Bien vivant... Et qui remue... qui se défend...* » (p. 110)

Le sombre « *Père et fille* » est un peu inégal. Il contient des notations psychologiques justes, mais il est légèrement teinté de mélodrame. Cette réserve faite, il est bâti sur un cas d'envoûtement involontaire à la fois très curieux et foncièrement original.

« *Le péril* » est un conte vampirique « pas comme les autres » (et Dieu sait si c'est rare !) puisqu'il est traité exactement à l'inverse des habituelles histoires d'oupires et de goules. Ici, le vampire n'est pas un revenant, mais bien une jeune adolescente de 14 ou 15 ans ! Et ce ne sont pas les manifestations spectrales ou macabres qui distillent l'effroi, mais bien le caractère trouble, choquant et inconsciemment cruel de l'héroïne. De la naît l'envoûtement et la sensation de malaise que l'on ressent à la lecture de ce texte.

Viennent ensuite « *La présence désolée* », et « 15.12.38 », soit une histoire de maison hantée et une histoire de maison-fantôme. L'une nous rapporte l'étrange sortilège dont est victime le Voyageur qui osa s'aventurer dans « *la maison de la présence désolée* », l'autre l'effroyable aventure de Maître Petrus Wilger qui, après réception d'un message venant d'un autre monde, téléphone à un numéro inexistant (le 15.12.38), puis se hasarde imprudemment dans la maison où des forces diaboliques l'attendent, la nuit du 15 décembre 1938, pour lui infliger un épouvantable supplice... Ce dernier conte étant du pur Jean Ray, on conçoit sans peine que le grand écrivain belge l'ait choisi pour représenter son compatriote dans l'anthologie fantastique « *La gerbe noire* », qu'il publia en 1947.

Tout autre est « *Le testament de Mr. Breggins* », un des rares contes humoristiques d'Owen, conte qui pourrait aisément s'inscrire dans la série des romans de fantômes gais d'O. Séchan et I. B. Maslowski (« *Vous qui n'avez jamais été tués !* », « *Voulez-vous mourir avec moi ?* » etc.) mais qui leur est antérieur de cinq ou six années. J'avoue avoir un faible pour cette histoire vraiment amusante, de même d'ailleurs que pour la suivante : « *Dans la maison vide* », suspense macabre et terrifiant, qui a le grand mérite d'être admirablement narré. Il y a là deux ou trois lignes tout à fait inattendues, et qui vous secouent jusqu'aux entrailles...

La maîtrise d'Owen éclate pareillement dans « *L'épervier* », admirable joyau fantastique basé sur une idée voisine de celle des « *Oiseaux* » de Daphné du Maurier, dont Alfred Hitchcock vient de tirer un film, et qu'il avait d'ailleurs placé en tête du premier volume de ses « *Histoires de suspense* » (Laffont). La chevauchée des trois compagnons, oppressante montée au calvaire, l'horrible blessure de Midilev, l'invasion de la gent ailée et le coup de cymbale final m'ont, je l'avoue, enchanté au plus haut point. Par ailleurs, ici comme dans « *La maquette de cire vierge* », Owen a choisi de nous peindre un climat slave qui contribue grandement à dépayser le lecteur par tout ce qu'il évoque de sorcelleries, d'occultisme et de vieilles croyances populaires. (Faut-il rappeler que les légendes de vampires sont nées « *dans la Hongrie, la Moravie, la Silésie, la Pologne* », comme l'écrivait Calmet, l'historiographe des vampires).

Restent quatre contes diaboliques : « *Du même bord* » et « *Le châtelain* », qui mettent en scène

Son Altesse Royale Lucifer en personne ; puis « *La cave aux crapauds* » et « *La maquette de cire vierge* » (« *cette grande hymne satanique,* » dit Jean Ray), où la sorcellerie et l'odeur de soufre acquièrent d'autant plus de force et de fascination qu'elles sont le fait d'ecclésiastiques, ou qu'elles se déroulent dans les murs d'un bâtiment religieux... Mais leur arrière-fond commun n'empêche nullement ces histoires d'avoir chacune sa propre originalité. Ainsi, « *Du même bord* », qui nous décrit une anomalie physiologique moins repoussante, certes, mais tout aussi frappante que celle du grand classique qu'est « *Lukundoo* » d'E. L. White (1). Ainsi aussi la fascinante et écœurante « *Maquette* », dont la scène de putréfaction ne le cède en rien, en horreur, à celles de Poe (« *La vérité sur le cas de M. Valdemar* ») ou d'Ewers (« *La fin de John Llewelyn* »).

Peut-être se sera-t-on quelque peu étonné des comparaisons et parallèles que j'ai esquissé tout au long de ce compte rendu. C'est que j'aimerais souligner combien Thomas Owen me semble digne des plus grands écrivains fantastiques, tant français qu'étrangers. Il a ses obsessions et ses hantises, ses décors et ses personnages de prédilection (encore qu'il évite au maximum de se répéter). Et lorsqu'il reprend un thème déjà classique, c'est pour le traiter de façon entièrement neuve. Il a aussi sa « manière » : la plupart du temps, il commence par nous plonger dans la vie quotidienne, dans le réel le plus familier, dans un monde logique et cartésien, où n'apparaît encore aucune faille. Seul le style, à la fois simple et raffiné, tisse, dès le début, un léger voile déformant devant cette réalité. Ensuite, des détails fantastiques apparaissent un à un, d'abord lentement et parcimonieusement, puis de plus en plus rapidement. Et finalement, la porte s'étant largement ouverte sur l'inconnu et l'innommable, nous nous retrouvons en plein fantastique. Ainsi donc notre auteur a sa façon bien à lui de faire naître le frisson de l'épouvante. Ici point de visions monstrueuses et repoussantes, comme chez Lovecraft, point de lutte contre l'aspect terrifiant des choses ou contre des créatures d'un autre monde, comme chez Jean Ray, point de trouvailles géniales et horrifiantes, comme chez Poe ou Maurice Renard. Non. Chez Thomas Owen la mystérieuse alchimie de la Peur s'effectue de façon beaucoup plus secrète, beaucoup plus insidieuse, mais souvent aussi beaucoup plus pernicieuse. Ce fantastique est presque toujours un fantastique intérieur ou de demi-teintes, comme chez Barbey d'Aurevilly ou Julien Green (encore des comparaisons !). Il suffit par exemple de lire ou de relire « *Mont-Cinère* » et « *Léviathan* », puis « *Les Espalard* » et « *Le jeu secret* » pour qu'apparaissent les similitudes dans la satire, dans le mordant et le trait incisif, et dans la peinture de certains caractères.

Un mot encore sur la préface de Jean Ray. Publiée pour la première fois en 1943, en tête des « *Chemins étranges* », ce texte est loin d'être un modèle du genre ! Jean Ray a manifestement pris prétexte de la préface qu'on lui demandait pour exposer quelques idées qui lui tenaient à cœur. C'est ainsi qu'il s'y livre à une sorte d'auto-parodie (« *J'avais un camarade qui n'était pas un garçon ordinaire...* » : (p. 5), y disserte savamment sur « *le Mystère et sa sœur*

(1) Ce conte a été repris dans les « **Histoires abominables** » d'Alfred Hitchcock (Laffont)).

aux yeux de jade, la Peur » (« *la Peur est d'essence divine, sans elle les espaces hyper-géométriques seraient vides de Dieux et d'Esprits* » : (p. 10), s'attarde à plaindre l'injuste sort de la littérature fantastique en général, et de quelques auteurs du genre en particulier (M. Renard, Chamisso, H. Conscience), fait preuve d'une grande érudition en citant les noms de quelques écrivains ignorés même des amateurs : Poritzky, Zschokke, Georg von der Gabelentz... Bref, voici un texte passionnant, qui nous livre de précieux renseignements sur son auteur, mais qui ne ressemble ni de près ni de loin à une préface. Reconnaissons pourtant que lorsqu'il se met à l'étudier vraiment, Jean Ray dégage très bien ce qui fait la profonde originalité de Thomas Owen dans sa façon de construire et d'écrire ses contes : « *...il prend le lecteur par le bras pour une promenade innocente, dans l'intention perverse de lui fausser compagnie une fois face à l'épouvante. Embarqué dans sa sombre nacelle, on ne remonte plus le courant funèbre, on ne peut que jeter un regard désespéré vers l'amont ensoleillé, car on appartient définitivement à la nuit qu'il a créée* » (p. 7).

En résumé : un livre qui doit figurer en place d'honneur dans la bibliothèque de tout amateur de littérature fantastique.

Jacques Siry

« *La cave aux crapauds* », par Thomas Owen : Gérard, « Marabout géant » — 3 F. 40.

J.T. MacIntosh

Monde en oubli

Ce roman, dont l'auteur, écrivain écossais, est moins connu sous son nom véritable de James Murdock MacGregor, fut primitivement publié aux Etats-Unis il y a une dizaine d'années. Il est construit avec minutie pour ce qu'on pourrait appeler les « gros plans », mais manque de solidité lorsqu'il s'agit de vastes mouvements de foules. Conscient sans doute de sa faiblesse dans ce dernier domaine, l'auteur n'a évoqué des scènes de bataille que tout à la fin de son récit — et encore celles-ci sont-elles présentées au second degré, à travers ce qu'en apprennent des personnages retranchés dans une tour d'observation.

L'histoire est celle d'un homme qui se nomme Eldin Raigmore, qui apparaît soudainement dans une Amérique future, et qui n'a aucune mémoire de son passé. La découverte graduelle de ce qu'il est se déroule parallèlement à son ascension dans cette société au milieu de laquelle il se trouve jeté apparemment contre son gré. Il ne se passe pas beaucoup de temps jusqu'à ce que Raigmore se trouve dans une position de chef suprême au moment où la Terre est menacée d'invasion ; et il a appris, entre temps, qu'il est en réalité un agent des envahisseurs, dont il doit préparer l'arrivée.

Le récit n'est pas bâti en vue

de quelque spectaculaire chute finale, car le lecteur est mis au courant des découvertes de Raigmore au fur et à mesure que celles-ci sont faites. Comme plusieurs autres écrivains britanniques de science-fiction — Arthur Clarke et John Wyndham par exemple — J. T. MacIntosh présente son récit sur un rythme modéré, et en insistant sur le caractère humain de son protagoniste. Il n'y a aucun paradoxe dans l'emploi, ici, de cet adjectif *humain* : primitivement lancé sur la Terre sans la moindre aptitude à l'émotion, Raigmore se pénètre de plus en plus profondément du rôle qu'on attend de lui, se mêle avec tant d'intérêt à ces hommes dont il doit préparer la reddition finale, qu'il réussit à penser comme eux, et qu'il en arrive à éprouver leurs sentiments. De là à épouser leur cause, il n'y a assurément qu'un pas. Le mérite de l'auteur est d'avoir su rendre ce dernier vraisemblable, et aussi de présenter avec une logique satisfaisante la raison pour laquelle les Envahisseurs finiront par rebrousser chemin.

Le personnage de Raigmore est donc bien campé. Au commencement, il est une sorte de machine admirablement mise au point, qui raisonne parce qu'on l'a entraîné à le faire, et qui agit par analogie avec ce qu'il voit autour de lui, parce qu'il a été conditionné à observer. Mais la différence entre ce qu'il fait parce qu'il est logique de le faire, et ce qu'il eût dû faire parce que les exigences des émotions humaines ne sont pas toujours celles de la logique, cette différence le frappe d'assez bonne heure dans son comportement. Et, parce qu'il a été parfaitement bien entraîné, parce qu'il est parfaitement intelligent, Raigmore incorpore les émotions à l'appareil de son personnage. L'histoire d'amour que l'auteur a choisi de placer dans la carrière de son héros est à ce propos mieux qu'un ornement gratuit : elle contribue à cette « humanisation » du personnage.

Ceux qui gravitent autour de Raigmore n'ont que peu de relief, à l'exception de Margo Phillips — qui est, elle aussi, un agent des Envahisseurs : l'auteur s'intéresse davantage à l'évolution d'un individu plutôt qu'à l'examen approfondi d'une individualité. De ce fait, ce « *Monde en oubli* » tient principalement grâce à son personnage central. D'où la validité des « gros plans » mentionnés plus haut.

Pourtant, la société dans laquelle Raigmore se trouve placé n'est pas sans intérêt. Evidemment, sa structure est telle qu'il puisse en gravir tous les échelons dans le temps le plus bref possible, mais cette ascension est rendue vraisemblable par les Epreuves. Celles-ci sont un peu ce que les Jeux des non-A étaient dans le roman de van Vogt — il n'est aucunement invraisemblable que MacIntosh se soit inspiré de son aîné : une série d'interrogations, d'exercices, de problèmes, dont l'évaluation très précise des résultats a été rendue possible par une longue observation des Epreuves antérieures. Cependant, là où van Vogt se contentait de jeter au lecteur une idée brillante en passant, et comme sans y attacher d'importance, MacIntosh suggère par des scènes diverses et précises la structure de ses Epreuves. Leur existence exigerait des progrès considérables en psychologie et dans tous les domaines apparentés à cette science, mais elle n'est aucunement inconcevable fondamentalement.

Après avoir subi les Epreuves, au moment de son choix, chaque

candidat se trouve classé, d'après ses résultats et, semble-t-il, pour toute sa vie. Cette dernière condition paraît plus difficilement acceptable que les autres, mais l'idée de chaque humain à la place qui serait *objectivement* la sienne ouvre des horizons assez intéressants à la spéculation : quelle serait la place de tel « grand » de notre monde dans le système de Mac Intosh ?... Et, rapprochant à nouveau van Vogt de ce dernier, on peut aussi se demander ce que ferait un nexialiste comme Elliott Grosvernor dans ces Epreuves.

Le monde de ce roman, s'il est en oubli, n'est du moins pas stérile pour l'imagination du lecteur. Mais il est présenté comme une construction abstraite au moins autant que comme une réalité tridimensionnelle : dès qu'il s'agit de mettre en scène autre chose que les protagonistes ou leurs problèmes, l'évocation perd de sa clarté. Assurément, cela vaut mieux que la nomenclature pseudo-scientifique et arbitraire d'éléments du décor . J. T. MacIntosh ne parle ni de tabac vénusien, ni d'extrait de schnourph contre la carie dentaire, ni de gelée de lamellibranches des canaux martiens. Mais on a l'impression que c'est un peu parce qu'il ne s'intéresse pas à la précision de son univers : celui-ci n'est pas bâti avec la minutie déployée par un Bester dans « *L'homme démoli* », ni même au moyen des éclairs d'un van Vogt dans « *Les armureries d'Isher* ». A tout prendre, les progrès scientifiques semblent assez peu nombreux, depuis le XXe siècle ; la principale amélioration est cette possibilité de classer rigoureusement les humains d'après leurs aptitudes combinées. Cependant, les changements qu'une telle possibilité entraînerait dans l'organisation sociale sont à peine évoqués ; l'auteur suggère que le crime, la misère et les injustices disparaîtront avec l'introduction d'Epreuves dans lesquelles on ne peut tricher, et s'en tient pratiquement là.

C'est donc d'un roman d'aventures qu'il s'agit ici en premier lieu, d'un roman d'aventures bâti cependant avec passablement de logique. A cet égard, il mérite certainement d'être lu, à cause de la rigueur avec laquelle l'auteur a présenté l'évolution de son protagoniste : c'est là que réside l'aventure véritable. Mais il est dommage qu'un soin analogue n'ait pas été apporté à la description de la société.

La traduction est fréquemment approximative ; à un point (p. 120), la version française parle d'une retransmission de télévision par l'Australie, alors qu'il est question de l'Autriche dans le texte original. Comme il s'agit de l'Orchestre Philarmonique de Vienne, celle-ci est tout de même plus vraisemblable. Il est cependant vrai qu' *Austria* et *Australia* se ressemblent, en anglais...

Demètre Ioakimidis

« *Monde en oubli* » (World out of mind), par J. T. MacIntosh : Hachette, « Rayon Fantastique » — 3 F. 89.

Pierre Barbet
Babel 3805

L'humanité d'un avenir lointain se trouve en face d'un double problème : le nombre des étoiles *novae* augmente anormalement, la fréquence de ces explosions inondant des mondes habités de radiations parfois dangereuses. En conséquence, des mutants de plus en plus nombreux font leur apparition, et l'intelligence de certains d'entre eux est telle qu'on les qualifie d'*homines superiores*.

De ce point de départ, Pierre Barbet a développé un space-opera qui marque un progrès indéniable par rapport à son roman précédent, « *Vers un avenir perdu* » (1). La construction est ici plus solide, car il ne s'agit pas d'une simple succession d'épisodes arbitrairement juxtaposés : un problème est posé dès le commencement, et c'est la recherche de sa solution qui constitue le fondement de l'action. Pourquoi ces *novae ?* Et que vont faire les mutants ? Ces deux questions sont d'ailleurs liées l'une à l'autre.

Un autre progrès par rapport au roman antérieur du même auteur est constitué par la suppression des exposés pseudo-scientifiques qui prenaient une place importante dans le dialogue. Ce dernier demeure cependant artificiel, ne reflétant guère la personnalité des interlocuteurs. La préoccupation première de Pierre Barbet est ici, comme d'ailleurs dans son précédent roman, d'inventer une série d'aventures à partir d'une donnée empruntée à la science ou à la pseudo-science. Certains de ces épisodes paraissent encore gratuits, mais il en est d'autres qui renferment une idée intéressante. Ainsi, ces mines de fermium dans lesquelles la géométrie euclidienne cesse d'être applicable, ouvrent des horizons assez fascinants à l'imagination : on regrettera cependant que le manque de métier de l'auteur l'ait empêché d'en tirer un meilleur parti.

Ce manque de métier peut se distinguer également dans le rythme par trop égal qui est imprimé à l'action : on n'y trouve pas de contrastes de tension, de passages qui préparent un épisode particulièrement important. Il s'en dégage une impression de monotonie qui, sans être aussi intense que dans « *Vers un avenir perdu* », demeure cependant réelle.

Il y a lieu d'attendre le troisième roman de l'auteur : « *Babel 3805* », sans être mémorable, prouve que Pierre Barbet est susceptible de progresser.

(1) Critiqué dans notre numéro 108.

Demètre Ioakimidis

« *Babel 3805* », par Pierre Barbet : Gallimard, « Rayon Fantastique » — 3 F. 89.

P. Levène et J.L. Morissey : **L'eau épaisse**
M.A. Rayjean : **Terrom âge « un »**
Maurice Limat : **Créature des ténèbres** **Chantespectre**

« *L'eau épaisse* » exploite un thème par trop rebattu : celui d'un peuple souterrain qui intervient dans les affaires des hommes. Et, comme attendu à notre époque, pour les obliger à mettre fin aux essais nucléaires. Mais, si l'intrigue est connue, elle n'épouse pas les poncifs du genre. Ces êtres sont des monstres, et cependant bienveillants ; et ils ne claironnent pas leur interdit, c'est par des voies obliques et feutrées qu'ils se manifestent. Aussi le suspense grandit, né du comportement psychologique des personnages, aux multiples volte-faces sans raison apparente. Et si finalement les hommes supprimeront les essais nucléaires, ils oublieront que la décision leur fut dictée, et croiront le devoir à leur seule sagesse. Au total un bon roman de suspense, qui navigue entre les poncifs.

Dans « *Terrom âge « un* », Rayjean n'évite pas l'écueil qui attend ceux dressant des insectes en rivaux des hommes. Ses fourmis et ses abeilles géantes ne seraient jamais que des masses inertes, captives de leur poids, incapables de se mouvoir et totalement inoffensives. S'il leur avait donné au maximum la taille d'un rat ou d'un lapin, nous aurions pu peut-être nous laisser prendre à l'histoire, qui en vaut bien une autre.

« *Créature des ténèbres* » ou la nième vengeance de la momie vampire. Malheureusement pour l'auteur, ses personnages humains sont tellement antipathiques (les amoureux spécialement) que dès la page 10 nous nous faisons les champions de la momie, et que l'happy end nous désole profondément. A moins... à moins que Limat n'ait voulu renverser l'éclairage et faire de la momie le personnage sympathique. Auquel cas il a réussi.

« *Chantespectre* » est de beaucoup supérieur : récit réaliste d'un crime lentement prémédité, accompli avec la secrète complicité de la victime, semble-t-il. Et dans cette atmosphère étouffante, tout semble insolite, et trouve cependant une explication rationnelle. Tout, sauf un petit fait, et voilà le drame un peu sordide transformé en châtiment fantastique.

Jacques Van Herp

« *L'eau épaisse* », par P. Levène et J. D. Morrissey, « *Terrom, âge « un* », par M. A. Rayjean : Fleuve Noir, « Anticipation » — 2 F. 50 le volume.

« *Créature des ténèbres* » et « *Chantespectre* » par Maurice Limat : Fleuve Noir, « Angoisse » — 2 F. 40 le volume.

Ambrose Bierce

Fables fantastiques

Cette publication d'un choix des « *Fables fantastiques* » d'Ambrose Bierce vient compléter la série des œuvres de l'écrivain maudit dont le public français peut avoir aujourd'hui connaissance. A vrai dire, et malgré son titre, ce recueil s'inscrit bien davantage dans la tradition du « *Dictionnaire du Diable* » que dans celle des « *Contes noirs* » ou des « *Histoires impossibles* ». Le fantastique de ces fables reste strictement anecdotique. Il appartient au genre plutôt qu'au ton. Ce qui demeure proprement inimitable, c'est le style de Bierce, c'est le choix systématique du pire, multiplié par la brutalité d'une brièveté sans réplique. Plus que dans ses nouvelles fantastiques, Bierce s'y dévoile comme un rénovateur du nonsense, de l'absurde moderne. Il est — toute chronologie mise à part — comme un pont entre Swift et Jarry. Le Grand Dissuadeur de l'Habitude de Porter une Tête eût convenu à l'inventeur d'Ubu.

Et de cette comparaison surgit un étrange doute. Comme Jarry, sans doute, Bierce refusait un ordre, une société, celle-là que ses fables accablent, mais n'était-ce pas au nom des valeurs même de cette société ? Le personnage classique de Bierce, soldat, aventurier, anarchiste, cynique, amer, et pire : journaliste, ne procède-t-il pas de l'imagerie d'Epinal et de la panoplie-des- grands-ancêtres-du- surréalisme ? Bierce ne s'est-il pas voulu lui-même personnage d'un de ses contes, comme Jarry s'est voulu Ubu ? Sa meilleure, sa plus étonnante création littéraire ne tient-elle pas à ce mystère qui plane sur sa vie ? Au lieu du génie solitaire et au fond romantique à force d'imprécations que l'on se plaît parfois à imaginer, Bierce serait alors le bouffon conscient et grinçant, une sorte de prédicateur, à l'envers, d'une société qu'il ne roue de coups que dans la mesure où il se déteste lui-même parce que sachant qu'il lui appartient tout en refusant de l'admettre.

Le malheur de Bierce n'est pas de voir autour de lui les hommes si méchants, mais il est de ne pouvoir s'intégrer tout à fait à leur commerce. Rejeté, se voulant rejeté, Bierce aspire à entrer dans la ronde burlesque de ses héros et c'est sans doute pourquoi les personnages de l'auteur, du poète, font de timides apparitions sur le bord de la scène où se joue cette étrange et sarcastique comédie humaine. Comme tel, journaliste, Bierce apparaît aussi comme l'ancêtre, ô combien plus puissant, de nos modernes chansonniers, sinon de quelques-uns de nos échotiers. Et il me vient une idée au moment de conclure : c'est que certaines de ces fables pourraient fort bien s'animer sur la scène d'un cabaret rive gauche.

L'adaptation de Jacques Papy est comme d'habitude discrète et excellente. Les illustrations de Pierre Gauthier servent honorablement le texte. On trouve toutefois des réminiscences de Siné et de Topor, dans ces cartouches qui ne manquent pourtant ni de vigueur ni d'originalité. Livre en marge, livre

qu'il faut savourer à petites gorgées, les « *Fables fantastiques* » d'Ambrose Bierce sont comme un alcool fort et exotique que tout amateur d'insolite se doit de conserver en sa cave.

Gérard Klein

« *Fables fantastiques* » par Ambrose Bierce : Le Terrain Vague.

Pamphile
La mort du deuxième gémeau

Dans ce recueil, le meilleur côtoie le pire. Et quand nous disons « le meilleur », nous nous plaçons uniquement au point de vue des idées, car pour ce qui est de l'écriture, mieux vaut n'en point parler.

Sur neuf contes, trois sont de science-fiction (« *Les pères* », « *Dandrène et Fucus-Tulle* » et « *Planète maudite* »), trois sont fantastiques (« *Ayayé* », « *L'apprenti-yogi* » et « *Les images de Vilvaig* »), et les trois autres sont à prétention philosophico-religieuse. Dans « *Ayayé* » déjà, nous avons un affreux mélange de pensées qui se veulent profondes sur la religion, le communisme et l'amour. Dans la prière d'insérer, l'auteur nous prévient que « *ne pouvant vivre qu'une seule vie réelle, il se délivre du regret des autres en les vivant symboliquement dans ses contes* ». Il nous prévient aussi qu'il est « *ami de tout, multipolaire et enclin à la dispersion* ». Il ne faut donc pas s'étonner si ses héros sont des touche-à-tout, mais il s'ensuit un récit décousu et assez pénible à lire. De plus, toutes ces « pensées » manquent par trop d'originalité, alors que Pamphile a l'air de se prendre très au sérieux. Deux idées originales pourtant : la façon dont Soilzi ressuscite tous ses ancêtres mâles l'un après l'autre et finit par arriver à Adam, dans « *Les pères* », qui est sans doute le conte le meilleur du volume et atteint à un certain humour ; et la manière dont le couple Dandrène Fucus-Tulle a résolu, chacun pour sa part, le problème de la plus grande jouissance. L'étrange personnage d'Ayayé aurait pu être attirant, mais on n'arrive pas à jouer le jeu et à y croire vraiment. D'où découle une lecture plutôt pénible. Et c'est malheureusement l'impression d'ensemble qui se dégage de tout le volume, le bon étant par trop noyé dans le médiocre.

Martine Thomé

« *La mort du deuxième gémeau* », par Pamphile : Aryana — 7 F. 50.

---

en bref

Films en préparation

Production abondante en perspective aux U. S. A., dans le domaine du fantastique adapté de la littérature. En cours de réalisation : « Day of the triffids », *d'après John Wyndham) et* « The hands of Orlac » *(nouvelle version, d'après Maurice Renard),* « She » *(d'après H. Ridder Haggard),* « When the sleeper wakes » *(d'après H. G. Wells),* « I am a legend » *(d'après Matheson, adaptation de l'auteur), et enfin trois films d'après Lovecraft :* « The case of Charles Dexter Ward », « The Dunwich horror » *et* « The haunted village » *(d'après* « Weird shadow over Innsmouth »).

Buzzati en livre de poche

« Le Livre de Poche » (la plus forte vente de pocket books *en France) a récemment repris le célèbre roman de Dino Buzzati,* « Le désert des Tartares ». *Ce qui prouve que les dirigeants de la collection ne jugent pas le grand public indigne de la littérature insolite. A offrir aux méditations de ceux qui jugent une telle littérature déplacée même dans* « Fiction ».

Jean Ray couronné

Le Prix des Bouquinistes, destiné à attirer l'attention du public sur un auteur dont la qualité n'a pas, jusqu'à présent été suffisamment mise en lumière, a été attribué à Jean Ray. Une distinction de plus pour notre ami.

Grand Prix de l'Humour Noir 1963

Les candidatures aux Grands prix de l'Humour Noir : Xavier Forneret, Grandville, du Spectacle et du Disque 1963, sont reçues dès maintenant. Renseignements contre un timbre à Tristan Maya, 14, rue Paul Lemesle, Orléans (Loiret).

Librairies pour amateurs

Souvent nos lecteurs nous écrivent pour nous demander où se procurer des livres qu'ils recherchent. Rappelons-leur, pour Pa-

ris, l'adresse des deux principales librairies spécialisées : « *L'Atome* », *6 rue de Grenelle (6*[e]*) et* « *La Mandragore* », *17 rue de l'Ouest (14*[e]*), la première étant plus axée sur la S. F. et la seconde sur le fantastique.*

Renaissance de quoi ?

Notons la sortie d'une nouvelle revue, « Renaissance », *anti-* « Planète » *qui est aussi un faux* « Planète », *par sa présentation copiée sur son concurrent.* « Planète » *ayant traité de la science-fiction,* « Renaissance » *en traite aussi. Dans les termes suivants :*

« Parle-t-on, en France, de science-fiction, habituellement ce terme est détourné de son sens, pour se confondre avec ce genre traditionnel, et même archaïque, qu'est le conte fantastique. Une collection s'intitule-t-elle « Présence du Futur », on n'y voit guère s'exprimer que les rêveries du passé. »

Ah ?

Fantastique pictural

Intéressante exposition consacrée au « *réalisme fantastique* », *sous l'égide de* « Planète », *au cours du mois de mai, à la Galerie Roger Dulac à Paris. S'y trouvaient réunies les œuvres de quatre peintres : Monasterio (révélé entre autres par* « Fiction » *et dont une œuvre est encore ce mois-ci à notre couverture), Clayette (étonnant illustrateur de Borges), Triffez (évocateur du cosmos) et Verlinde (qui transpose le réel et le rend magique). En juin, à la Galerie Jeanne Castel, a eu lieu d'autre part une exposition consacrée uniquement à Monasterio.*

Directeur : Maurice RENAULT.
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX.
Editions OPTA, 96, *rue de la Victoire, Paris*-9[e]
Administration : PIG. 87-49. Rédaction : PIG. 27-51
Abonnements et vente :
24, *rue de Mogador, Paris*-9[e] (*TRI.* 40-56) — *C C P Paris* 1848-38.
La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous.
ÉDITION FRANÇAISE DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U. S. A.)
Le numéro : France, 2,50 F ; Belgique : 35 FB ; Maroc : 288 FM.
ABONNEMENTS. — 6 mois : France, 14 F ; Etranger, 15,50 F
1 an : — 27 F ; — 30 F

Imprimerie Riccobono - Draguignan (Var)
Dépôt légal : 3[e] *trimestre* 1963 — *Le Gérant :* M. RENAULT.

Tarif des abonnements à « Fiction »

Durée des abonnements	FRANCE Ord.	FRANCE Rec.	BELGIQUE Francs Belges Ord.	BELGIQUE Francs Belges Rec.	SUISSE Francs Suisses Ord.	SUISSE Francs Suisses Rec.	CANADA Dollars Canadiens Ord.	CANADA Dollars Canadiens Rec.	ETRANGER Francs Français Ord.	ETRANGER Francs Français Rec.
6 mois	**14**	**18,20**	**155**	**197**	**15,50**	**19,70**	**2,90**		**15,50**	**19,70**
Un an	**27**	**35,40**	**300**	**384**	**30**	**38,40**	**5,50**		**30**	**38,40**
NUMEROS ANTERIEURS										
Jusqu'au 78 .... le numéro	**1,40**		**20**		**1,75**				**1,75**	
Du 79 au 107 .... »	**1,60**		**23**		**2**				**2,00**	
A partir du 108 .... »	**2,50**		**35**		**3**				**3,00**	
Pour envoi recommandé par paquet de 1 à 15 exemplaires, ajouter	**0,70**		**6**		**0,50**		**0,15**		**0,70**	
N.B. — Les numéros 1 à 11, 13, 20, 22, 24, 39, 43 à 46, et Spécial 1, sont épuisés.										
RELIURES										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	**5,40**		**54**		**4,80**		**1,20**		**5,40**	
2 reliures .	**9,90**		**99**		**8,80**		**2**		**9,90**	
3 reliures .	**14,50**		**145**		**13**		**2,90**		**14,50**	
TARIF spécial pour les abonnés										
Frais d'envoi compris ; pour 1 reliure ..	**5**		**50**		**4,50**		**1**		**5**	
2 reliures .	**9,10**		**91**		**8,20**		**1,80**		**9,10**	
3 reliures .	**13,30**		**133**		**12**		**2,70**		**13,30**	

Adressez vos règlements aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e) (*CCP.* 1848-38).

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 226, avenue Albert, BRUXELLES 18 C.C.P. 3500-41.

CANADA : LES EDITIONS EUROPEENNES, 55 Bd Charest-Est, QUEBEC 2 P.Q.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56, Bd St-Georges, GENEVE. C.C.P. 1-6112.